

C'était mieux avant...quoique !

Nouvelles
Chroniques,
Poésie.

.



- *Le garçon qui dessinait des Baobabs* Ed :libre – 2010
- *Levez vos ardoises !*
Ed :La Maison d'Édition – 2010
- *Ça tangué sur l'île aux Nattes et l'île de Sainte-Marie (Madagascar)*
Ed : Mon Petit Éditeur – 2013
- *Les Condisciples du Pentagone.*
Ed : Presses du Midi – 2015
- *Le Net disparu !*
Ed : 5 sens – 2016
- *Une étonnante diaspora libanaise*
Ed : française et Arabe 2021/25 Ed Complicités

Tous les livres sont aussi sur Amazon.fr et com

Avant-propos de l'auteur.

Dans ce livre, les nouvelles et les chroniques, que vous rencontrerez, sont parfois des sujets évoqués dans sa dizaine d'ouvrages édités.

Jusqu'à ce jour, l'auteur faisait des romans, des essais, des fictions et une biographie, mais ne s'était jamais essayé aux textes courts.

Il ouvre aussi son petit carnet de poésie, à quelques textes sociétaux et humoristiques, histoire de sourire un peu !

cB

Avril 2026

ISBN 9798262548453

C'était mieux avant ? quoique...

Christian-Becquet.fr

index

<i>Genèse</i>	7
<i>L'écolier</i>	11
<i>La maitresse (Poème)</i>	13
 <i>In England</i>	 15
 <i>La Citadine</i>	 23
 <i>L'otage</i>	 35
<i>Charly (P)</i>	57
 <i>Saint-Probace</i>	 59
<i>Séraphin ou Adamo</i>	85
 <i>La Belle et le Corbeau</i>	 93
 <i>Les petits amis (Colette)</i>	 111
<i>Echec et mat (P)</i>	115
 <i>Soirée Stambouliote</i>	 117
<i>Le mirage (P)</i>	135
 <i>Safari de Cétacés</i>	 127
 <i>L'IA tue le Net</i>	 147
 <i>Les chroniques</i>	 189
 <i>La Nouvelle Société</i>	 189
 <i>Les poèmes disséminés dans et entre les textes...</i>	

Genèse...

C'est un 13... une chance !

Antoine a ouvert grand les yeux dans une prairie de Normandie, en bordure de la forêt de Roumare, mais aussi dans une belle demeure implantée dans un parc aux arbres majestueux.

Comment le sait-il ?

Par le tableau trônant devant lui, dans son bureau, qui l'interpelle si souvent. Cette huile, avant qu'elle ne soit dans sa maison, il l'a vue toute sa jeunesse dans le bureau de son père. Elle est maintenant devant cette même table Louis XIII qu'Antoine occupe après lui, à l'instant où il écrit ces lignes. Cette toile est l'œuvre, et le cadeau, d'un peintre espagnol réfugié chez ses grands-parents paternels pour les remercier de leur généreuse hospitalité. Ce peintre exerçait ses talents en amateur, certes, mais ils étaient assurément bien réels.

Sa naissance dans ce parc ne tenait pas à une vie bourgeoise de sa famille, qui aurait pu l'empêcher, dans la suite de son existence, de pencher plutôt à gauche qu'à droite... Mais ses parents, en cette époque mouvementée et triste de fin de guerre, avaient trouvé refuge chez son grand-père paternel, intendant-économiste au préventorium du petit village de Canteleu, situé sur les hauteurs de Rouen.

Ce 13 décembre donc, en pleine nuit, il émettait (ce mot sera important dans sa vie), sans, curieusement, trop le vouloir ni le savoir, ses premiers sons et cris.

Antoine prenait peut-être la place du peintre Wassily Kandinsky, peintre français d'origine russe, décédé ce même jour. Encore plus triste, ce jour-là, la guerre, ayant déjà ravagé l'Europe et bien au-delà, faisait tant de victimes, de veuves, d'orphelins, nous confirmait que tout n'était pas terminé, puisque les adultes, eux, apprenaient par la TSF ou les postes à galène que les forces alliées s'emparaient du fort Jeanne-d'Arc, le dernier bastion allemand de Metz. La 7^e armée américaine rencontrait des blindés allemands aux environs de Metz, en Lorraine, près de la frontière allemande. Triste époque dans laquelle bébé Antoine s'annonçait peuplé de morts, de victimes et une France couverte de ruines, mais aussi de vrais résistants, héros ayant œuvré dans l'ombre pour finalement bouter l'ennemi hors de nos frontières. Pourtant, depuis l'été précédent, cette grande tristesse généralisée et douloureuse semblait pouvoir se retirer au profit d'un retour à une vie douce, éloignant les peurs instinctives.

Alors, coup de chapeau à ses parents d'avoir osé le concevoir, néanmoins dans cette société abîmée et délabrée, laissant entrevoir leur espoir d'un avenir plus serein !

Évidemment, et c'est bien vrai pour chacun de nous, nous n'avons aucun souvenir de nos biberons et couches-culottes ; nos parents nous les racontent plus tard...

Mais alors, comment vous relater un peu l'ambiance de cette première étape de son parcours ?

Peut-être suffit-il de décrire la photo jaunie d'une des premières pages de l'album familial désormais en sa possession, depuis le grand départ du dernier parent.

En effet la mode de l'époque était d'allonger les bébés et il n'y a pas échappé, tout nu, sur le ventre et sur un lit, parfois même sur une peau de bête. Il ne sait d'ailleurs laquelle, mais de toute façon, quelle idée saugrenue !

Dans cette position, un peu idiote et très inconfortable, l'instinct de survie du bébé Cadum est de relever la tête, le visage en point d'interrogation, et probablement de pleurer sa Maman, tout en se demandant pourquoi diable tous ces poils sont sous son corps et non pas dessus, puisqu'il grelotte. Pendant que les flashes crépitent, la famille jubile en criant sa joie : « Qu'il est beau ! », même s'il a hérité du nez désavantageux de Papy et des yeux gris de la belle-mère.

Probablement était-il blond, puis devenu châtain au fil des ans. Aujourd'hui encore, il arbore cette couleur, si l'on fait abstraction des mèches grises qui lui donnent désormais un peu plus de charme que ses anciennes bouclettes demi-blondes de naguère.

Alors, de quoi se plaindre ?

Sur la photo, il se trouve potelé et l'est encore un peu aujourd'hui ; mais, après soixante ans de vigilance diététique, il constate, satisfait, que rien n'est devenu trop grave. Il a réussi à éviter la dérive pondérale, contrairement à beaucoup de ses congénères soixante-huitards qui l'entourent et font semblant de le regretter. Donc, debout et en penchant la tête à la verticale, sans tricher, il voit encore parfaitement ses pieds ; c'est important, non ?

Sur d'autres photos, et au-delà de sa nudité première, le décor semble indiquer qu'il n'a pas encore souffert. Probablement bien né, sans oublier qu'il vit dans une grande demeure. Sa vie s'annonce plutôt belle, pourvu qu'il ne commette pas de trop grosses bêtises.

Antoine a presque honte d'écrire ces lignes après une guerre effroyable, sur une planète peuplée de gens en souffrance dans des conflits, des famines et des catastrophes pas toutes naturelles...

*Levez vos ardoises !
Ou le garçon qui dessinait des baobabs...*

L'écolier...

Trois secondes après, le maître compréhensif énonce lentement une seconde fois la question.

Un stress s'empare d'Antoine et le submerge.

Va-t-il trouver avant son voisin ?

La Colette, au premier rang, *la cador* de la classe, il en est certain, a déjà le bras en l'air et le sourire gagnant.

Tout se bouscule dans sa petite tête, puisque déjà il ne se souvient plus des chiffres énoncés.

Comment alors les retrouver pour se donner quelques chances de faire l'opération ?

Et s'il n'avait pas un peu traîné au lit ce matin, ne serait-il pas au mieux dans sa tête ?

Puis trois secondes après, « Avez-vous trouvé ? » Et le maître ordonne, « Levez vos ardoises ! »

Déjà la Colette, encore elle, certaine de sa supériorité prétend bruyamment, « C'est fastoche, Monsieur ! ». Alors que devant vous, votre ardoise est toujours vierge.

Le simple effet, d'apercevoir des ardoises se lever une par une avant la sienne le déconcentre totalement, même si finalement il a retrouvé les chiffres.

Antoine sent que son esprit est pour le moins grippé, alors vaincu il capitule et soulève néanmoins son ardoise. Mais cette capitulation est-elle de l'ignorance, de l'incapacité ou un trop-plein d'émotions ? Puisque chaque jour, c'est la même chose...

Déjà, il pense à la deuxième question et les suivantes épreuves qu'il lui faut absolument gagner pour garder

son statut d'éternel second de la classe et prétendre recevoir les honneurs sur le podium de « remise des prix et médailles » de la fête de fin d'année.

Bon, il se rassure et va se racheter, c'est certain... puisqu'à chaque fois, il est lamentable au premier exercice. Probablement je ne suis pas encore réveillé se dit-il, persuadé qu'il a besoin de quelques minutes pour entrer en compétition, c'est logique puisque chronique.

Et puis après tout, ce n'est pas aujourd'hui la « compo » de calcul mental. Alors gardons son calme !

Mais ce jour-là, si important pour le classement, il lui faudra me lever de bonne heure, prendre l'air frais du petit matin, réviser aussi sur le chemin de l'école les tables de multiplication par sept et huit encore moins fluide que les autres et sur lesquelles il patine un peu.

A la fin de la séance, s'il a tout bon, le maître lui chuchotera dans l'oreille, mais pas plus... *Bravo, tu es brillant en calcul mental !*

Sous-entendu, heureusement... Car Antoine est le fils des instituteurs de cette école rurale en Normandie dans le cœur du pays de Bray... Et cela rend son statut d'écuyer très particulier et pas toujours aisé !

Ah au fait, le résultat de ce calcul, c'est son nombre d'années dans sa vie d'aujourd'hui, soit les vingt-neuf mille-huit cent douze jours d'existence...

Alors, gardons de l'espoir !

*Levez vos ardoises !
Ou le garçon qui dessinait des baobabs...*

La maitresse

Dans chacun de nos villages,
S'évertue une belle maitresse.
Souvent dès son jeune âge,
A distribuer de la tendresse.
Prodiguant le goût de l'effort,
Le savoir étant un long sentier.
Puisant dans ses moments forts,
La grande richesse de son métier.

Certes, il y avait la grammaire,
Et son goût parfois très amer.
Mais avec quelques petites sueurs,
Finalement quel grand bonheur !

Toute une vie en maternelle,
A dire et souvent redire,
Cent fois la même ritournelle,
Avec toujours des sourires.

Maintenant, devenus des grands,
Nous rêvons encore de sa voix.
Des cris et bruits de nos joies,
Des tendres souvenirs d'antan.

Instituteurs, ils avaient deux classes,
A gauche celle du Papa, il dictait.
A droite la Maman, elle racontait,
Tous les deux avaient de la classe !

Pour Chris c'était une confusion assurée,
Vivre avec le trouble puéril de l'enfant.
Comment donc devait-il alors l'appeler,
Madame, Maitresse ou encore Maman ?

Plus tard devenus des lycéens sans peur,
Leurs parents en précepteurs-répétiteurs.
Raymond et Annick déclinaient le latin,
Thérèse et Chris, avec Pythagore sans fin.
Etonné qu'un Grec devienne son copain.
Négligeant les copains jouant dans le jardin,
Mais déjà pressé de les revoir le lendemain.

Mais quelle fut chouette notre jeunesse !

...

In England

Voilà des heures qu'Antoine se tourne et se retourne dans son lit. Il lutte depuis longtemps pour sortir de ce rêve atroce qui l'encercle et l'emprisonne depuis des années...

Curieusement, ce rêve survient toujours au milieu de la nuit, s'immisçant subrepticement dans son esprit vers trois heures du matin. Il se transforme généralement en triste cauchemar aquatique et se renouvelle régulièrement, une ou deux fois par trimestre - bien qu'il ne soit jamais certain de cette fréquence. Antoine se dit à chaque fois, quand le cauchemar se retire et qu'il refait surface, qu'il devrait noter précisément ces épisodes pour son psychologue qui tente de l'en délivrer depuis des années et lui pose invariablement la même question à chaque séance : « Mais quelle est donc la fréquence de ces cauchemars si particuliers ? »

Généralement, pour tordre le cou à ces épisodes noirs et retrouver le sommeil, il se lève et avale rapidement un grand verre d'eau, tout en jetant un œil sur son vieux BlackBerry pour connaître l'heure exacte et estimer s'il est physiquement capable de se lever. Mais est-ce bien raisonnable ? Souvent, au milieu de la nuit, il est sans doute préférable de se recoucher au plus vite et de tenter de retrouver le doux et rassurant Morphée.

Au début, c'est réellement un rêve, avec une entrée en douceur dans le bien-être des vacances, du repos, de

la vie et du partage amical. Le moment qui vient de s'écouler fut paisible et agréable, entouré de gens qui sont bien ensemble. Ensuite, et à chaque fois, pénètre doucement dans le milieu aquatique qu'il apprécie depuis sa petite enfance.

Dans la vraie vie, il a toujours adoré l'eau et aime les occasions de s'y plonger, peu importe la température de la mer ou du lac. Évidemment, c'est un bon nageur toutes nages y compris l'indienne, avec ou sans palmes et lunettes. Il se régale des fonds marins de la grande bleue, mais adore aussi les eaux froides et troubles de la Manche, car il aime lutter contre les vagues et les rouleaux qui le font rouler comme dans le tambour d'une super machine à laver puissante et inarrêtable.

Cette entrée dans les eaux du rêve puis du cauchemar l'emmène parfois dans des eaux lointaines et côtières qu'il a déjà fréquentées. Son plus grand souvenir reste ces bains étonnants dans les eaux de Cuba où il devait slalomer entre des centaines de minuscules méduses roses aux longs filaments translucides. Le spectacle était magnifique, les craintes et les peurs aussi !

Antoine voyage beaucoup dans des contrées aux antipodes de la France. Dans ses périples, il ne manque jamais de se tremper dans les eaux territoriales des pays qu'il visite. C'est un besoin, une curiosité pour lui, de tout savoir sur les joies et les peines des eaux locales et de comprendre socialement comment les habitants vivent la chance qu'ils ont de vivre en bord de mer et s'ils profitent de leurs activités nautiques et de leurs plages.

Quand il entre dans son rêve, la première sensation et la vision associée sont plaisantes et agréables - il s'en

réjouirait presque. Malheureusement, cette plénitude ne persiste qu'un court instant et fait place à une aspiration de son corps dans une vrille, comme un tourbillon descendant vers les profondeurs variables. Des images se superposent et lui font penser aux terribles scènes télévisées montrant un cyclone qui s'abat sur une ville. Mais dans son cas, la vrille n'emporte pas les quantités d'eau vers les hauteurs, mais au contraire, elle l'enfonce dans les profondeurs. L'angoisse alors le submerge.

Pour tenter d'échapper à sa propre noyade dans son cauchemar qui s'annonce, Antoine se met à gesticuler, ses bras et ses pieds s'agitent comme un pantin survolté pour tenter de se maintenir au moins à la surface. Puis arrive une vague entraînant un curieux courant d'eau et un fort remous. La scène se transforme alors en une vrille tourbillonnante qui l'attire vers les fonds marins où un corps humain lui semble en perdition et l'attendre.

La situation vécue In England est le mélange d'un rêve et cauchemar dans son déroulement rapide et la peur qu'il procure. Mais son extrémité s'adoucit et devient presque sereine, lui renvoyant finalement une petite joie, du bonheur, jusqu'à de la fierté, puisqu'il a été l'acteur, un jour déjà lointain, de cette aventure. Il se souvient même avoir été l'espace d'une journée un petit héros à l'époque, bien malgré lui.

C'était dans sa jeunesse d'adolescent. Il s'en souvient parfaitement, d'autant que son retour sur la plage, encombré par la victime lourde et inerte, fut compliqué et contribua à renforcer et même amplifier ce vilain souvenir...

Cependant, le danger éloigné, il a éprouvé le besoin de se détendre et même esquisser un sourire timide de satisfaction, arraché par ses copains sur la plage.

Sans doute sommes-nous tous capables, dans une absence passagère, d'oublier le risque, de nous reposer sur notre vigilance personnelle, de ne penser qu'à l'instant présent, de nier ou oublier le danger. Que la météo, belle au départ, peut s'aggraver, que l'homme ne contrôle pas tout, qu'un enfant ne connaît pas la peur, et que justement c'est à l'adulte de l'en protéger. Mais justement, où sont donc les encadrants majeurs du stage d'anglais ce jour-là ? Ou encore, simplement être aveuglé et pressé par le seul bonheur de pédaler pour des enfants.

Dans l'aventure in England où le jeune Antoine se met en évidence, la sortie de l'eau de Guy s'annonce compliquée. Un trop-plein d'eau salée s'échappe et dégouline du corps du garçon, son visage est absent et livide à la fois. Ses membres sont inertes comme un pantin désarticulé et sans réaction au toucher.

Déjà pour Antoine, une question lancinante s'installe dans l'esprit du sauveteur pour le reste de sa vie, il en a conscience : « Mais comment ce copain Guy réputé sérieux a-t-il pu s'éloigner seul du bord de la plage alors qu'il débutait seulement en natation et avait oublié cette sécurité évidente de nager seul ?

Le drame qui surgit là, devant les acteurs, provoque une stupéfaction totale, puis c'est l'incompréhension qui envahit les esprits en engendrant une angoisse intense. Les présents sur la scène de l'accident se regardent et cherchent à comprendre, affolés par la

réalité de la situation, puis s'interrogent sur ce qu'il faut faire à l'instant et tout de suite...

En trois secondes qui semblent une éternité et où tout se transforme, le bonheur s'est envolé et fait place à un traumatisme jusqu'à ce que l'un des acteurs sur place comprenne qu'il faut plonger...

Sur la plage, le groupe de copains présents autour d'Antoine ne comprend pas la situation, au point qu'Arthur et Jean estiment en s'écriant « regardez le Guy s'agite encore comme un petit fou ! ».

D'autres ayant pourtant compris qu'en réalité, il ne jouait pas, mais au contraire, il se débattait pour rester à la surface reste sidérés et figés. Un seul se lève, déterminé à agir. C'est, croit-on, le plus apte, mais pas sûr... ou le plus inconscient du risque qu'il prend pour sa propre vie en acceptant instantanément de se jeter à l'eau encore habillé.

Dans une nage rapide, en deux minutes, Antoine arrive sur place et déjà cherche où est passé le Guy... Son destin va se jouer pour un camarade qu'il connaît à peine. Son action est inédite, sa formation de sauveteur est nulle, le risque devient géant. Puisse-t-elle se terminer par la réussite espérée. Se joue là un grand moment d'élévation précoce vers le devenir adulte de l'adolescent, avec un peu de fierté légitime pour le sauveteur et une grande émotion pour le copain sauvé Guy.

Certes, Antoine a trouvé dans les spectateurs d'outre-Manche du réconfort, de l'aide et d'aimables paroles le glorifiant au risque de heurter sa modestie de grand garçon un peu perdu dans cette situation. Encore choqué, il est traumatisé par l'ampleur de son acte

spontané, irréfléchi, mais dangereux. Même s'il a bien compris rapidement que sa conduite a été exemplaire, étonnante d'abord pour lui-même et pour un jeune adolescent de son âge.

Aidé par un autre copain pour remonter la victime sur le haut de la plage, il voit arriver des Anglais de la plage en nombre. Certains se pressent autour du noyé pour aider, d'autres autour du sauveteur pour le féliciter et le toucher en lui tapant sur les épaules, jusqu'à quelques aimables dames anglaises âgées s'autorisent à lui faire la bise, d'autres veulent l'obliger à boire le thé anglais de leur thermos, alors qu'il rêve d'un simple grand verre de Coca-Cola...

Très vite, tout se complique avec l'arrivée rapide des pompiers et d'un médecin pour remettre son copain Guy en état. La situation la plus inconfortable, c'est l'arrivée des policiers britanniques qui noient à leur tour Antoine de questions compliquées et insistantes pour avoir des réponses immédiates, le tout malgré son anglais fragile et limité, niveau quatrième...

Mais voilà, ce n'était qu'un début de grandes vacances studieuses dans le sud de l'Angleterre ! Ou il venait justement perfectionner son anglais et, au troisième jour, les progrès qu'espéraient ses parents avec ce stage à Brighton pour maîtriser la langue de Shakespeare étaient un peu justes...

Curieusement Antoine, debout et figé, les yeux mi-clos vers la mer, semble maintenant s'exclure de la scène. Au bord des larmes, il n'arrive toujours pas à comprendre réellement les minutes qui viennent de s'écouler. Il commence seulement à mesurer le risque énorme de son acte.

Pourquoi une telle aventure alors qu'il n'avait que treize ans ?

D'où lui est venue cette idée libératrice du coup de poing envoyé à la figure qui avait fait lâcher Guy, déjà agrippé au cou d'Antoine et l'entraînait sous l'eau dans une peur extrême ?

Certes, par la suite, en cherchant dans son esprit, il lui revenait un reportage ancien sur les entraînements des sauveteurs de Dieppe, mais il y a combien d'années ?...

Mais le drame de cette triste aventure gravée dans sa mémoire est insoluble. Alors, Antoine semble être condamné à retrouver régulièrement les étapes de ce sauvetage dans ses tristes cauchemars désordonnés et mélangés et l'empêche d'effacer ces événements et d'alléger sa vie.

Comment donc s'en débarrasser et ne pas continuer à les subir même dans son âge avancé de tels cauchemars et retours en arrière ?

Parfois, inconsciemment, quand le début d'un rêve encore éveillé où se met en place de l'eau, une plage, la mer, il détecte le risque et se hâte de sortir du sommeil et du lit avec la volonté de se lever, marcher et se distraire.

Reste aussi le souvenir très fort de son nom le lendemain dans la presse locale, au titre ronflant : « Un adolescent français sauve un copain compatriote de la noyade... »

Puis la surprise finale d'apprendre à son retour de l'autre côté de la Manche qu'un courrier de la directrice du séjour franco-anglais envoyé à ses parents avait créé un grand moment de panique dans la famille. En effet, sa mère, dans une lecture trop rapide, avait compris à

l'envers le texte. Affolée, elle courut vers son mari, la lettre à la main : « Raymond, Raymond... Antoine s'est noyé et il a été sauvé lundi dernier par un jeune stagiaire de son groupe !

— Que racontes-tu ?

— Regarde donc cette lettre de la directrice qui vient d'arriver d'Angleterre ! »

Calmement, son père, avec son grand flegme très britannique, se mit à lire le courrier tout en esquissant un large sourire malgré les pleurs de sa femme...

« Mais non, regarde, tu as lu trop vite et ton émotion t'a submergée au point de comprendre le contraire, car c'est notre fils qui a sauvé de la noyade un de ses camarades sur la plage ! »

Également, à son retour en France, Antoine trouva une seconde lettre écrite par les parents de la victime, le remerciant chaleureusement pour son acte de bravoure et l'invitant à venir retrouver son copain Guy aux prochaines vacances d'été au Sénégal où il résidait avec sa famille...

Sa réponse à cette invitation fut négative, car replonger dans cette histoire lui semblait trop compliqué à revivre...

La Citadine

En ce jour important pour lui et l'humanité entière... Hugo se réveilla à l'aube dans sa chambre d'hôtel de la rue de Wagram. Sa première préoccupation fut de vérifier que l'écran de son radio-réveil était encore allumé. Pas de panne d'électricité durant la nuit, ce qui laissait toutes les chances au générateur de coulombs, sa source d'énergie, d'être en pleine forme ce matin !

Ah, j'allais oublier une précision... Hugo avait aussi laissé une loupote allumée toute la nuit dans sa chambre, en espérant être informé au plus vite d'éventuels incidents ou grèves du personnel sur le réseau EDF. Avant même de prendre son petit-déjeuner, il se rendit hâtivement dans les sous-sols de l'immeuble cosu de sa Direction générale, pour valider au plus vite que la nuit avait été également paisible pour son prototype.

Les seuls cent mètres à parcourir furent pénibles, tellement son cœur était serré et qu'il trouvait sa poitrine étriquée. Pourtant, dès son entrée dans ce luxueux parking du 16e, peuplé de belles limousines, son premier regard le rassura. Rien n'avait explosé et il ne respira aucune vapeur d'acide sulfurique.

Enfin rassuré, il prit un peu de bon temps pour lui et admira les autres voitures de prestige qui entouraient sa curieuse « Citadine ». Il pensa : « Probablement, ces

grosses berlines noires et rutilantes sont les voitures de service ou personnelles des nombreux directeurs. » Il imagina donc la rivalité et la compétition à laquelle ces heureux propriétaires devaient se livrer : lequel possède la plus belle, la plus puissante, la plus récente, la plus originale, la plus onéreuse probablement ?

Manifestement, il trouva que sa petite véloce de couleur « bleue entreprise » était ridicule ; elle faisait manifestement tache, et même « très prolo » dans cet environnement haut de gamme et directorial. Néanmoins, oubliant ses prestigieuses voisines, il se décida à monter à bord de la sienne avec précaution. À peine installé, il jeta un regard de fierté vers le curieux boîtier inesthétique baptisé par ses soins : l'intégrateur-jauge d'énergie ».

Hugo avait mémorisé les index de la journée précédente ; un calcul mental rapide lui confirma que tout s'était bien passé cette nuit. Puis il s'autorisa à bomber le torse avec une légitime pointe d'orgueil, à la simple idée qu'il était le concepteur de ce nouvel appareil.

D'ailleurs, depuis trois mois, un brevet protégeait son invention et portait désormais son nom propre, auquel était adossé le nom de son président. Les mandarins sont partout et dans toutes les sciences...

Finalement, sa fondamentale préoccupation, était que la source d'énergie de son engin VE ait passé une bonne nuit précédente, elle aussi. Puisque c'est pendant le sommeil d'Hugo qu'elle doit se « regonfler » et se régénérer totalement. Cela implique que, pendant ses rêves, le générateur de coulombs puisse effectuer son travail, sans vice ni anomalie de fonctionnement. C'est

sur ce sujet précis que son fameux et personnel « intégrateur-jauge » doit intervenir et lui apporter la bonne réponse, lui confirmant sur la ligne de départ que tout va bien...

Mais il ne fallait pas s'éterniser, la journée devait être longue et incertaine, et il restait un dernier contrôle à effectuer avant d'être complètement rassuré. De sa trousse professionnelle, Hugo sortit une curieuse et longue pipette à poire. En réalité, c'était un pèse-acide peu ordinaire, qui lui permit de mesurer les degrés Baumé de la source d'énergie. Eurêka ! La valeur trouvée s'avéra excellente et même supérieure aux journées antérieures. Alors heureux, tout lui sembla techniquement au mieux et dans le meilleur des mondes... avec cette grande journée, tant espérée et redoutée à la fois depuis des mois, pouvait enfin commencer !

L'écoute, au saut du lit, du premier bulletin météo de la radio régionale annonçait un ciel bleu et un petit vent nord-ouest soufflant sur l'Île-de-France. Allait-il, ce jour, pulvériser son record d'autonomie ? Pourrait-il rejoindre, à l'extrémité de sa course, le petit anneau des essais quotidiens de son laboratoire ? Quel serait alors, en arrivant, le niveau d'épuisement de sa source d'énergie ? Finalement, une seule certitude trottait dans les méninges d'Hugo : « La journée sera longue et probablement pleine de surprises et d'inconnues ! »

Techniquement tranquilisé, Hugo rentra à son hôtel et avala, sans le moindre appétit, son petit-déjeuner. Mais avant de tourner la clé de contact, il lui restait une

ultime et délicate étape : celle de rencontrer le directeur exécutif de sa grande entreprise nationale. Déjà, entre la tartine et le café, son esprit avait imaginé les questions et ses réponses aux probables interrogations de son « Dirlo ». La convocation imposée pour cette rencontre impromptue lui avait été signifiée la veille par la voie hiérarchique. Il devait être « le doigt sur la couture du pantalon » à 9h dans l'imposant bureau présidentiel du 8e étage.

À l'heure précise, après avoir montré « patte blanche » à deux reprises à des hommes de la sécurité, Hugo s'était retrouvé dans la salle d'attente meublée Empire. Devant la beauté et la noblesse des lieux, il se prit à penser : « Mais que doit être alors le bureau d'un ministre sous les ors de la République ? » La rencontre avec le directeur fut heureusement brève et courtoise. Le patron indiqua sa totale satisfaction d'avoir utilisé le prototype et évoqua l'avis favorable de son chauffeur particulier. Il précisa qu'il appréciait en particulier son insignifiant et reposant niveau sonore. En conclusion, il précisa qu'il ne doutait pas qu'Hugo allait réaliser un exploit et qu'il prévoyait un courrier de remerciement au directeur des études et recherches de la grande maison.

En reconduisant Hugo et en lui serrant la main chaleureusement, le directeur lui indiqua, en souriant largement, que bien qu'il soit diplômé de Supélec, il n'avait cependant pas tout compris de l'intégrateur-jauge d'énergie, qu'il trouvait d'ailleurs assez inesthétique... Dubitatif, Hugo prit alors deux minutes pour lui expliquer le concept de son intégrateur. Mais, ne voyant toujours pas son visage s'éclairer, il se mit à penser que probablement la carrière du directeur avait

été bien longue et que gérer des hommes, vendre des centrales thermiques et des électrons, l'avait sans doute débranché des sciences et de la technologie.

Il ne restait plus, après toutes ces louanges, qu'à transformer l'essai, c'est-à-dire tenter de ramener la Citadine dans son laboratoire situé à plus de cent kilomètres. Soit une distance jamais tentée en circulation urbaine et rurale, et non plus sur une piste d'essai sans aucun trafic perturbateur. C'était donc le challenge d'Hugo en ce petit matin : rejoindre la performance de Camille Jenatzy, le héros du 29 avril 1899.

En sortant du parking principal et avant de se hisser dans son prototype, Hugo prit la précaution de téléphoner à son collègue François et lui précisa : « Je prends la route dans l'heure qui vient, j'espère ne pas rencontrer trop de problèmes, aussi je te demande de ne pas t'éloigner du téléphone ! » Alors qu'il se croyait enfin libéré des formalités et des contraintes administratives, Hugo fut interpellé par quatre chauffeurs ayant remarqué qu'un curieux engin narguait leurs belles grosses berlines. Il dut répondre aux questions et curiosités, et de plus accepter leurs commentaires, pas tous agréables. Malgré ses tentatives légères de vulgarisation et d'explications, Hugo fut légèrement vexé de les voir douter de l'avenir de son quatre-roues si original. Il prit congé en pensant très fort que ces gens étaient techniquement inconscients et sans respect pour l'avenir de la planète avec leurs gros moteurs thermiques polluants, mais ô combien confortables et rapides... Qu'importe alors la planète Terre !

Mais en réalité, de quoi avait surtout besoin Hugo pour réussir son exploit ? Avant de se mettre en mouvement, comme un pilote d'avion, Hugo prit encore quelques minutes pour faire le point technique, réfléchir à toutes les conditions et les paramètres utiles et nécessaires à mobiliser pour réussir le parcours du jour. Dans sa tête, il se mit à les lister...

Tout d'abord, pour les conditions météo, il serait préférable que la température de l'air soit nettement positive, car une journée de gel, même ensoleillée, engendrerait une baisse significative des performances de la source d'énergie. De plus, le chauffage n'étant pas un sous-produit naturel du système de propulsion, cette fonction confort n'existe donc pas sur l'engin. Heureusement, Hugo avait revêtu une chaude tenue de camouflage pour ne pas réduire l'autonomie avec un chauffage d'appoint. Aussi, si Éole pouvait être gentil et souffler assez fortement dans son dos, cela serait une précieuse aide. Un certain regret cependant, il faudra se contenter d'un petit vent nord-ouest régional, car le fort mistral du sud ne souffle pas encore dans l'Île-de-France.

La pluie ne serait pas non plus la bienvenue ; outre l'inconfort de la conduite, cela engendrerait des consommations supplémentaires d'essuie-glace et de ventilateur, réduisant ainsi l'autonomie. Il faudrait aussi qu'Hugo ait fait le bon choix des pneumatiques, persuadé que les ZX choisis sont préférables puisqu'ils offrent une résistance minimale au roulement.

Le gonflage des pneus est aussi important, une pression de plus de 2,5 bars est souhaitable.

Il serait bien aussi que la nature du revêtement soit souple et non adhérente, que le profil du parcours ne

soit pas trop mouvementé, puisque les lois de la mécanique sont identiques pour tous les engins évoluant sur la planète. Mais heureusement, Citadine sera en mesure de récupérer un peu d'énergie dans les descentes et virages. Cependant, les montées, les côtes, les montagnes sont synonymes de surconsommation évidente et proportionnelle à la pente rencontrée. Pour aujourd'hui, pas de panique, l'Île-de-France est un plat pays !

Il faudrait aussi que son exploit s'accomplisse à une heure de la journée où les autres voitures sont encore au garage ou bloquées par des embouteillages sur la partie Est du périphérique, alors qu'Hugo sera sur la partie Ouest. Car les démarrages successifs qui mettent en mouvement une masse importante sont énergivores et donc des gouffres énergétiques... Il en est de même évidemment des accélérations et des grandes vitesses.

Il faudrait aussi impérativement que le système de propulsion, ainsi que l'électronique de commande de son prototype, ne tombent pas en panne, car la technologie embarquée d'Hugo est nouvelle et ne peut pas être dépannée sur son trajet, même par un brillant garagiste ou un concessionnaire Mercedes.

Sur le plan physique et psychologique du pilote, il faudrait qu'Hugo soit à l'optimum de sa forme physique et sans aucun embonpoint notable. Plus proche donc du jockey sur son pur-sang que du sumo sur son tuk-tuk, car l'ennemi de tous les véhicules est le poids en charge. Quant à la vitesse et aux accélérations, pas de crainte, son calme et sa sagesse

lui éviteront de se prendre pour un autre Fangio et d'entrer en compétition avec les autres conducteurs.

De plus, sa vie personnelle est équilibrée, sa vie affective est sereine, il ne connaît pas de stress professionnel, sa nuit précédente de célibataire a été calme et n'a pas été peuplée de cauchemars. Mais en ce jour important, parviendra-t-il à conserver un pilotage détendu devant toutes les péripéties qui peuvent survenir sur un trajet très fréquenté ? Il lui faudra une concentration totale pour éviter les fantaisies ou bêtises des nombreux chauffeurs et/ou chauffards qu'il va nécessairement rencontrer et devoir partager sur son parcours. Hugo est conscient que les hommes, en particulier, lorsqu'ils sont au volant de leurs engins à quatre ou deux roues, se transforment souvent en dangereux individus. En somme, pour cette journée si particulière, il avoue craindre beaucoup plus les hommes que les femmes...

C'est gentil non ?

Les minutes passèrent et les rubans de macadam parisiens furent avalés sans soucis majeurs et sans trop créer de bouchons du fait d'un manque d'accélération comparé aux autres véhicules voisins. Sa conduite fut d'une grande sagesse pour limiter les risques techniques d'incidents et éviter de se faire trop remarquer. Néanmoins, dans les quartiers calmes et peu fréquentés par les voitures, le zéro bruit de son véhicule a surpris et étonné les piétons. Pour la traversée de Paris, ce ne fut pas simple évidemment, la circulation dense qu'il n'aimait déjà pas avec sa voiture classique personnelle...

Il était presque 12h lorsque sa belle petite voiture électrique, Citadine, entama les derniers hectomètres. Le dernier grand faux plat fut compliqué à gravir avec une batterie évidemment sur les genoux. Hugo avait sous-estimé cette pente non négligeable en fin de parcours, alors que depuis déjà un quart d'heure, le VE avait considérablement diminué sa vitesse. Plus grave encore, l'ultime ligne droite continue empêchait les camions de le doubler et ces colosses faisaient mugir d'impatience leurs klaxons. Par sa fenêtre ouverte, il entendait où il croyait entendre des injures fuser à son égard, du genre : « Pédale plus fort, Marcel ! »

Mais Hugo était techniquement impuissant devant leurs revendications, son stress engendrait une transpiration et un inconfort évident, les minutes s'éternisaient, la pancarte « Les Renardières, centre de recherches » apparaissait, il pouvait enfin mettre son clignotant à gauche et prendre la bretelle d'accès qui allait le conduire à son laboratoire... En changeant de direction, le vent eut la bonne idée de s'engouffrer dans l'habitacle, un vrai bol d'oxygène sembla réanimer Hugo...

En haut de la côte, la Citadine émit une alarme aiguë et alluma son voyant rouge. Des frissons assurés pour le pilote. Ces deux informations attestaient qu'il n'y avait plus une goutte d'énergie dans la batterie de traction au plomb de l'époque... Aussi, le chiffre zéro venait-il de s'afficher sur l'intégrateur d'Hugo, obligeant ainsi tous les collègues à se mobiliser pour pousser manuellement cette petite fille de la « Jamais Contentée » jusqu'au parking du labo... En pensant

fortement à Camille Jenatzy et son grand exploit de vitesse de 100 km/h très étonnant du 29 avril 1899...

Lorsque Hugo fut accueilli le 1er avril 1972 par François et bien d'autres collègues, ce véhicule électrique au gentil surnom de Citadine et plus court encore de VE fit une grosse impression locale. Les médias et TV en parlèrent copieusement dès le lendemain, puisque ce prototype dessinait bien le futur des prochaines petites voitures urbaines non polluantes...

Reste qu'en 2025, il faut s'interroger sur la situation actuelle du VE et chercher la réponse à la question : Pourquoi si peu de recherches et de progrès techniques pour un développement presque nul de la traction électrique depuis une centaine d'années ? Pour l'auteur de ce texte, et acteur professionnel du sujet dans les années 1980, il est évident que les freins rencontrés viennent des constructeurs de voitures du monde entier et des compagnies d'hydrocarbures qui n'avaient trouvé aucun intérêt économique et financier à s'engouffrer dans la traction électrique... Tuer la poule aux œufs d'or qu'était le pétrole aurait sans doute été suicidaire !

La pollution atmosphérique, les dégâts sur l'humain et le climat n'étaient pas non plus pris au sérieux ! Ce qui semble aussi démontrer que ces compagnies internationales étaient finalement plus puissantes que les États sur la planète. En 2020/2025, devant l'extrême urgence du dérèglement climatique, des températures élevées et

de la qualité de l'air, les voitures électriques enfin apparaissent et s'imposent...

Mais on peut cependant regretter que les véhicules électriques se développent plus vite pour les grosses cylindrées, lourdes, rapides et encombrantes. Alors que la priorité devrait s'adresser au parc de petites voitures de ville : de services, d'administrations, des mairies, de livraisons, lesquelles sont beaucoup plus nombreuses et moins consommatrices en énergie...

Le débat de nos jours, la pression des gouvernants, le retard technique sur les Chinois rendent onéreux les VE et les rendent seulement accessibles aux classes sociales aisées, ce qui peut entacher les gains écologiques.

Il est peut-être plus judicieux de s'interroger sur une autre solution déjà expérimentée : diminuer drastiquement les voitures comme aux Pays-Bas et mettre tout le monde sur des vélos. À la réflexion, cette solution est peut-être la plus vertueuse, car elle réduit les consommations, le bruit et améliore la santé...

1972

Labo. des Études et recherches EDF aux Renardières 1972/75

L'otage

En janvier 1987, dans un pays dévasté par la guerre civile, les prises d'otages sont fréquentes. Alors pourquoi s'étonner de la suite...

Il est 7 heures, par un beau temps froid de janvier, une belle journée se lève ce matin sur une des capitales du Moyen-Orient. C'est bien matinal et méritant pour un journaliste français de prendre déjà son café sur le balcon de son appartement situé sur l'avenue Ali Bey el-Abed. Roger, c'est son prénom, hume les vapeurs de l'arabica, tout en réfléchissant déjà au déroulement probable de sa journée, laquelle s'annonce chargée et même peut-être à risques. Mais c'est un journaliste d'expérience qui a un passé de baroudeur et en a vu de toutes couleurs. Il est présent dans cette ville depuis trois ans pour divers journaux français.

La première étape ce matin, c'est de se rendre à l'aéroport international pour y retrouver des confrères pour accueillir un éminent émissaire américain, venant participer à une conférence internationale et en même temps prendre le pouls de ce pays où il se passe toujours des événements sociaux et politiques. Après un dernier baiser à sa fiancée d'origine locale qui vient de surgir dans son dos, les cheveux noirs et bouclés encore *en pétard*, son blouson est enfilé rapidement et le voilà dégringolant quatre à quatre l'escalier. En tournant la poignée et en ouvrant la porte de l'immeuble, il est aveuglé par le soleil lui aussi déjà

levé si souvent ensoleillé. Il s'avance dehors sur le trottoir, lorsqu'une bousculade avec deux hommes se produit et qu'un pschitt nauséabond et humide, lui fait perdre l'équilibre en l'envoyant au sol. C'est trente-six chandelles pour Roger, qui s'engouffre dans une légère inconscience. Son corps devient flasque et ses membres commencent à nager dans un néant ouaté. Incapable de résister et de se débattre, même si sa dernière lueur de conscience professionnelle lui a permis de comprendre qu'il vient de tomber dans un guet-apens sérieux et qu'il fera malgré lui la « une » des journaux le lendemain matin.

Trois hommes le soulèvent sans ménagement comme un pantin désarticulé. Ils font quelques pas vers la voiture où un complice est au volant, tout en se plaignant que le Français soit lourd et ils jurent après ses appareils photo qu'ils trouvent trop encombrants, indisciplinés avec leurs bretelles et donc énervant. Le coffre de la grosse Mercedes 2500 et les ravisseurs déposent brutalement Roger sur le dos dans le coffre. Rapidement, ses mains sont rassemblées et entravées énergiquement, un masque oculaire étanche et inutile surgit sur ses yeux déjà fermés par la douleur.

Quand le coffre se referme, le Français, dans une demi-fenêtre de conscience, croit entendre la phrase réconfortante : « *Ne t'inquiète pas, tu n'es qu'un otage de plus !* » Le claquement métallique du coffre qui se fait entendre juste au-dessus de sa tête fait sursauter son corps et engendre des frissons indéfinissables de peur ou de froid, mais surtout ils sont incontrôlables.

Dans son malheur, en une fraction de seconde, il mesure néanmoins sa chance d'être encore en vie. Déjà, ses poignets enserrés dans du métal froid lui font

mal et la nuque meurtrie par le coup reçu, le fait se tordre de douleurs multiples. Pendant que les hommes de main montent énergiquement dans la voiture, celle-ci tangue de gauche à droite, jusqu'au moment où le puissant moteur du véhicule se fait entendre, le chauffeur fait mugir et se cabrer les nerveux chevaux mécaniques, indiquant que probablement son pilote est plus qu'excité et pressé d'arriver à destination. La voiture tangue brutalement en sautant le trottoir de la chaussée où elle était stationnée, l'accélération est brutale et fait ouvrir un œil à Roger qui renoue avec une partielle conscience. La grande rue est parcourue rapidement, mais à l'extrémité de celle-ci, un feu rouge se propose de stopper la grosse berline. Cet arrêt ne semble pas être du goût des quatre ravisseurs qui poussent des jurons.

Mais peu importe nous sommes dans un pays où la couleur des feux de circulation n'est pas importante... De toute façon il y a urgence, un feu rouge ne pèse pas lourd devant une Mercedes qui doit traverser la ville avec des voyous complètement excités qui craignent de rencontrer la police, les adversaires politiques, les embouteillages, le désordre voire le *foutoir* urbain réputé de cette capitale. La seconde anomalie du début du parcours c'est qu'après le feu tricolore et un grand virage à gauche, subitement la voiture s'assagit et semble baisser sensiblement sa vitesse.

Manifestement, les trois jeunes ravisseurs deviennent raisonnables ou ne veulent pas se faire trop remarquer. L'explication est sans doute assez simple : en effet, dans la première partie du parcours, ils devaient se sentir sur leur territoire, alors que plus loin, ils sont maintenant chez les autres... C'est si vrai que les

ravisseurs s'équipent rapidement de masques et se couvrent les cheveux des bonnets affreux, mais derrière les vitres très fumées ils sont assurément incognito.

A cette époque cette grande ville est « *assimilable à une belle pizza partitionnée* » très particulière, une ville divisée en secteurs suivant les points cardinaux d'Est en Ouest, y compris vers le Sud occupé par les différentes communautés qui se regardent en « chiens de faïence » dans le meilleur des cas ou sinon se font la guerre, suivant la triste expression : « Ici, c'est Beyrouth et c'est chez nous ! »

Plusieurs virages sont pris, quelques ralentissements, beaucoup de zigzags très sportifs, car le stationnement en double file dans le grand sud est réputé anarchique. Le klaxon, lui, reste impérativement silencieux pour ne pas attirer les regards curieux, seuls les jurons et les exclamations « *attention à gauche ou attention à droite* » émis par les voyous sont fréquents dans la voiture.

À l'extrémité de la grande avenue de l'Orient, dans un ultime virage, la voiture accélère et se cabre pour finalement s'engouffrer dans une descente abrupte qui semble être un sous-sol d'immeuble. L'état lamentable de ce bâtiment repaire des ravisseurs, aux murs criblés d'impacts de balles indique qu'il y a eu dans ce quartier des combats acharnés et pas tous récents...

Quand tout le monde descend de la Mercedes, curieusement un appel à la prière de la mosquée toute proche se fait entendre. Cependant, cela ne semble faire *ni chaud ni froid* à l'équipage de la Mercedes. Ces hommes sont imperméables aux prières sans doute et ont d'autres missions urgentes

Deux ravisseurs extraient manu militari l'otage, le bandeau sur les yeux est réajusté et une cagoule est ajoutée pour lui enserrer la tête, afin de désorienter totalement Roger. L'échine courbée, l'otage est poussé à quatre mains, dans un second sous-sol aux odeurs nauséabondes, le nombre de marches à descendre semble lui indiquer qu'il sera mis dans un cachot ou au mieux dans une cave située au deuxième ou troisième sous-sol. La mauvaise nouvelle pour Roger, c'est qu'il sera probablement privé de lumière naturelle... mais puisse-t-il, quand même, avoir un point lumineux ou une simple bougie devant lui, qui pourrait briller parfois !

Enfin, le Français est jeté sur un matelas jonchant le sol. Une table basse avec trois livres : un coran, une bible, un roman érotique, semble-t-il, une cuvette, un verre et une carafe d'eau, des feuilles de papier, un stylo, une serviette, un tabouret. Ce sont les seuls meubles et éléments présents dans la geôle. Avant de sortir, un des hommes allume une bougie sur la table, un autre ôte la cagoule de Roger et annonce dans un français minimal que le repas sera servi vers seize heures... Les hommes éteignent la loupote nettement sous-alimentée au plafond de la cellule, tournent les talons et le dernier voyou actionne à double tour la clef dans la serrure.

Le Français, exténué et stressé au plus haut point, ne réagit plus et s'endort de suite...

Les victimes d'enlèvements et les journalistes en particulier, pensent unanimement que les ravisseurs dans ce Moyen Orient sont toujours des islamistes intégristes fanatiques téléguidés par le Coran ou par

l'un des grands pays voisins de la région. Il est vrai que ces nations semblent avoir des comptes à régler avec l'Occident et en particulier avec la France et les USA, qui veulent régenter le monde. Mais en réalité, tous ces schémas de géopolitique bien compliqués, de guerres vraies ou pseudo-guerres religieuses, ne sont souvent que l'œuvre d'instigateurs professionnels de l'enlèvement dont l'objectif est de rançonner les fortunés ou les pays étrangers ou encore, les forces politiques ou religieuses.

Généralement, il est très compliqué pour les otages d'entrer en discussion avec leurs geôliers afin de connaître et comprendre les motivations de leurs épouvantables ravisseurs. A fortiori d'appréhender le pourquoi et le comment de l'enlèvement, ainsi que la date probable de fin de la séquestration. D'autant que les hommes chargés de la surveillance changent toutes les six heures pour éviter que les relations et contacts deviennent des échanges otages-gardiens et s'installent durablement et deviennent aimables, sans même aller pour autant jusqu'aux syndromes de Stockholm ou de Lima...

La seconde astuce employée est de déplacer souvent l'otage d'un lieu de détention à un autre, pour le perturber, accroître ses craintes et s'assurer que le quotidien, la vue et les bruits ne lui fassent pas deviner où il se trouve précisément enfermé.

Donc, pour l'otage européen, c'est compliqué de connaître et d'identifier la communauté ou la tendance politique de ses ravisseurs, puisqu'ils peuvent être des religieux, des politiques, sans oublier les milices qui sont dans ce pays, qu'elles soient historiques ou éphémères. Sachant également que les ressemblances

physiques entre les hommes du Levant sont fortes et que les dialectes sont nombreux et loin de l'arabe littéraire.

Alors, seule la conversation, si elle est adroitement menée à « petits pas » et « sans en avoir l'air » avec les gardiens au quotidien, permettra de fournir quelques indices. Bien souvent, il faudra commencer et accepter de répondre à la curiosité d'un des geôliers, qui voudra savoir si l'otage a une famille, s'il vit à Paris, s'il a des enfants. En effet, tout ce qui touche à la vie familiale et sociale française fait souvent rêver les jeunes musulmans. Parfois même ils en parlent régulièrement avec un parent qui appartient à la grande diaspora de son pays et habite à Paris !

Une nuit compliquée... Celle-ci a été effroyable pour Roger, ses chevilles sont douloureuses et faute de lumière suffisante il ne peut voir réellement la nature de sa plaie, quelle est donc l'ampleur de sa blessure ? Outre la douleur, l'homme habituellement résilient se fait du souci sur les conséquences physiques que sa fiancée peut encourir comme sévices. Il n'est pas surpris de l'évolution de sa douleur car depuis qu'il a été rattrapé dans sa tentative d'évasion ratée du treizième jour, ses gardiens en colère l'attachent au mur en lui enserrant la cheville gauche chaque soir. Le premier jour de son enchaînement, il s'est débattu en criant dans toutes les langues. Il a même proposé de l'argent et aussi suggéré honteusement ses services pour une mission particulière, les trouvant par la suite, avec regrets sordides et si éloignés de l'homme qu'il est. Mais peine perdue, ils ont tout ignoré et la seule réponse a été de serrer de plus en plus fort sa cheville.

Les quatre gardiens qui se remplacent, dans un

ordre variable et non établi, sont très différents les uns des autres, à la fois dans leurs aspects physiques, mais aussi dans leur façon de s'adresser à lui. Si Roger devait grossièrement les décrire, il dirait que les trois plus âgés sont des brutes éructant des ordres en arabe et donc il n'y a rien à attendre d'eux. Le quatrième ayant pour prénom Karim est dans la vingtaine. Ce jeune homme semble réfléchi et mesuré, probablement cultivé puisque trilingue, car lorsqu'un mot lui manque en français, il le transpose aussitôt en anglais et en arabe, pour se faire comprendre. Dans ses yeux et avant-hier dans une de ses phrases, l'otage semble avoir lu un certain regret de faire son job de geôlier et d'ailleurs depuis quelques nuits, un dialogue discret, à voix basse, s'est établi entre eux deux...

Les jours et les semaines passent, tous identiques, sans information sur la condition inhumaine d'otage de Roger, sans espoir de revoir le ciel, de retrouver sa fiancée, de fouler le sol de la France.

Les seuls moments qui ne sont pas désespérants sont les pages lues à la lueur de la bougie du livre prêté et commenté par Karim.

Après deux jours de grève de la faim, pour avoir repoussé les repas infects qui lui étaient servis, un gardien est venu lui apporter une gamelle où des pâtes insipides sont amoncelées. Seule la crainte de dépérir lui a donné finalement le courage de les avaler avidement. La faim justifiant les moyens et surtout la nécessité de finir l'assiette pour démontrer qu'il ne fait plus la mauvaise tête et s'assurer que d'autres repas lui seront proposés demain, les propos feutrés de Karim, son gardien du soir, ont fait naître un peu d'espoir dans

son grand désarroi, mais l'homme était-il sincère ou avait-il touché un peu à l'alcool ou au shit ? En effet, voyant son gardien s'attarder auprès de lui et semblant hésiter à lui parler, le Français s'est décidé à lui poser pour la seconde fois la double question suivante :

-- Qu'attendez-vous de moi au juste et aussi, qui sont mes ravisseurs et pourquoi moi ?

La question n'a pas surpris Karim. Alors, comme il ne sait pas quelle réponse donner, il s'installe à côté de l'otage sur le matelas.

Les deux hommes restent muets et après un long silence, Karim préfère renvoyer à Roger non pas une réponse, mais à son tour une question.

As-tu une femme et des enfants ? rien d'étonnant non plus, car l'otage connaît bien les us et coutumes locaux et sait qu'ils sont très sensibles au sujet de la famille. Passionné de lecture, il avait déjà découvert des écrits d'anciens otages qui avaient raconté la curiosité de leurs ravisseurs envers les modes de vie occidentaux et en particulier la condition féminine, la complicité avec elles, l'éducation des enfants... Le Français savait donc que ces sujets viendraient sur la table et qu'ils seraient favorables pour entrer en conversation avec son gardien. Il fallait admettre seulement de patienter et s'évertuer à conduire méthodiquement les entretiens en petites étapes et orienter la conversation doucement, mais sûrement.

Comme prévu, les deux hommes entrent dans un échange étonnant de sincérité où le Libanais dévoile à demi-mot que son job de gardien d'otage n'est guère satisfaisant pour lui. Un simple boulot d'exécutant pour manger et payer ses cours universitaires. Il pratiquait sans conviction et à regret ce métier sans

même connaître les responsables de l'enlèvement, ni leurs motivations. Sans l'affirmer, il pense que c'est une milice mixte du grand pays chiite voisin qui faute de courage et craignant l'affrontement direct préfère régler ses comptes indirectement avec la France, mais rien n'est certain, ici dans ce lointain Moyen Orient qui bouillonne constamment !

Un soir, dans la pénombre de la bougie, pour la poursuite de leur conversation, Karim se rapproche et en même temps baisse le ton, pour lui avouer qu'il est d'autant plus mal à l'aise et désolé d'accomplir cette basse activité, qu'il aime la France et ceci pour des raisons familiales. Roger ne relève pas cette dernière information, mais perplexe, il l'enregistre dans son esprit comme une donnée importante et se promet bien de revenir adroitement sur ce sujet précis. Mais à cet instant crucial qui commençait à ouvrir des horizons à Roger, des bruits de pas accélérés se font entendre dans les escaliers. Aussitôt, le Karim se lève brusquement, reprend ses distances, change de couleur, mais parvient tout de même à chuchoter : « Chut, il me faut partir, nous reprendrons tout cela la prochaine fois... »

Dans sa condition d'otage, ce que le Français redoute le plus, ce sont les insomnies de nuit, où le temps semble se figer, où il broie du noir jusqu'à souhaiter disparaître pour en finir... ou moins sordide quand même, en se prenant à espérer que tout ce mauvais scénario va s'arrêter.

A contrario de la journée, sans même en profiter, où il devine la lumière et les rayons de soleil ; les bruits qui lui parviennent font avancer le temps qui s'écoule, l'heure devient alors possible à évaluer, les gardiens se

succèdent et donc il n'est plus seul au monde. La peur s'en trouve réduite d'autant, seule la frustration est grande et les manques d'actions, d'échanges, d'amour sont compliqués à supporter et aussi à taire...

La nuit suivante, à une heure indéfinissable, Karim est de nouveau de service. La conversation reprend dans la nuit à voix basse entre les deux hommes. Le gardien renouvelle l'expression de sa honte de la tâche qu'il doit accomplir, jusqu'à ce qu'il craque et se mette à raconter son étrange histoire familiale :

– Tous les jours, chez mes parents, j'entends parler de votre pays, de sa société, de la vie à la française.

– Mais pourquoi donc écoutez-vous toutes les radios françaises ou regardez-vous souvent les images de TV5 Monde ?

Karim baisse encore le niveau de sa voix, fait un ultime silence pour écouter les moindres bruits éventuels de l'immeuble.

– Non, pas souvent, mais tous les soirs, mes parents et moi, nous parlons au téléphone de la France avec mon frère Brahim qui vit à Paris...

Roger se demande si le ciel ne va pas aussi lui tomber sur la tête !

– Mais que fait-il chez nous ?

– Il y a trois ans, ce grand frère est parti poursuivre ses études, avec la grande Fondation humanitaire créée par le chef d'Etat actuel. Ses brillantes études se terminent, mais voilà que maintenant ne veut plus rentrer au pays, ce qui évidemment désespère mes parents.

– Et alors, c'est formidable pour lui, où est donc le

problème et que dit-on de tout cela dans toute votre famille ?

Karim, décidément jeune et encore fragile, essuie une larme en précisant :

– Ma décision est très discutée et soulève un débat énorme dans la famille qui se déchire. Globalement, les hommes sont contre sa décision et toutes les femmes en revanche lui donnent raison.

– Et toi, qu'en dis-tu ?

À ce moment précis, le tutoiement naturel qui vient de s'inviter spontanément entre eux engendre un curieux et long silence, comme si tous les deux venaient de tourner une ou des pages blanches d'un livre, faisant entrer des personnages différents, une nouvelle relation dans un nouveau chapitre. Mais ils sont conscients aussi que cette relation humaine imprévue et inespérée peut aussi engendrer du danger...

Roger, intrigué, parvient à réitérer sa question :

– Alors, quel est ton avis sur un éventuel non– retour de ton grand frère ?

– Pour moi, c'est grave, car je me retrouve seul et unique garçon dans le camp des femmes... et plus grave encore, je veux maintenant le rejoindre à Paris pour reprendre mes cours et à ses côtés, car ici toutes les facultés sont détruites.

– Maintenant, parle-moi de toi, mais peut-être ne faut-il pas mieux essayer de dormir et de se retrouver demain pour la suite de nos confidences et petites aventures ?

Le gardien baisse la tête et réfléchit longuement et dans l'émotion se décide à raconter.

– Mon vrai prénom est Saïd et depuis ma naissance, je suis dans une impasse pour continuer à vivre dans mon pays... et s'il me faut prendre prochainement la grande décision de ma vie et te raconter mon histoire ce soir, car demain...

– Quoi, demain ? Que peut-il se passer d'important aussi rapidement ?

– J'ai à peine vingt-deux ans et une licence de mathématiques appliquées depuis juin dernier. Mais maintenant, je dois décider si je veux poursuivre mon cursus en France.

– Mais regarde vite au ministère de l'éducation, il me semble qu'il reste encore quelques possibilités avec la Fondation en question !

– Oui, mais mon problème est plus complexe que cela... Car j'ai compris depuis quelques semaines et ceci grâce à ma rencontre avec toi, qu'en réalité mes études soient le prétexte ou le moyen de me sauver en Europe.

– Mais pourquoi donc ? Cette idée ou cette envie de partir a germé dans ton esprit, comme bien d'autres jeunes gens et depuis bien longtemps, rêvent de monter dans l'avion sans retour...que ceux-ci utilisent cette expression si forte de « se sauver du Liban » !

– Oui, mais dans mon cas, c'est bien plus grave... C'est un problème de société et de communautés qui me tараude et dans lequel je suis enfermé depuis mon enfance. Il me semble que je vivrai mieux ma condition à l'étranger et surtout en France, le pays de la liberté !

Karim lève les yeux au ciel, marmonne quelques mots arabes (sans doute une prière), puis respire longuement et semble assez satisfait d'avoir osé et commencé à se raconter.

Roger en espérait un peu plus, alors il décide d'avancer astucieusement une première idée de son projet :

– Pour que je comprenne, il te faut m'en dire plus... mais d'abord il faut que tu réfléchisses bien à ta volonté de m'expliquer et que tu puisses admettre aussi que tu as le droit de me demander de t'aider. Mais évidemment, pour ce faire, il faudrait d'abord que je puisse sortir de ce trou noir dans lequel je suis depuis des mois !

Roger continue et chuchote :

– Peut-être le hasard de notre rencontre fait– il bien les choses, les Dieux de nos religions différentes ne sont-ils pas finalement qu'un seul ? Aussi, il nous faut nous entraider !

Un bruit de pas se fait entendre au début de l'escalier. Karim se lève et reprend la position du gardien neutre et à haute voix annonce :

– Dormez maintenant, monsieur, je vais en parler au grand chef et vous aurez la réponse demain !

Une semaine vient de s'écouler depuis l'étonnante conversation avec le gardien Karim. Mais où est-il passé depuis l'autre soir après son départ précipité et sa sortie de scène verbale très professionnelle ?

Roger, après son départ, n'avait pas trouvé le sommeil, mais sans perdre de temps, il avait commencé à échafauder un projet complexe d'évasion presque fou.

Ce soir, comme il l'avait pressenti, Karim est de retour et tous les deux ont bien l'intention de se faire des propositions, tellement leur confiance l'un envers

l'autre a grandi dans ces derniers jours, sans même se rencontrer depuis quelque temps.

Après une longue conversation où Karim lui pose une foule de questions sur sa famille et surtout les Françaises de sa parentèle, il lui confirme sa décision de partir rejoindre son frère pour refaire sa vie dans un pays de liberté et son espoir d'épouser une Française. Il lui indique avoir fait une licence de mathématiques et de physique, mais dans ce pays à la dérive, avec cette guerre civile qui n'en finit pas, il n'a aucun débouché dans sa spécialité. L'otage l'écoute avec intérêt en se disant qu'il va maintenant lui proposer un plan d'intérêt commun, mais il veut comprendre à tout prix une phrase dite par Karim au deuxième entretien et qui depuis le taraude sans cesse...

– Avant de continuer plus avant, je veux te poser une ultime question qui m'empêche de dormir. Pourquoi m'as-tu dit : « Je suis dans une impasse pour continuer à vivre ici... » et ensuite : « Je veux me sauver ! » Explique-toi s'il te plaît !

Karim ferme les yeux, respire profondément et se décide à raconter son secret de naissance :

– Je suis le fruit d'un « amour interdit » de deux parents de deux communautés religieuses différentes, lesquelles dans l'histoire devaient plutôt s'affronter et non s'aimer. Depuis mes quatre ou cinq ans, j'ai compris à travers des regards, des mots, des colères, que j'étais le prétexte à des fâcheries familiales et religieuses. Même quand je me promène dans mon village, je ressens, dans mon dos, le regard curieux et les paroles désobligeantes à mon égard. J'en ai assez d'être déchiré par cette situation, d'essayer de choisir l'une ou l'autre religion, avec ses obligations et ses

interdits. Le lendemain de ma majorité, j'ai réussi à faire rééditer une fausse carte d'identité avec la mention : « religion = néant » ce qui officiellement est interdit !

Roger à son tour essuie deux larmes.

– Mais elle est très dure ton histoire

– Oui, c'est pour cela que j'en ai assez de la porter sur mes jeunes épaules et que je veux me sauver dès demain !

– Comment comptes-tu procéder ?

Karim parle à voix très basse

– Toi, tu as besoin de sortir d'ici et moi de monter dans l'avion. Alors, peut-être pouvons-nous nous aider mutuellement ? Le Français esquisse un sourire.

– Je crois avoir la solution, voici mon plan : tu me fais sortir la nuit prochaine vers quatre heures et une heure après, tu me retrouves devant les grilles de l'ambassade de France. Deux bons amis, l'un de la DGSE, l'autre de la police de l'air et d'Air France, t'exfiltreront dans la journée... L'efficacité de mes copains très professionnels devrait nous permettre d'être l'un à côté de l'autre dans l'Airbus de 18 h 15, volant vers Paris !

C'est la seconde fois que Karim a disparu depuis plus de huit jours. Roger espère et guette tous les soirs sa nouvelle prise de fonction vers vingt-deux heures, mais doit ensuite se faire violence en supportant un de ses trois acolytes toujours aussi rustres. Mais ce soir, il a bon espoir, car il lui semble que la chance va enfin lui sourire, puisque son calcul approximatif lui indique que le lendemain devrait être le jour de son anniversaire. En effet, il y a exactement cent treize

jours, il avait demandé à Karim de lui donner la date. Depuis et chaque matin, il a pris soin de faire sous son matelas, une marque discrète sur le sol. Aujourd'hui, l'addition des marquages au sol et son calcul mental lui donnent la date du jour, soit probablement le 13 décembre, le jour de son anniversaire. Mais bon, il peut aussi s'être trompé dans le calcul ou avoir oublié une ou deux fois le marquage au sol. Cependant, il est confiant dans la justesse de sa méthode et surtout en sa bonne étoile qui finira bien par se montrer.

À vingt-deux heures quinze, Karim arrive pour sa vacation et rapidement lui souffle à l'oreille :

– C'est pour cette nuit, prépare- toi, je te réveille à trois heures et je te fais sortir rapidement.

– Que devrai-je faire au juste ?

– Lorsque j'entre dans la pièce, tu me demandes assez fortement d'aller aux toilettes, afin d'être bien enregistré par le micro de surveillance... Je t'y accompagne, puis je regagne ton cachot où j'attends. Tu trouveras aux toilettes la petite fenêtre en hauteur habituellement fermée, mais curieusement ouverte ce jour. Tu te hisses à sa hauteur, tu passes la tête, puis les bras et la poitrine, et enfin le reste du corps. Tu bascules enfin le tout derrière le mur jusqu'au sol, qui donne sur un long couloir. Tu le prends à droite et tout au bout une porte habituellement fermée sera elle aussi curieusement ouverte, elle te fera déboucher dans une petite rue non éclairée. En face, un taxi vert t'attendra tous feux éteints. Évidemment, c'est un faux taxi avec mon cousin au volant, lequel t'emmènera, bien allongé sur la banquette arrière, à l'ambassade de France. Là-bas, tu feras tout le nécessaire avec les fonctionnaires et les services secrets, tout ce petit monde que tu dois

déjà bien connaître... Moi, je te rejoindrai à cinq heures devant la petite grille est de l'ambassade. Le gardien remplaçant est un ami étudiant, il a la consigne de dormir à poings fermés ce jour-là et à cette heure précise.

– C'est bien compliqué, notre affaire !

– Oui, d'autant que je dois ensuite aller verrouiller de nouveau la fenêtre et la porte que tu sais... Mais tout ce scénario étrange et risqué, c'est le prix à payer pour monter dans le ciel de Beyrouth et s'envoler pour la France...

Roger réfléchit et pose une question essentielle :

– Oui, mais moi, comment je fais pour contacter mes proches amis ?

– Bien sûr... j'y ai pensé, je te laisse ce téléphone que voici, tu dois bien avoir quelques numéros dans ta tête ou tu passes par ta femme. Une fois que tu n'as plus besoin de l'appareil, juste avant de sauter dans la rue, tu le balances dans les toilettes à la turque, un orifice idéal de débarras et ni vu ni connu !

– OK, je vais savoir-faire tout ça

– Ah, au fait Roger : j'aimerais bien aller à l'aéroport dans la grosse BMW 813 rouge de l'ambassadeur, car tu sais, nous, les Libanais, nous sommes un peu malades des grosses et rutilantes cylindrées allemandes...

– Oh, mais là tu pousses un peu, jeune homme

À dix-huit heures, le lendemain, les journaux du soir de Paris et l'Orient du Jour de Beyrouth titrent à la « une » : « Un otage journaliste français, dont on n'avait aucune nouvelle depuis neuf mois, aurait été exfiltré dans la nuit vers la France. » En petit

commentaire on peut lire aussi : « Cette opération a été menée conjointement et avec succès, par les services secrets des deux pays concernés. Il semble aussi qu'un jeune Libanais était du voyage... mais nous ne savons rien de plus ! »

À minuit, les exfiltrés de Beyrouth et une joyeuse bande de Franco-Libanais font la fête dans une cave à jazz du Quartier latin. Le lendemain, à treize heures, l'ambassadeur du Liban, accompagné de Karim, rencontre le recteur de l'académie de Paris, pour l'inscription universitaire, en mode turbo, du jeune homme tout souriant.

Le lendemain, arrive par le vol quotidien de fin d'après-midi Beyrouth-Paris, une jeune femme toute pimpante. Cinq minutes après, la DGSE, en planque dans une cabine de Photomaton, l'aperçoit en bas d'un l'escalator : dans les bras de Roger, tous deux en larmes...

*Une étonnante diaspora libanaise en deux versions
l'une française et l'autre en arabe - ou la 1ere édition
« Les enfants de la Fondation Rafic Hariri »*

Beyrouth

Je reviens du beau et grand Beirut.

Lequel, joue souvent le gentil pédant.
Je rentre indemne, mais cependant
Mon esprit est submergé de doutes.
Vont-ils enfin se mettre à l'écoute ?
Et consentir de cesser leurs joutes,
Afin d'éviter d'autres tristes déroutes...
Pourtant, ils ont presque le même Dieu
Leurs buildings le côtoient dans les cieux.
Alors, espérons que chaque communauté
Mettra du sien pour gagner de la bonté,
Tout en se mélangeant sans guerroyer,
Dans le seul but, enfin, de se fédérer.

J'allais oublier d'écrire que j'ai adoré
Me balader dans un Beirut renouvelé,
Plein de contrastes et de nouvelles idées.
Du vieux, du neuf, du modéré, de l'élancé.
Un front de mer pour fouler et rencontrer.

Ma guide elle aussi, avait une curiosité,
D'être Normande et Libanaise adoptée.
Mais quand l'avais-je déjà rencontrée ?
J'ai retrouvé...C'était dans mon passé !

cB

Peut-on encore rêver Charly ?

Peut-on encore rêver...

*A une juste société,
Sans trop d'hostilités,
Un zeste de fraternité,
Des regards d'humanité ?*

Peut-on encore rêver...

*D'un monde sans soldats
Sans entendre leurs pas,
Saccadés vers la guerre,
Comme souvent naguère,
Nos chers anciens la firent,
Sans même oser ne rien dire ?*

Peut-on encore rêver...

*D'un monde sans canon...
Ecoutez, nous les entendons,
Là-bas au bout du monde,
Colportés par les ondes ?*

Peut-on encore rêver...

*A un sursaut écologique,
D'air et d'eaux propres,
Sans dispenser l'opprobre,
Même si c'est utopique ?*

Peut-on encore rêver...

*D'un monde où les couleurs,
De chaque peau d'humains,*

*Aurait les mêmes valeurs,
Pour se tendre les mains ?*

Peut-on encore rêver...

*À des religions du cœur,
Sans envie de dominer,
La foi des autres sœurs,
Dans toutes les régions ?*

Peut-on encore rêver...

*D'une Afrique sans trop de colons,
Ou son surplus de sable reculerait,
Et une quantité de l'eau tomberait,
Sur tous les oueds et sous les ponts ?*

Peut-on encore rêver...

*À des banques sans dessous,
Sans les traders qui surjouent,
Avec leurs grands graphiques
Rarement réputés bénéfiques,
Pour nos maigres petits sous ?*

Mais sans doute je rêve Charlie !

*Continue Charlie, je t'en supplie,
De dessiner encore sur nos vies,
Envoie nous tes satires et croquis,
Pour nous qui sommes sur la terre,
Lesquels ne savent pas si bien faire !*

Ah, j'allais oublier... de te dire.

*Que tes suivants et remplaçants
Ont presque autant de talent...
Eux aussi, ils cultivent nos rires*

Saint-Probace

Demain c'est jeudi, le jour habituel de randonnée d'Eva, cette femme dynamique dans la quarantaine. Elle vit seule dans son beau bastidon provençal et profite de sa nouvelle grande liberté, depuis que son mari et ses grands enfants se sont envolés il y a maintenant trois ans. Ses activités culturelles, sociales, mais aussi sportives sont nombreuses dans son village d'apparence paisible.

Penchée sur la carte d'état-major et de ses multiples choix de randonnées, elle décide finalement, dans la soirée, qu'elle escaladera demain la colline de Saint-Probace, ce sommet emblématique de la Provence Verte, qu'elle n'a pas gravi depuis de nombreuses années.

Dans sa tête, depuis quelques semaines, sans même se l'avouer, elle est curieuse de comprendre cette histoire qui court et se raconte dans le village avec ses curieux commentaires qui l'accompagnent. Alors, elle espère secrètement qu'au sommet elle aura la chance ou l'opportunité de rencontrer, au détour d'un chemin, le seul et unique personnage occupant ce lieu isolé.

L'homme en question, vivant seul comme un ermite dit-on, n'apparaît que rarement et fugitivement, si ce

n'est pour acheter, parfois, et toujours à l'aube, sa baguette de pain. Qui est-il exactement sur ce piton rocheux ? Que fait-il là-haut dans la montagne ? D'où vient-il et pourquoi s'est-il installé dans la solitude de Saint-Probace ?

Évidemment, faute d'échange avec lui, et la société n'aimant pas le vide, les villageois se sont inventés en un personnage fantomatique, allant jusqu'à prétendre que toutes leurs fragiles hypothèses et variantes sont assurément réelles, à n'en pas douter !

D'autant que l'imagination des gens de la région est souvent débordante, mais aussi changeante, et que tout cela se termine par des histoires à « dormir debout ». Toutes ces certitudes et incertitudes sont peut-être aussi vécues comme de probables fantasmes inavoués par quelques femmes du village...

Voilà pourquoi, depuis des mois, l'envie tenace démangeait Eva de gravir à nouveau Saint-Probace pour se faire, par elle-même, une idée. Bref, découvrir seule et sans commentaire l'homme dans son antre.

L'homme, disait-on dans tout le canton, était un Canadien installé depuis déjà de longs mois dans l'annexe minuscule et très inconfortable de la chapelle qui trône là-haut. Par ailleurs, autre curiosité, tout le monde se souvient que, précédemment, un autre personnage, Russe celui-là, avait déjà vécu trois ans, lui aussi en marge de la société. Une histoire tout aussi trouble, donc, se reproduisait curieusement, et chacun se demandait si un lien ou un destin existait entre ces deux hommes venant de loin, dans ce petit morceau de Provence Verte.

Ce lieu-dit de Saint-Probace se dresse localement

tout en haut d'une petite montagne qui domine le canton du massif de la Sainte-Baume. Il amplifie et embellit le relief de la belle Provence Verte. Chaque année, au 1er août, un pèlerinage s'y déroule. Le curé, les autorités municipales et les paroissiens convaincus du village, mais aussi les laïcs curieux, organisent une montée, tous les ans, pour un pardon derrière la bannière de Saint-Probace.

Évidemment, ce jour-là, l'ermite ne se charge pas de l'accueil au sommet. Il s'évanouit pour mieux désertier son refuge. Cependant, probablement bien élevé, il n'a pas oublié de faire un remarquable ménage de son lieu de vie...

La montée d'Eva vers le sommet de Saint-Probace sera longue, car la pente est abrupte. Elle emprunte un chemin raviné, où les pierres et cailloux pullulent sur le sentier qui serpente dans une végétation d'arbustes, de broussailles, d'épines. Ici, tout ce monde végétal est sauvage, sec et cassant, car il rarement arrosé par des grandes pluies. Les végétaux jouent à cache-cache en se superposant dans un désordre naturel avant de mourir. Mais ils peuvent aussi s'enflammer à tout moment et créer la panique dans le village.

Le soleil ardent apparaît, puis se cache à chaque tournant, bosquet ou lacet, laissant des petites zones d'éblouissement et d'ombres pénibles se succéder, favorisant la transpiration de notre randonneuse. Il fait encore chaud en cette fin d'après-midi dans cette journée provençale. Le vent est encore faible, mais il est annoncé que le redoutable Mistral se lèvera dans la soirée.

Quelques rares oiseaux animent les branchages, et les plus doués font de la musique. Des morceaux de ciel bleu apparaissent entre les branches et arbustes. Les odeurs de thym et de lavande sauvage sont fortes, au point qu'Eva trouve cette montée plus difficile et compliquée que dans ses souvenirs. Pourtant, c'est une randonneuse de grande expérience. Alors, elle décide de ralentir le rythme de son escalade pour adopter un régime lent et constant, un peu comme un 4x4 qui enclenche sa boîte de vitesses spécialisée montagne, capable de tout graver, y compris presque de monter aux arbres...

À la sortie du bois qui se profile, les arbustes et la végétation s'amenuisent, le paysage lointain apparaît, et la proche vallée se dévoile en contrebas aux yeux de la randonneuse. C'est déjà une satisfaction pour Eva, d'autant qu'aujourd'hui, la visibilité est excellente avec, à l'ouest, un soleil qui s'arrondit et prend les couleurs jaune, ocre et rouge au fil des minutes.

Pour occuper son esprit, elle s'amuse à évaluer l'heure de son coucher encore assez lointaine, pense-t-elle. C'est pour ce spectacle qui se prépare qu'elle a décidé de chausser ses « godasses de rando », non pas en matinée, mais en ce milieu d'après-midi.

Aux trois quarts de la montée, quand le souffle de la femme devient court et bruyant, apparaît l'ultime virage. Son attention est prise en défaut par un rapace tacheté gris-noir-blanc qui la survole à mi-hauteur. Spontanément, elle lève la tête et essaie de contrôler sa crainte, tout en se mettant à regretter fugitivement de ne pas avoir demandé à son amie Claudine de

l'accompagner, comme d'habitude lors de leurs multiples sorties pédestres.

Mais, déstabilisée par l'oiseau sombre qui émet maintenant des cris bruyants et menaçants, tout en dessinant au-dessus de sa tête d'étranges cercles concentriques de plus en plus serrés. La tête en l'air et préoccupée par l'oiseau, Eva n'est plus attentive aux cailloux et rochers qui parsèment le chemin.

Quelques mètres plus loin, elle ne parvient pas à maîtriser sa jambe gauche qui heurte violemment un rocher pourtant saillant au sol. Le pied coincé entre ce rocher et d'autres cailloux, sa cheville se tord dans un cri de douleur. Sous le choc, les cailloux se déplacent, entraînant d'autres pierres, créant un mini éboulement qui l'effraie. Sa douleur est si vive qu'elle pense aussitôt que le tibia ou le péroné vient de se briser. Elle s'affaisse, tombe lourdement, bien que ses fesses amortissent l'impact, essayant d'allonger au mieux sa jambe gauche, qui ne répond plus tout à fait aux ordres de son cerveau.

Comment s'installer pour reprendre ses esprits et réfléchir à la situation malgré la douleur sur ce sol irrégulier et caillouteux, aussi confortable qu'un lit de fakir, parsemé de pointes acérées ?

Déjà, un flash lui arrive à l'esprit : elle s'imagine le radiologue penché sur son écran lumineux, analysant sa radio, puis l'entendre lui délivrer son diagnostic et les commentaires qui l'accompagnent. Cette minute de réflexion médicale lui semble longue, où elle espère que la fracture ne touche qu'au tibia... Affaissée sur la fesse droite, elle ne parvient pas à contrôler la douleur,

et ses défenses naturelles cèdent, laissant la place à deux larmes qui s'échappent et s'écoulent sur ses joues.

Elle éprouve aussi le besoin impératif de tout lâcher dans son corps et de laisser son émotion l'envahir. Mais déjà, dans son subconscient, elle comprend qu'elle doit, si possible, se reprendre et accepter la situation pour trouver comment s'en sortir sans aggraver les choses. Elle prend aussitôt conscience qu'un autre évanouissement la guette et qu'en ce lieu, totalement isolé dans cette basse montagne aride, il lui faut impérativement se reprendre et lutter contre la perte de connaissance, qui serait catastrophique.

À peine commence-t-elle à reprendre ses esprits, à trouver une ou deux solutions pour alerter un éventuel randonneur dans les parages, à penser que l'homme de Saint-Probace pourrait passer sur ce chemin, ou encore à espérer qu'un drone la survole et l'aperçoive, ou même que son cri de douleur terrifiant aurait pu être perçu, il y a quelques minutes, par un randonneur dans les environs...

Soudain, sortant du rideau d'arbres, l'oiseau sombre, d'envergure énorme, est de retour, et qui plus est, accompagné d'un autre congénère gris foncé et moins massif, semble-t-il. C'est la femelle, probablement. Tous deux entrent dans une danse circulaire et semblent s'intéresser à cette femme affaissée sur ce terrain désertique et hostile pour Eva.

Alors qu'elle reprenait un peu d'espoir après avoir réussi à remettre sa jambe gauche parallèle à la droite, indiquant que la fracture n'était peut-être qu'une grosse

entorse, ce vol lugubre d'oiseaux lui inspire de nouveau une grande peur.

Cependant, courageuse et retrouvant un peu d'énergie, elle décide de montrer aux deux buses qu'elle est prête au combat, s'il le faut. En tâtant le sol autour d'elle, ses deux mains trouvent les cailloux espérés, presque sans les chercher, et aussitôt, dans son esprit, germe l'idée d'en faire des projectiles, ou au moins des armes de dissuasion. Elle est une femme de caractère, une combattante, dotée d'une bonne habileté, mais ses jets de cailloux sur la première buse n'atteignent pas la cible et semblent laisser presque indifférent l'oiseau rebelle, tandis que l'autre, supposée être la femelle, perchée sur une branche d'arbre presque au-dessus de la tête d'Eva, semble spectatrice ou dans l'attente.

Il lui faut donc changer de stratégie et d'armes pour les effrayer. Un regard sur son environnement immédiat lui fait décider de pencher tout son corps sur la droite pour saisir, le bras tendu, une longue branche cassée de merisier sauvage qui lui permettra, s'il le faut, de se transformer en D'Artagnan. Elle redresse son buste et assise elle se déclare est prête à ce curieux combat...

Et la scène dévient : une femme blessée contre une buse excitée et peut-être même affamée.

L'animal prend un peu d'altitude, pour mieux fondre sur elle, pense Eva. Alors, un ultime caillou est lancé par la combattante, lequel, précis comme un tir de DCA, touche l'aile gauche de la cible, mais ne fait que déstabiliser légèrement l'oiseau qui, vexé sans doute, entreprend un piqué en trombe sur l'occupante du chemin.

En réalité, c'est bien le caillou d'Eva qui fait chuter la buse à deux mètres d'elle et qui étourdit le rapace. Aussitôt, elle se saisit de la branche et assène un violent coup sur son plumage gris. L'oiseau émet alors un grand cri rauque de douleur et s'affaisse groggy au sol, en faisant une étonnante et incontrôlée galipette. Le tout accompagné de cris et quelques plumes qui s'envolent avant qu'il ne reprenne ses esprits.

L'oiseau, s'avouant battu, voit la peur s'emparer de lui et préfère s'élever du sol pour reprendre son vol, devenu très incertain.

La femelle, effrayée elle aussi, n'en demande pas davantage et s'envole également, persuadée sans doute qu'il vaut mieux fuir que de se mesurer à cette redoutable femme...

Le temps s'est écoulé, la douleur s'est atténuée ; il reste une forme d'engourdissement généralisé dans son corps. Pourtant, curieusement, la faim et la soif apparaissent, ce qui, somme toute, est plutôt bon signe et synonyme sans doute de retour à la conscience. Elle est cependant persuadée qu'elle s'est endormie non pas naturellement, mais qu'elle s'est évanouie. Depuis combien de temps ? Quelle heure est-il maintenant ? Heureusement les rapaces ne sont pas revenus.

Elle s'efforce de repousser toutes ses idées noires, mais, manifestement traumatisée, elle n'en finit pas de revoir le fil des événements qu'elle vient de connaître. La scène de l'oiseau énorme tournoyant au-dessus d'elle puis fonçant sur elle lui est cruelle. Pourtant à la réflexion, même si elle se retrouve handicapée temporairement, elle devrait se satisfaire de son état et même être fière d'elle et de son combat face aux risques

encourus. Cela confirme bien qu'il faut se méfier des "scuds" féminins. Les femmes sont très puissantes, surtout lorsqu'elles sont blessées, au sens propre comme au figuré !

Dans sa condition nouvelle de proie, dans cette lutte pour préserver son intégrité, pour continuer à vivre encore, Eva en a oublié partiellement sa douleur, et pourtant elle voit que sa cheville a, depuis sa chute, doublé de volume.

Elle regarde autour d'elle la nature provençale est bien là, mais blessée elle la trouve moins belle que d'habitude. Le vilain mistral souffle moyennement, tout semble donc normal, mais le jour s'est assombri et, à l'ouest, le ciel s'est enflammé de jaune, d'orange et de timide rouge. Cependant, tournant la tête vers l'est, des nuages sombres apparaissent et s'ils étaient chargés de pluie, cela pourrait compliquer encore plus sa situation.

Le soleil devient de plus en plus rasant ; voilà des heures qu'elle est dans cette situation d'altée, ne pouvant bouger. Elle a bien essayé de se relever à trois reprises, mais ce fut un échec : la douleur est trop vive lorsque son pied touche le sol, et monter en sautillant sur une jambe sur cette pente escarpée et caillouteuse lui semble totalement irréaliste.

Que va-t-elle devenir ? N'est-elle pas sur l'un des deux sentiers secondaires d'accès là-haut à Saint-Probace ? Pourquoi n'a-t-elle pas choisi le chemin balisé le plus fréquenté où, à cette heure, des randonneurs doivent redescendre ? Ici, sur l'autre versant, personne ne la découvrira. Elle peut toujours

gémir, crier, d'autant que le vent du soir qui vient de se lever est contraire et enverra ses appels dans la vallée opposée. Et puis, ses cris ne seraient-ils pas devenus plus faibles qu'avant puisqu'elle est bien consciente que ses forces, son énergie se sont amenuisées au fil des minutes ou des heures, elle ne sait plus au juste...

Quel randonneur, autre que le Saint-Esprit montant visiter par ce sentier Saint-Probace, pourrait bien la sauver et s'intéresser à sa condition de femme meurtrie, blessée, au point que des larmes incontrôlées reviennent et débordent de ses yeux pour glisser sur ses joues ?

Alors, presque résignée, elle décide d'accroître son confort, étend la main droite vers son sac à dos et en extrait, du fin fond, un morceau de plastique blanc. C'est une chance que celui-ci soit toujours, et depuis des années, prêt à lui donner un peu de confort pour ses moments de repos en randonnée ou encore ses heures de plage.

Elle redresse le petit tube qui dépasse de la surface plane blanche, le met à sa bouche et, avec le peu d'énergie résiduelle qui lui reste, elle parvient à souffler et gonfler ce parallélépipède souple qui, ô miracle devient un oreiller...

Devant le retour de sa pleine conscience, elle s'émerveille à penser que ce petit volume d'air emprisonné, d'une technologie basique et même rudimentaire face à la science actuelle, engendre pour elle un petit confort inégalable. Il lui permet de s'allonger complètement tout en reposant sa tête sur ce

divin petit promontoire en plastique blanc, acheté trois sous, elle s'en souvient, un jour de grève où, comme des millions de Français, elle patientait et "siestait" sur les pelouses vertes bien entretenues, et d'habitude interdites, du Trocadéro. À l'époque, les gardiens de ces siestes révolutionnaires étaient des CRS qui tentaient de leur faire reprendre le chemin des facs et bureaux.

L'alité du sentier de Saint-Probase frôle presque le bonheur ; l'oreiller miracle lui permet de se détendre et d'accepter l'épreuve de sa condition humaine temporaire qui s'améliore quand même, pense-t-elle. Fermant les yeux de longues minutes, elle entre progressivement dans l'acceptation du pire qui puisse maintenant lui arriver. Elle laisse aussi s'installer comme un feedback sur les moments importants de sa vie de femme : des scènes de retrouvailles familiales, des hommes et aventures de sa vie mouvementée. Elle entend les voix de ses enfants, petits et grands, le tout un peu comme une noyée qui, paraît-il, rembobine son parcours de vie, ses joies, ses peines vécues et les étapes complexes qu'elle a surmontées.

La faim qui, tout à l'heure, commençait à poindre n'a même plus d'effet, la douleur est devenue une compagne, sa pensée devient floue et ses sujets de réflexion se mélangent. Elle se rend compte, et le regrette depuis quelques heures, que, faute d'être croyante, elle manque de prières et que, probablement, si elle meurt là, dans la pente de la forêt, son départ sera triste, alors qu'un Dieu aurait pu lui tenir la main, la rassurer, la soutenir, l'aider, la persuader qu'au ciel

elle trouvera une seconde vie sereine... et peut-être, disent certains, quarante petits amis pour s'amuser...

Là-haut vers saint-Probace, surprise et étonnée, elle entend soudain le tintement agréable d'une cloche, dans sa conscience relative. Eva se demande pourquoi ces bruits saccadés et irréguliers lui semblent si proches d'elle. La volée est d'un rythme curieux. Le sonneur doit être un amateur, se dit-elle, et, sortant de sa torpeur dans l'instant, elle comprend que c'est la petite chapelle Saint-Probace.

Mais qui peut bien, là-haut, se suspendre à la montée et s'accroupir à la descente de la corde qui actionne cette cloche, pour ce qui doit être l'angélus de 18 heures ? N'est-ce pas l'ermite se dit-elle ? Alors, elle imagine l'homme d'Église, encombré de sa soutane, s'agitant à l'extrémité du cordage.

Immobile, les yeux mi-clos, bientôt la nuit viendra l'envelopper totalement. Avec ses craintes et douleurs, elle ne trouvera peut-être pas le sommeil ; alors elle est prête à sombrer, démissionner, dormir ou entrer dans le coma. Mais a-t-elle vraiment le choix ?

Sa dernière fenêtre de conscience lui souffle une pensée apaisante : « Desserre tes freins, éloigne tes résistances, pour entrer doucement dans la nuit. Demain peut-être, à l'aube, ton corps bougera encore un peu, ou mieux pour une nouvelle journée de vie, Inchallah..."

Après de longues minutes, si fatiguée, ses yeux sont clos puisque les paupières sont devenues de plomb et ne répondent plus, ses cordes vocales restent inertes, ses bras sont ankylosés, son corps semble déjà s'être

retiré de la vie.

Dans son sommeil qui l'enserme de plus en plus, il lui reste cependant une partielle conscience auditive résiduelle, lui permettant à l'instant même de distinguer un bruit lointain qui semble aussi se rapprocher d'elle. Rassemblant le peu d'énergie qui lui reste, elle lève le bras droit et, avec sa main, elle crée autour de son oreille un cône pour élargir son tympan et augmenter sa réception. Le bruit qui lui parvient est rythmé et saccadé, mais heureusement, ne semble pas être celui d'une buse ou d'un sanglier qui chassent pour leur dernier repas de la journée.

Mais, rassurée, elle pense à un randonneur alerte et fredonnant puisqu'elle perçoit maintenant des bruits de pas ou de foulées de randonneur. Elle croit entendre un impact de pas sur le sol qui s'approche et fait gicler les petits cailloux ronds du chemin, lui indiquant que l'arrivant est probablement un homme.

Au fil des dizaines mètres, la voix se clarifie et c'est maintenant un mélange de paroles fredonnées qu'elle perçoit... Ces bruits deviennent un bonheur pour Eva. Elle va être découverte, pouvoir revivre, reprendre de l'espoir si toutefois elle parvient à se signaler et lancer haut et fort des appels de détresse.

Eva se demande alors pourquoi maintenant, après tant de souffrances physiques et morales, engendrant des peurs, la chance peut lui sourire et renverser toute la situation ? Pourquoi et comment, sur ce petit sentier menant à la proche chapelle de Saint-Probace, peut-elle songer ou même espérer qu'un miracle ou qu'une résurrection apparaisse à son profit, comme il y en a tant dans l'histoire religieuse ?

Mais c'est bien connu des soignants : tous les hommes de la planète s'accrochent à la vie, même dans les causes désespérées. D'autant que le héros local, Jésus, doit bien veiller sur Saint-Probace et faire apparaître un nouveau miracle, une résurrection ou encore une apparition humaine, là, sur le petit sentier menant de la sainte chapelle.

Un léger cri de stupeur est émis, puis c'est de nouveau le silence. À la sortie du virage, précédé de petits cailloux qui roulent au sol devant lui, un homme grand et de belle allure apparaît, marchant d'un bon pas et semblant réciter ou chanter des textes qu'il lit dans un grand livre ouvert entre ses mains.

Eva est d'autant plus surprise que son regard se porte tout de suite sur son majestueux turban blanc, mais complètement incompatible avec sa curieuse soutane ecclésiastique. Son accoutrement la surprend, mais, à la réflexion, elle croit bien avoir entendu dans le village que l'ermite de Saint-Probace avait voyagé longuement et dernièrement en Inde ; elle pense que son turban sikh est un cadeau ou souvenir religieux...

L'homme s'arrête brusquement, même si son corps oscille légèrement, car, sous ses pieds, des cailloux roulent, surpris par son coup de frein brutal. Son glissement et ce petit éboulis réveillent brutalement la crainte d'Eva ; elle parvient à ouvrir les yeux, essaie de redresser sa tête et trouve la force d'esquisser un sourire à l'homme qui déjà se penche sur elle.

Une voix grave, mais douce lui demande en anglais, dans un fort accent canadien :

-- Ah, what's wrong, Miss ? Qu'elle traduit par :

-- Mais que vous arrive-t-il, Madame, ainsi allongée ici

à cette heure tardive ?

Retrouvant tous ses esprits, l'altération du chemin comprend qu'elle va être sauvée par cet homme providentiel. Elle n'y croyait plus et, submergée par la peur de rêver à ce minuscule bonheur, une énorme vague de joie et de craintes se mélange dans une fenêtre de bonheur.

Bien qu'elle ait été trilingue dans sa jeunesse, elle craint de ne pas comprendre ce qu'elle entend, et il lui faut une ou deux secondes de silence pour réaliser qu'il lui faut brancher son cortex anglais au plus vite et émettre un son pour prendre langue avec cet homme providentiel...

Les yeux d'Eva se branchent sur le regard étonné, puis prévenant et bienveillant de l'homme. La surprise passée, dans le second regard qu'ils échangent, tous deux comprennent que cette rencontre inopinée est heureuse et probablement importante.

Pour Eva, cette femme qui a l'expérience des coups de foudre, fait aussitôt l'analogie avec les trois ou quatre qu'elle a connus dans sa vie. Pour l'ermite, c'est le grand trouble et une sensation inconnue ; de curieux électrons inondent son corps, la vague de chaleur qu'il vient d'emmagasiner est une découverte qui lui tombe dessus et à laquelle il ne semble pas préparé.

Tout se bouscule dans son esprit, il s'en inquiète, car, déjà, ici, sur Saint-Probase, il est en grande punition pour conduite rebelle. Le voilà maintenant troublé par une femme, il amplifie donc sa conduite inappropriée. "Mais où vais-je arrêter mes incartades ? " se dit-il. Eva, submergée une nouvelle fois par l'émotion, montre du doigt à l'homme sa jambe gauche blessée.

Retrouvant un peu d'anglais, elle indique que la douleur est intense, qu'elle ne peut pas se lever et encore moins marcher, qu'elle ne peut plus se tenir debout. Mais, dans sa tête, elle n'est plus seule, ni perdue, et probablement sauvée.

Une main se pose timidement, comme une caresse, sur la cheville gauche d'Eva, et aussitôt des cris de douleur sont émis par la blessée. L'homme comprend alors que la jambe douloureuse est probablement cassée...

Maintenant agenouillé, l'homme observe la cheville tout en réfléchissant à retrouver les procédures de secourisme lointaines. Il effleure la cheville gauche et des cris, pourtant retenus, d'Eva éclatent, indiquant à l'homme que la blessure est sérieuse et donc très douloureuse...

-- Ah, mais vous êtes blessée très sérieusement, la cheville est très enflée. Souffrez- vous ailleurs ?

Un signe de tête positif et une larme qui coule sur sa joue répondent à la question. Elle entend la voix de l'homme penché sur son corps se parler à lui-même dans une langue qu'elle ne comprend pas.

L'homme lui indique lentement, avec douceur :

- Juste une minute, je reviens !

Puis il disparaît dans les proches buissons.

Elle entend des petites branches et feuillages bruissier, se casser, d'autres bruits encore, et enfin il réapparaît. Debout au chevet de la randonneuse, il ôte sa large et épaisse ceinture tressée en corde et la laisse tomber au sol. Reprenant sa position à genoux et penchée sur la cheville d'Eva, il glisse dessous, de gauche à droite le long de la jambe de la cheville blessée, trois branches épaisses et bien droites de noisetier. Puis, avec cette longue et large ceinture, il fabrique une attelle qui

immobilisera toute la jambe

Une fois mise en sécurité, il explique qu'elle ne peut rester dans la montagne à cette heure tardive, que la nuit est proche et qu'ils ne peuvent pas redescendre au village. La seule solution est de se réfugier au sommet chez l'ermite et d'y passer la nuit.

Résignée, Eva donne son accord, car l'important maintenant, c'est de calmer la douleur, dormir cette nuit au calme et aviser demain de ce qu'il faudra faire exactement. Pour l'heure, la seule solution est de la porter sur son dos au plus vite, car la nuit tombe.

Mais avant d'installer Eva sur ses épaules, l'homme lui demande son prénom et lui indique que le sien est Sérafin. L'installation est compliquée, car la jambe gauche doit pendre sans contact et ses bras doivent enserrer le cou de l'homme. Cette forte intimité soudaine engendre chez les deux acteurs une émotion insoupçonnée. Même s'il s'agit d'une urgence, une femme pendue à son cou, ce n'est pas banal pour lui... Un flash lui traverse l'esprit : n'est-ce pas là une curieuse analogie avec une croix qu'il pourrait porter sur son dos ? Mais là, plus grave, c'est une femme...

Alors, troublé, l'homme s'interroge : « Mais quand vais-je cesser mes incartades avec l'Église ? »

Tous ces préparatifs précis du délicat transport prennent quelques minutes avant de reprendre le chemin vers Saint-Probace et de se préparer dans sa tête à transformer son antre en petit hôpital de campagne.

Bien qu'au début le chemin soit presque plat, Sérafin éprouve des difficultés, son équilibre est précaire et il

se demande si la femme aura encore assez d'énergie pour se maintenir sur son dos. Ne devra-t-il pas, dans quelques dizaines de mètres, passer, en s'excusant, un bras entre les deux jambes d'Eva pour la soulever complètement afin de soulager son cou et les bras d'Eva ?

Dans la dernière partie inclinée du chemin, avant d'apercevoir la chapelle, Sérafin fatigué doit se concentrer sur sa marche qui devient délicate. Il lui faut assurer les derniers mètres du parcours en repoussant ses scrupules et ne pas décevoir ce corps féminin qui lui fait confiance. Déjà, il pense à la suite de sa mission qu'il vient de s'assigner : installer cette femme, la soigner, tout en s'évitant deux risques évidents, dont une « pitié dangereuse » titre d'un grand et célèbre roman de Zweig pour l'un, l'autre serait d'entrer dans un état interdit d'un désir amoureux et sexuel qui pourrait survenir.

Dans une pensée qui le traverse, il se prend à se demander s'il n'est pas dans un rêve érotique ou s'il est sur le point de commettre un immense péché, lui qui n'est déjà pas très au clair avec sa conscience !

Le chemin est long, il évalue la distance qu'il reste à parcourir et se rend compte qu'il a surestimé ses forces, que le corps de la femme glisse dans son dos, et que cela l'oblige à augmenter la pression sur les fesses de la blessée. D'autant que la tête d'Eva vient de basculer et glisse contre son cou, le souffle court de sa respiration lui devient perceptible et amplifie le trouble de l'homme d'Église

Quand ils arrivent à proximité de la chapelle pour entrer dans la sacristie devenue en réalité la pièce à

vivre de l'homme, Eva est endormie. Peut-être ne voulait-elle pas entrevoir déjà et entrer dans le lieu de vie de l'homme. De la peur teintée de honte d'être prise en charge et aussi de son incapacité à faire et à décider de la suite des événements qui maintenant les concernent tous les deux.

Il était temps de franchir la porte sommaire de l'habitation, car l'homme était proche de la rupture et commençait à s'effondrer sous le poids de la blessée. Il décide, sans son autorisation puisqu'elle dort, de la déposer avec d'innombrables précautions sur l'unique lit de la pièce à vivre. Elle esquisse alors un timide sourire qui semble lui coûter beaucoup d'énergie. L'homme, encore un genou à terre pour assurer le dépôt du corps sur le lit, entend, mais surtout lit, un mini-sourire sur les lèvres d'Eva, le mot magique :

-- Merci, merci Monsieur !

--Ne bougez pas du tout, soyez prudente !

Et il ajoute :

-- Au fait, et si nous échangeons nos prénoms ? Moi c'est Séraphin, et vous ?

-- Eva ou Ève, comme vous voulez ? »

Rapidement, il disparaît de la pièce et revient avec deux oreillers et une couverture qu'il installe sur le corps meurtri de la blessée. La ressemblance est très forte avec une noyée que l'on vient de repêcher par miracle d'autant que le lieu religieux est adéquat.

Le transport du corps, toutes les manipulations, le stress ont réveillé les douleurs qui assaillent de nouveau sa jambe. Il reste cependant qu'Eva, même au bord d'un nouvel évanouissement, se sent en sécurité. Lentement, son stress disparaît et elle s'autorise alors à fermer les yeux.

Ce moment de répit est mis à profit par l'homme pour mettre de l'ordre dans son repaire de célibataires. Juste le temps aussi de visiter sa trousse d'infirmier et d'allumer le poêle à bois d'antan, ressemblant à un crapaud, ramassé sur ses quatre petits pieds.

Une longue heure, presque éternelle, s'écoule où, inconscient, il a sans doute somnolé. Celui-ci songe alors qu'il a oublié de faire sonner le second angélus, très spécifique à Saint-Probace, et que probablement, dans le village, on le lui fera remarquer. Il lui sera impossible de dire la vérité. Il devra mentir une fois de plus dans sa vie spirituelle. Mais finalement, est-ce si grave devant le sauvetage qui lui est imposé par le hasard de la vie ?

Est-elle la première femme à entrer dans ce lieu ? Et qui plus est, va-t-elle devoir dormir ici, dans cette pièce unique ? Mais où ? Car, dans un rapide regard circulaire, elle ne voit pas d'autre lit, ni de divan ou canapé. Elle prend conscience aussi que le lit qu'elle occupe est d'une largeur modeste...

L'homme revient dans la pièce avec un autre turban et, cette fois-ci, drapé d'une grande tunique indienne colorée. Eva s'en étonne et Sérafin lui répond de ne pas s'inquiéter : il lui expliquera demain, dans un tête-à-tête reposé, son grand projet d'évasion ou sa prochaine fuite vers l'Inde...

La douleur s'amenuise et elle songe même qu'elle pourrait se sentir mieux si elle pouvait faire un brin de toilette. Mais où ? Il est évident qu'elle ne peut espérer une salle de bains, ni même de bains, ni même un petit recoin pour une toilette intime. Serait-elle capable de

se débrouiller toute seule ? Impossible, cet exercice demande de l'assistance.

Dans sa pensée intime, Eva s'interroge et se demande si cet homme d'Église a déjà vu ou entrevu le corps nu d'une femme. Toutes ces pensées la surprennent. Pourtant, elle n'est pas tombée de la dernière pluie, cette femme. Des hommes, elle en a connu quelques-uns, mais il est vrai aussi que le pluriel commence dès le chiffre deux...

Dehors, la nuit est tombée. L'homme prépare un repas composé de légumes de son jardin. Eva n'a aucun appétit et préfère faire une mini-toilette avec la cuvette d'eau froide que lui a apportée son hôte. S'ensuit un moment de grand silence entre les deux personnages. Eva est sur le lit, et Sérafin est blotti dans un vieux fauteuil à quelque deux mètres d'elle. Ils se regardent intensément, avec l'envie cachée de se rapprocher encore plus l'un de l'autre, mais il reste encore quelques freins de timidité et d'éducation, probablement. Toutefois sans se l'avouer, demain, ils se rapprocheront et se raconteront pour faire connaissance.

Quelques soins de Sérafin, devenu le gentil infirmier, lui proposant un comprimé antidouleur pour dormir. Une ampoule au plafond s'éteint. Ils feront chambre commune, mais avec deux lits séparés, dont le fauteuil pour l'homme. Même si l'envie de tendresse germe entre eux, ce soir, l'urgence est de dormir et de se réparer.

Tout juste échangent-ils leurs noms de famille et quelques banalités.

Mais quelle langue finalement choisir pour poursuivre leur conversation ? Ou quel mélange employer pour bien se faire comprendre ?

Eva n'a jamais aimé l'la langue anglaise, elle considère que celle-ci est trop dominatrice. Elle préfère, et a enseigné avec bonheur l'espagnol, la langue des voyages, des peuples qui souffrent. Finalement, le français l'emporte, et si un problème est rencontré, ils iront chercher le latin qu'elle aimait au lycée. Sérafin, lui, le pratique en liturgie.

Le lendemain matin, l'infirmier se penche sur la cheville. La douleur a fortement diminué, l'enflure a fait place à un énorme bleu. Eva est souriante et affiche l'envie de revivre au plus vite. Finalement, ni le tibia ni le péroné ne sont cassés. Il s'agit d'une grosse foulure, qui ne nécessite pas de soins urgents spécifiques, mais d'un repos forcé avec bandage très serré. Avec de la sagesse, la guérison est en vue. Le temps qui passe fera son œuvre. Le rapprochement des deux étrangers d'hier semble se transformer en une amitié naturelle, sans avoir besoin de se l'avouer. N'est-ce pas déjà l'heure de la guérison ?

Tous deux savent maintenant que l'hélicoptère ne viendra pas chercher la blessée de Saint-Probace, et que le journal local n'en parlera pas demain... Eva est encore une femme ravissante, tant pis aussi pour les pompiers toujours appréciés par les dames !

Après un petit déjeuner frugal, il n'y a pas de croissants possibles à Saint-Probace.

Les deux nouveaux amis décident de poursuivre leur connaissance réciproque : qui sont-ils ? d'où viennent-ils ? et plus, si affinité naissante...

Quelques larmes d'émotion provoqueront des trous de conversation, des silences, et des gestes d'affection. Des bras et des mains sur les épaules se rapprocheront,

et presque des caresses, pour s'encourager l'un et l'autre à continuer.

À dix-sept heures, ils éprouvent le besoin de prendre l'air et de voir si elle peut faire quelques pas sans trop de douleurs. Pour ce faire, l'homme la prend par la taille en la soutenant fermement. Ils pourront ainsi s'installer sur le banc du jardin et commencer, par des hésitations, puis des baisers chastes. Mais ce soir, ils se promettent d'essayer de dormir ensemble... avec des incertitudes : une cheville blessée et gonflée, un lit de célibataire, une expérience limitée pour Sérafin, et qu'il accepte de se donner l'autorisation de toucher le corps nu d'une femme.

Des prouesses pour lui, quoi !

L'appel de l'amour physique le rend inquiet et il songe une nouvelle fois : « Mais quand vais-je m'arrêter de fauter s'inquiète-il ?

Au troisième jour de leur vie commune, Eva ose demander à son nouvel ami :

-- Pourquoi, chaque soir, tu n'es plus un prêtre classique, mais deviens un sikh ?

La réponse sera longue pour expliquer qu'à son dernier voyage en Inde, il avait découvert, et trouvé dans le sikhisme, une religion plus simple, plus naturelle, avec moins de contraintes et d'interdits comparée à la sienne, et notamment la possibilité de se marier.

Eva, étonnée, mais très intéressée, lui demande de plus amples informations sur le sikhisme. C'est une femme érudite et elle veut tout comprendre !

Sérafin se verse un verre d'eau, puis prend une grande inspiration et commence son exposé calmement.

-- Le sikhisme a été fondé au XVe siècle (vers 1469) dans le Pendjab, au nord de l'Inde, par Guru Nanak. C'est une religion monothéiste : les sikhs croient en un Dieu unique, éternel, sans forme ni genre. Elle est distincte de l'hindouisme et de l'islam, bien que née dans un contexte mêlant les deux.

Ses trois principes religieux fondamentaux sont : se souvenir sans cesse de Dieu par la méditation et la prière ; gagner honnêtement sa vie par un travail juste et partager avec les autres, surtout avec les nécessiteux. Une égalité absolue entre les êtres humains, et le rejet du système des castes.

Le culte s'effectue dans des Gurdwaras (littéralement « porte du Guru »), ouverts à tous, où se trouvent : des lectures du Guru Granth Sahib en écoutant des chants dévotionnels (kirtan) ; un repas communautaire gratuit (le langar), partagé avec autrui et sans distinction.

La communauté (la Panth) est centrale dans la vie religieuse. »

Séraphin, très concentré sur le sujet, s'aperçoit qu'elle a sombré dans un léger sommeil. Un silence s'installe, cependant il décide de terminer, non sans hausser la voix pour tenter de faire sortir Eva de sa torpeur.

Elle se redresse et surprise émet une question :

-- Les sikhs vivent-ils complètement en groupes ou communautés ? Car tu m'as dit hier qu'ils pouvaient se marier, et donc avoir une vie intime et des enfants.

-- Oui, oui, ils peuvent vivre en famille et avoir aussi des activités professionnelles personnelles.

Dernier point : la pratique religieuse est individuelle et collective. La prière quotidienne est recommandée, chez soi ou au Gurdwara. Les sikhs baptisés (Khalsa)

portent cinq signes distinctifs : les cheveux non coupés, un petit peigne en bois, un bracelet en acier, des sous-vêtements en coton, et un petit poignard symbolique, non utilisé comme arme... »

Séraphin laisse échapper un large « ouf ! » et se verse de nouveau un grand verre d'eau. En terminant son exposé, il indique que sa décision est de s'installer en Inde rapidement... mais que, depuis avant-hier, un trouble, une incertitude, liés à un tsunami amoureux, remettent en question son départ...

Ce soir-là, Eva avoua que depuis plus d'un an, elle éprouvait aussi le besoin de changer d'air, de voyager, et de vivre une nouvelle vie.

À 21 h, Eva, exténuée et bouleversée par l'exposé de Séraphin, disparaît dans le petit coin isolé pour les toilettes. En fouillant dans son sac à dos, elle retrouve un change habituel de corsage, utilisé dans les randonnées compliquées et à grandes sueurs.

Elle se présente au repas dans un beau chemisier ajusté, largement échancré, en dentelle noire.

Bien que froissé, le corsage contribue à troubler immédiatement le nouveau tendre Séraphin. Le tout laissant présager une douce nuit à Saint-Probase... Quoique !

Mais aussi, pendant ces journées émouvantes, dans le village, où tout se sait ou s'invente si l'on manque d'éléments ou de précisions, les femmes jalouses et les mauvaises langues, souvent les mêmes, jurèrent qu'Eva avait monté à dessein tout ce stratagème demi-érotique pour évidemment troubler l'ermite Séraphin et le faire tomber de son autel de prières...

Quelques jours après, Eva, discrètement, s'interroge tout en réfléchissant longuement : « L'Inde, pourquoi pas ? aux côtés de Sérafin ou Adamo ? ». Ce deuxième prénom qu'elle a lu discrètement sur une couverture de livre, sur la table de chevet, dès le premier jour »

Elle ne sait plus au juste quel est finalement son vrai prénom ?

Manifestement, toutes ces idées et aussi réflexions commencent agréablement à lui prendre la tête...

Un mois après toutes ces multiples péripéties et quelques timides négociations avec Sérafin, mais aussi avec ses enfants, Eva s'envolait sur le vol Paris – New Delhi, avec une petite valise verte pour rejoindre cet homme Adamo ? pour une durée indéterminée...

Séraphin ou Adamo ?

La nuit tombe sur la colline de Saint-Probace.
À l'ouest, la boule de feu solaire termine sa chute dans l'océan si lointain, le ciel bleu l'enserme et met en évidence les petits cumulus qui rappellent les écrans de veille Windows 95 que tous les ordinateurs du monde ont bien connus...

Mais l'homme, l'habitant isolé des lieux, n'est pas en réalité Séraphin, mais Adamo de son vrai prénom de naissance canadien. En effet, dès son arrivée à la chapelle, il a trouvé nécessaire pour sa tranquillité et pour rester incognito dans son nouveau pays, de se muer en un autre personnage, venant de nulle part et surtout pas recherché par autrui, qu'il s'agisse d'éventuels religieux ou d'éventuels services secrets...

Mais lui, l'habitant esseulé des lieux, n'est pas un adepte de ce monde connecté qui s'oblige à communiquer à tout prix sur tout et n'importe quoi. Google n'a pas modifié et investi sa vie, puisque son moteur de recherche personnel est un dictionnaire Larousse d'antan soigneusement posé sur une caisse en bois qui fait office de table de nuit. Son voisin attitré avec lequel il fait couple est une vieille bible noire écrite en latin. Curieusement, ces deux ouvrages sont de la même année et l'on imagine qu'ils ont dû traverser trois ou quatre générations de curés, d'abbés, de

prêtres, que seul « le livre des passages » dans la sacristie peut nous raconter.

Tourner avec précaution ses pages est un vrai régal où l'on découvre que ces hommes d'église sans grades, tous au bas de l'échelle des ecclésiastiques, ont eu des raisons diverses de venir se retirer du monde ici à Saint-Probace. Il est même étonnant de découvrir, dans ce parchemin dont l'état physique est douteux, des lignes presque indiscretes ou encore secrètes, mais heureusement écrites dans des langues étrangères qui les rendent inviolables pour les non polyglottes.

Les langues, surtout dans un pays où les boissons locales sont le rosé et le pastis, finissent toujours par se délier et raconter des histoires infinies et rocambolesques, mais ne sont-elles pas des racontars et bribes d'inventions, lesquels accolées les unes aux autres, peuvent devenir des légendes ?

L'un des prêtres, un Américain, serait venu pour s'éloigner de la nouvelle société trépidante, un Sicilien pour se mettre à l'ombre de son glissement vers la mafia, un troisième aurait tenté de se mettre à l'abri d'une guerre civile africaine. L'avant-dernier prêtre, venu pour s'éloigner des femmes, s'est enfui de Saint-Probace dans sa troisième année, car, non guéri, il cultivait sa passion avec deux des fidèles « grenouilles de bénitier » et troublait copieusement les activités de la paroisse, d'autant qu'il devait rendre jaloux le curé romain du village. On raconte même que l'un avait convoqué l'autre un jour sur le pré pour jouer le sort de la blonde sexy du premier rang de la chorale du dimanche matin...

Aujourd'hui, il court dans tout le village l'histoire d'Adamo, l'actuel frère canadien occupant les lieux. Lui serait, paraît-il, un catéchumène rebelle en séjour punitif, transformant le brave Saint-Probase en surveillant de prison. L'on raconte que lors d'une altercation, aiguë avec son supérieur, il aurait accompli ce geste ignoble de décoiffer ce dernier. L'évêque, outré par ce geste extrême dans la culture religieuse, devant éteindre l'incendie dans son diocèse, décida d'envoyer en pénitence Adamo, lequel était cependant jugé récupérable, ce qui lui évitait aussi de perdre un prêtre devant la baisse dramatique des vocations...

Ici sur la colline, protégée par le saint local, l'on est loin et à l'abri du monde, de ses vices, de ses mœurs qui se dégradent, de sa folle économie capitaliste, du spectacle donné par les politiciens de tous bords, des guerres qui finalement sont toutes de religions qui enflamment le monde, des pauvres qui se multiplient, des actionnaires qui s'enrichissent sans vergogne, de la pollution des hommes qui abîment la planète irréversiblement, du sable qui gagne toute l'Afrique et bien d'autres grandes catastrophes qui menacent les continents...

Adamo est un homme dans la petite trentaine, une jeunesse sans histoire dans une famille catholique sérieuse, une foi découverte en fin d'adolescence, un petit et grand séminaire tranquille, une entrée en fonction dans la ruralité où il fut apprécié. Sa condition et sa vie religieuse jusqu'à ce jour ne semblent pas, mais ne jurons de rien, avoir été troublées par le sexe opposé. Il est vrai qu'être fidèle à des vœux de chasteté, imposés par l'église romaine, est bien un sujet qui

divise la communauté catholique.

Adamo a accepté de bonne grâce son exil imposé, même s'il n'en connaît pas la durée probable. Vivre seul sur la colline ne lui pose aucun problème.

C'est un cérébral qui trouve même cela reposant et favorable à sa muse pour son activité d'écriture. Au point qu'après treize mois sur la colline, deux ouvrages de philosophie sont en chantier. Pour se distraire et entre deux pages sérieuses sur les grands philosophes, il s'est également essayé au roman et même terminé avec bonheur un récit qui comporte des passages chauds et nécessitera d'être publié sous un pseudonyme dans le secret d'une bonne et sérieuse maison d'édition...

Évidemment, le Canadien consacre du temps à la méditation et à ses prières et aime ouvrir la porte de la chapelle aux nombreux randonneurs qui escaladent la colline de Saint-Probase. À la première rencontre avec Adamo, l'on est surpris de la maigreur que l'on devine sous son éternelle combinaison de mécanicien bleue et trouée du personnage à la barbe dense et aux cheveux hirsutes. Alors, dès la seconde visite, les randonneurs se chargent et ajoutent dans leurs sacs à dos des cadeaux utiles et surtout des victuailles pour le maintenir en bonne santé...

Le frère semble vivre une bonne et intelligente relation avec le curé de la paroisse pourtant réputé être un prêtre original. Chaque dimanche, Adamo dévale prestement le chemin pentu et caillouteux. Arrivé sur la chaussée goudronnée, il récupère et enjambe son

vélo d'une autre époque en stationnement dans un cabanon et se présente à l'église pour la messe.

Toutefois, sa participation à l'office est passive, pas question pour lui de s'imposer : installé toujours à la même place, sa discrétion est constante. Parfois de grandes familles du village le prient de les assister ou simplement d'être avec elles pour des cérémonies de baptême ou de mariage, mais il est rare qu'il accepte.

Adamo a deux activités physiques : son jardin dans lequel il passe une ou deux heures par jour sur sa petite production de légumes. La qualité et la quantité sont proportionnelles au niveau d'eau de pluie de l'énorme tonneau en plastique caché par un rideau d'arbustes, écran solaire indispensable, car là-haut le soleil plombe souvent. Cependant, Adamo n'a aucune passion ni fierté pour son mini potager, lequel apparaît souvent dans un désordre impressionnant, mais peut-être que les sangliers locaux y sont pour quelque chose...

La deuxième activité qui lui fait bouger son corps est sa promenade en fin de journée quotidienne. Trente minutes avant le coucher de soleil, le frère prend sa bible sous le bras et par un des sentiers se rend à l'extrémité ouest de la colline sur son piton d'observation admirer le soleil qui tombe sur la terre à l'horizon. Là, toujours émerveillé, il se met à lire avec ferveur quantité de lignes religieuses écrites en latin, cette langue morte qu'il aime tant. Sachant que ses petites ou grandes balades du crépuscule sont évidemment variables selon les saisons, les mois, la météo, sachant qu'il lui faut aussi les conjuguer avec l'angélus qui, lui, n'a que faire des saisons...

Adamo n'a pas de télévision, ne lit pas de journaux, sauf ceux des touristes indigents ayant abandonné sauvagement l'enveloppe de leurs casse-croûtes de randonneurs. Dans la pièce commune sacristie– salon, le commutateur « changement d'ondes » du vieux mini poste de radio à tubes ne tourne plus depuis des lustres. Bloqué sur la position « ondes courtes », Adamo parfois écoute quelques nouvelles internationales. Parfois, il est en proie à un manque ou à une nostalgie de son pays, alors il cherche avec volonté et ténacité la vieille et seule radio canadienne-anglaise pour se rassurer que son pays existe encore...

Les grandes nouvelles de la France et les petits commérages locaux lui sont rapportés chaque lundi midi, par un étonnant « visiteur particulier » car un peu trouble, dit-on dans le village. Celui-ci escalade la colline depuis dix ans, c'est donc le troisième prêtre qu'il visite et auquel il dispense les nouvelles du monde, de la société, des hommes et des femmes, du village, mais aussi ses commentaires et avis très personnels. La conversation entre ces deux grands intellectuels hommes devenus des amis, se déroule en anglais et en latin, car le français d'Adamo est encore très précaire et qu'il ne fait pas trop d'efforts pour se perfectionner.

Le visiteur en question est retraité, grand curieux devant l'éternel, marcheur infatigable et beau parleur puisqu'ancien professeur agrégé de français et de philosophie. Son engagement

politique est bien connu dans le village puisqu'il est un rescapé encore encarté du parti communiste, qui rêve de devenir le maire depuis vingt ans...

Nous pouvons donc penser, sans trop prendre de risques, que ce « coco » lui rapporte des informations triées et des commentaires assez orientés.

Les commentaires et commérages ont bon train dans le village sur ces rencontres hebdomadaires d'intellos ou l'on refait et améliore le monde.

On imagine aussi aisément que cet homme a mis Adamo au pastis local, l'éloignant ainsi du verre de « petit blanc » religieux, mais est-ce bien grave ?

Bien des histoires ou commentaires courent sur ces rencontres Adamo-Gustave et vous vous imaginez que celles-ci ne sont pas toutes sympathiques !

Tourves 83170

La Belle et le Corbeau

Derrière la table de jeu, ils sont huit amis à se retrouver régulièrement pour une soirée mensuelle de poker chez les uns et les autres. Pour le moment, devant eux, le paquet de cartes est au repos, mais déjà les deux jokers inertes réfléchissent et échafaudent leurs prochains coups fourrés de l'incorrigible Charly. Dehors, le mistral souffle fort, c'est l'hiver. Alors la cheminée rayonne avec ardeur et installe une douce chaleur, la grande table à rallonges se couvre de surprises au fil des arrivées des joueurs.

Ce soir, la maîtresse de maison, c'est Corinne ou encore la Normande égarée en Provence depuis quand même vingt ans. Elle aligne les victuailles apportées par les invités comme contribution à la communauté de la soirée. Fille d'un grand chasseur et garde forestier, cette scène la renvoie à des souvenirs de jeunesse, où elle assistait en fin de journée au retour des chasseurs rentrants fourbus d'une journée de chasse en extrayant une ou des victimes de leurs gibecières pour les aligner au sol, sous l'œil expert du directeur de chasse. Lequel était ravi du tableau de chasse où gisaient de pauvres lapins, lièvres, faisans et grosses pièces comme sangliers et chevreuils qui réjouissaient les bourreaux. Aussi, il est de coutume lorsqu'on arrive chez l'hôte de la soirée de humer intensément le vestiaire pour deviner et pronostiquer ce qui attend les amis.

Le liquide de la soirée, sujet sérieux dans un poker, n'est jamais évoqué ni discuté, et encore moins négocié, c'est une figure imposée. D'abord, parce que nous sommes en Provence, grande région viticole où le rosé bat « à plates coutures » les deux autres couleurs. Cette fourniture réputée, starter sera la motrice d'une soirée émaillée de joies, de plaintes, de triches et de tentatives de bluffs. C'est Gaston qui assure le choix des bouteilles et aucun ami n'aurait l'outrecuidance ou le culot de marcher sur ses plates-bandes. Quelques dérogations de Bordeaux, d'Alsace et de bulles sont toutefois admises pour celui qui prend une chandelle de plus... Gaston, le maître de chai, arrive donc les bras chargés de bouteilles tricolores, afin que dans toutes circonstances l'on puisse s'adapter au plat principal de la maîtresse de maison du soir, lequel mets est évidemment inconnu de tous. Il est donc venu comme d'habitude avec son carton de bouteilles sous le bras, où le blanc tente de livrer bataille au rosé, lequel domine dans toute la région. Le timide rouge, lui, n'est pas coté dans tous les guides des vins, il se fait donc discret...

Le Gaston en question, précocement retraité, était encore colonel dans la « grande muette » il y a quelque six ans. Parfois, on aime le faire parler de ses exploits sous le treillis avec cependant quelques précautions, car deux amis du groupe sont allergiques à tout ce qui touche l'armée. Mais délivré du devoir de réserve, il nous raconte ses barouds et curiosités rencontrés sur le continent africain. Depuis qu'il a posé son uniforme et repris le domaine viticole familial, il se dit avec fierté être un paysan. Ses amis, eux, le chambrent et le taxent de riche « gros propriétaire terrien » d'un grand cru

renommé, d'autant que ses vins sont récompensés souvent et médaillés à la foire de Paris. Point de détail, mais finalement important, ce soir encore, le Gaston arrive en célibataire, le teint frais, rasé de près, le visage arrondi, les cheveux châtons s'éclaircissent irréversiblement, mais attention un léger embonpoint mériterait d'être surveillé. Son look soigné lui donne une belle allure sérieuse, mon colonel !

Dans le groupe d'amis, on ne sait pas très bien s'il est encore marié avec une certaine Marie aperçue à son bras une fois dans ces dernières années. Même son meilleur ami Charly, avec lequel il a une relation déjà ancienne, est incertain et évite le sujet. Finalement, on ne sait pas grand-chose de sa vie sentimentale, même si l'on devine qu'il peut encore connaître quelques succès féminins... En effet, nous savons tous que les femmes ne sont pas insensibles à l'uniforme et aux barrettes sur les épaules.

Dans le village, une plaque professionnelle indique qu'une dame porte le même nom que lui, alors on subodore que c'est une ex-épouse qui par son métier « pique les fesses » des gentils villageois. Gaston est aussi golfeur de bon niveau et son drive, paraît-il, est de bonne longueur. Enfin, sans être chasseur officiel, il est aussi bon tireur avec ses 22 longs rifles sur les vilains sangliers qui viennent s'ébrouer et s'enivrer dans ses vignes sur un cépage rare et bien particulier. Nous en faisons un festin annuel !

À l'extrémité de la table, l'ancien banquier de chez Rothschild, c'est Édouard et sa femme la Niçoise Mimi, grande baroudeuse des hôpitaux cannois. Ils sont arrivés ce soir comme toujours encombrés de leur traditionnelle pizza maison. Nous devinons qu'en tenue

de pizza-man-yoyo, il a passé son après-midi entier à la fabriquer et bichonner puis à la découper sur une grande grille spécialisée, en dizaines de petits carrés qui sont prêts à être avalés en seulement dix minutes d'apéritif. Cet Édouard a la particularité de se vanter d'être un Marseillais pur sucre, son accent témoigne qu'il est né non loin des bourgeois du Prado. Après avoir mené grande vie sur la Croisette, ce couple sudiste a décidé il y a trois ans de revenir vivre dans la maison familiale du village, une paisible roue libre.

Édouard est l'homme dont la mission essentielle de la soirée est de manipuler les cartes comme un croupier émérite et tripoter les billets de banque lui plaît beaucoup. Il n'a rien perdu de sa dextérité à les compter à une vitesse vertigineuse. À chaque tour de table, il aime être le seul à remettre de l'ordre, trier les billets et faire des liasses. Quand on l'observe avec attention, les billets dans les mains, jouer au prestidigitateur de casino, on pressent nettement que le contact avec les « biftons » lui procure une étonnante jouissance de banquier maintenant en manque... Alors, personne ne songe à lui ôter son plaisir.

Point de détail, mais important, ici on ne joue pas en euros, mais en Dongs, qui est la monnaie du Vietnam ramenée de voyage par le couple Corinne et Charly. La raison de ce choix offre l'avantage d'avoir beaucoup de zéros et de nous faire vivre une soirée entre riches et millionnaires... Par ailleurs, tous les gains et pertes financiers de la soirée sont gérés par un règlement interne original qui fut d'ailleurs compliqué à élaborer. Le principe consiste à amasser une cagnotte commune qui enfle chaque mois avant de la dépenser en fin de saison dans un restaurant *chicos* de la région.

Le couple de la soirée arrivant toujours le dernier est le franco-belge. Notez bien qu'ils sont maintenant nombreux dans la région. L'homme, c'est Lemiel, un ex-grand spécialiste de la pollution atmosphérique en Europe qui n'a fait, comme d'autres, que constater les dégâts, sans pouvoir résoudre les problèmes, sinon alerter et écrire que la couche d'ozone au-dessus de nos têtes grises s'aggravait inexorablement. Découragé par les cieux européens, il a dû décider d'abandonner ses idéaux d'air pur et bleu pour s'enfuir vers ceux de la Méditerranée moins maussades, en oubliant cependant que la région devient aride. Sa jeune épouse Irma, ex-guide touristique, épuisée de raconter en français, en anglais et en allemand les mêmes histoires. Répondre aussi aux mêmes questions, parcourir les quartiers pas tous sereins de Marseille, de discourir sur le rosé et l'éternelle lavande provençale. Elle avait finalement raccroché son tablier prématurément, pour vivre de son métier, elle a gardé un peu d'amour pour l'histoire de France, mais beaucoup de déception et raconte que les questions les plus fréquentes des touristes étaient des plus désolantes du genre : « Mais à quelle heure et où mange- t- on ? » Et la seconde encore plus courante : « Où sont les toilettes, c'est urgent ? ». Il est vrai que la culture et l'histoire étaient souvent fort éloignées des préoccupations des voyageurs.

Notons que le curieux prénom du Belge est Lemiel, sans lien précis avec les abeilles, se prononce l'Emil, alors que son prénom d'état civil est finalement Émile. Appliquant ainsi les concepts de notre nouvelle société du genre « pourquoi faire simple, quand on peut faire compliqué » ainsi cela confirme que les Belges sont

inégalables dans leurs désirs d'être si possible des gens originaux et complexes !

Le couple est arrivé comme d'habitude très en retard, cependant toujours excusé, car ils porteur de bonnes bouteilles de bière du pays. Depuis la troisième soirée poker déjà très ancienne, ils étaient chargés d'apporter l'apéritif. Mais leurs retards furent catastrophiques, alors ils sont maintenant chargés d'apporter la « petite mousse » curieusement déclarée comme digestive pour la fin de soirée. Celle-ci, bien fraîche permet de réconcilier les perdants et vainqueurs de la soirée et de remettre les esprits au clair avant de rentrer chez soi.

En évitant tous soigneusement la route nationale du retour et ses nombreux carrefours où les vilains « poulets » s'amuse à faire des contrôles exagérés d'alcoolémie. Mieux vaut encore choisir d'emprunter les petits chemins vicinaux pour rentrer à la maison en évitant surtout et si possible de tamponner les sangliers qui peuplent la Provence Verte.

Quelquefois, la dernière convive à se présenter est Joséphine, arrivant comme d'habitude en courant, mais toujours assez pimpante. Elle est consciente de son retard et sait que chacun l'excusera, car elle est encore en pleine activité professionnelle. Son job est de sillonner au quotidien et au volant de son bolide turbo toute la région Paca. Chargée aussi d'animer un réseau de vendeurs de pilules bleues, de diverses pommades, de liquides et produits divers dont le DBD, tous, paraît-il, raffinés et réputés très bio. Évidemment, personne ne connaît les vendeurs du labo de la Joséphine, parfois évoqués dans les soirées, mais il est de coutume dans chaque soirée d'entendre Gaston lui demander : « Au fait, comment vont tes Indiens ? » C'est généralement

un grand moment de fou rire, car il se passe toujours quelques soucis et rivalités à manager une équipe de jeunes commerciaux ! Elle nous affirme que toute sa parapharmacie de course est miraculeuse et permet de remettre les esprits et les corps en pleine bonne santé. Tout en nous affirmant aussi que les ventes vont bien et s'accroissent chaque année, ce qui pourtant semble être aux antipodes de l'économie actuelle.

Cette femme de belle allure est pourtant arrivée encore seule ce soir, elle débarque tout essoufflée de Nice ou de Montpellier. Elle court toute la semaine dans sa grande région Paca, y compris les week-ends pour toutes ses activités persos... Joséphine a perdu son compagnon il y a déjà de nombreux mois, mais c'est une femme qui a du caractère et du tempérament.

Entourée de sa famille et de ses amis, elle fait face à son chagrin avec élégance. Son temps est compté, mais elle parvient cependant à pratiquer sérieusement les danses de salon, chanter en chorale et les greens de golf de la région, souvent d'ailleurs avec le Gaston, le tout évidemment en courant.

Le couple normand Bertrand-Annette arrive toujours discrètement. Lui était un vendeur de produits devenus nobles que sont les décriés hydrocarbures que notre société cajole depuis que l'homme est fou de la voiture. Il n'a cependant pas fait fortune. Sa femme Annette a passé toute sa vie dans la comptabilité d'entreprise. Tous deux sont arrivés avec leur traditionnel panier en osier rempli de pâtisseries. Mais cerise sur le gâteau, il faut oser, ce soir ils auront droit à une ovation, car rentrant d'Auvergne, ils exhibent à bout de bras un cadeau soigneusement emballé. L'attention de tous est alors soutenue, le silence s'impose, et l'on découvre un

gros morceau de saint-nectaire et un gros cylindre de fourme d'Ambert, alors les convives pensent tous que la soirée va être encore plus mémorable !

Bertrand est un touche-à-tout, à lui seul c'est une petite entreprise générale, il sait tout démonter et remonter tous les systèmes, même s'il connaît parfois quelques défaites. Annette, la discrète est la reine de la cuisine et particulièrement de la pâtisserie, elle aime innover des gourmandises en tous genre. Dans leur maison, sur un mur on découvre une de ses huiles, une femme sympathiquement dénudée, qui indique qu'elle a un talent naturel, mais qu'elle ne cultive pas, dommage !

Le couple qui reçoit ce soir habite sur les hauteurs du village dans un beau cadre très provençal. Le jardin est beau et grand, les végétaux et essences d'arbres variés se mélangent avec bonheur sur un terrain légèrement en pente et dominant. Si on se promène dans les allées, il faut être vigilants car les nombreux cactus variés, petits et grands, vous menacent de leurs épines à chaque inattention et dans les virages des allées. Eux aussi sont des normands, évadés des brumes de la Seine, ils sont descendus pour une retraite ensoleillée. Les deux se sont très vite impliqués dans le tissu associatif du village, ils ont des idées à revendre et ont créé et renforcé diverses activités culturelles, des cours et ateliers informatique et dans l'environnement-écologique pour lui, la gymnastique et bibliothèque pour elle.

Charly est un scientifique repenté qui maintenant s'est retiré du monde associatif qu'il a fini par trouver ingrat et jamais satisfait, pour écrire et publier des livres, et souvent même des histoires à dormir debout... Elle, sa

femme Corinne, pour tous ses proches Coco, est encore dans la souplesse pour animer la salle de gym, se consacrer à son jardin et bouquiner fort. Sa dernière trouvaille, histoire d'en rajouter une couche et d'être bien débordée d'activités, a été de créer un « Café des Lectures », que la seule quinzaine d'intellos du village fréquente...

Un dernier détail... Évidemment, ce sont eux qui ont créé le club Poker en question, qui rassemble ces huit personnes retraitées d'horizons très différents, mais avec bonheur depuis huit ans. Notez que c'était déjà le cas en Normandie avec un groupe RAMI qu'ils avaient mis en place. Ces amis sont donc quelque peu malades, puisqu'ils ne peuvent pas s'empêcher de créer et gérer des activités, de mettre en groupe des relations, des copains et amis pour taper le carton !

Ce soir, exceptionnellement, ils ne joueront pas au Poker car Charly a des événements importants à leur dévoiler. L'heure est grave et la convocation envoyée à ses amis est énergique, ne laissant à aucun d'eux la possibilité de négocier un autre jour et même l'horaire. Le texte de son mail a été subtilement rédigé dans un mélange humoristique et tout aussi directif. Tous les amis se sont posé la question de comment interpréter les deux seules phrases écrites par l'ami Charly ou par son ombre Oukala, son pseudo d'auteur de ses romans qu'évidemment ils ont tous lus. En somme, jouait-il encore à inventer une nouvelle intrigue, ou s'amusait-il d'eux à travers des jeux de mots ?

Ajoutons que Charly est le « vieux de la bande » et que même si d'aucuns ne cultivent trop le respect des aînés, cela lui procure sur certains sujets un regard et un avis autorisés.

Finalement, ne trouvant pas la réponse du pourquoi et s'il blaguait une fois de plus avec ses boutades ou satires fréquentes, tous en avaient conclu que Charly voulait « plumer » ses copains une fois de plus. Il est vrai qu'il gagnait souvent et était soupçonné de tricher, persuadé que les deux jokers du paquet étaient souvent tapis dans ses manches ouvertes genre BHL.

« Pas vu, pas pris... » pourtant chacun rêvait de le coincer au plus vite, mais trente ans de cercles de jeux laissent des traces...

Souvent les parties se jouaient par équipes de deux joueurs tirés au sort, soit quatre équipes de deux. Mais l'ambiguïté venait du fait que Charly trichait et s'en glorifiait. Son partenaire « bouche cousue » n'osait pas s'en plaindre et pensait au gain assuré. Donc, lorsque l'on était partenaire de Charly on était ravi et lorsque l'on était adversaire on s'en plaignait fortement. En somme, puisque le statut de chacun changeait d'une soirée à l'autre, tous les amis se tenaient par la barbachette et acceptaient de tricher avec Charly et de rester muets !

Généralement, lorsqu'une soirée se termine, les cartes sont rangées et font place au gros gâteau d'Annette du jour. Ce bouquet final apparaît sur la table avec un dernier verre où déjà tout le monde pense et espère ne pas rencontrer les fameux poulets bleus postés pour le contrôle d'alcoolémie du samedi soir sur son parcours pourtant restreint. Pour éviter cette hypothèse, même s'ils sont fatigués par la guérilla du poker et surchargés aussi du repas, la tête lourde par l'alcool, ils rentreront chez eux sagement à petite vitesse et satisfaits de la soirée.

Mais ce soir, tout est différent et le petit apéritif vin blanc fruité de Gaston servi, le groupe d'amis s'installe en cercle dans le salon. Sur la table basse, entre les olives et la tapenade, trône un iPhone rouge. Le silence se fait car chacun comprend bien que Charly s'apprête à prendre la parole puisqu'il réclame le silence depuis déjà deux minutes.

— Je suis désolé les amis, mais je dois vous avouer ce soir que j'ai triché une nouvelle fois avec vous. L'invitation de me rejoindre aujourd'hui avait comme objectif secondaire de jouer ensemble, mais en réalité c'est pour vous apprendre qu'une sombre histoire vient de nous tomber dessus. Aussi, sans commentaires en amont, je vais vous faire écouter le message suivant reçu dimanche dernier.

Une simple pression sur la touche dictaphone de l'Apple et l'on entend...

— Alors comme ça, vous favorisez la Joséphine et sa moralité, ses infidélités avec le paysan-vigneron, dans votre club érotique que vous avez osé monter !

L'iPhone devient silencieux, les visages deviennent étonnés et interloqués, puis les regards s'assombrissent et convergent tous vers le Charly qui volontairement reste muet, pour mieux tendre l'atmosphère.

— Peut-être comprendrez-vous maintenant que j'ai fait le choix, non pas d'informer l'un avant l'autre et après Marie, mais au contraire vous tous en même temps.

Évidemment, tous ressentent bien que pour Joséphine et Gaston « le ciel vient de leur tomber sur la tête », et renforce l'idée que chacun n'avait jamais soupçonné une relation amoureuse.

— Mais c'est un affreux Corbeau ce type ! s'écrie Édouard.

Charly explique alors les circonstances en amont du message.

— Avant cette histoire que vous venez d'entendre de dimanche dernier, d'autres appels avec numéro caché me sont arrivés, mais aucun d'eux ne contenait de paroles. L'interlocuteur devait être impatient et déçu d'être tombé sur un type comme moi, peu enclin à gérer un smartphone.

Gaston prend la parole et dévoile que lui aussi il reçoit des SMS et mails d'injures depuis quelques semaines.

Comme les regards interrogateurs se tournent vers elle, Joséphine explique :

— Je ne comprends rien à cette histoire et donc je n'ai rien à vous raconter, désolée !

Charly, probablement le plus technicien-informaticien de la bande d'amis, explique :

— Je pense que la voix de ce message est un robot, même s'il est en bon français.

L'émil, perplexe :

— Mais comment cela, des robots ne sont pas encore techniquement accessibles et manipulables pour des particuliers, je ne comprends rien, explique-nous Charly !

— Non, pas du tout, nous pouvons tous écrire un texte et aller sur internet, trouver des sites qui vont ensuite débiter ce texte, en anglais, en russe ou espagnol etc... et même en bon français où l'on peut te

demander si tu désires un accent de type marseillais ou alsacien.

— Mais ce n'est pas possible, ton histoire est à dormir debout, s'énervé Gaston.

Le silence se fait l'espace d'une longue minute, chacun réfléchit jusqu'à Corinne qui lance :

— Ce jour-là, le message a choqué mon Charly, il est resté prostré de très longues minutes avant de refaire surface et de réfléchir aux conséquences possibles.

Mais au-delà de l'histoire de nos deux amis tutoyés et invectivés par le corbeau, il y a notre groupe entier qui est taxé de s'épanouir dans un club coquin !

Ce que n'a pas dit encore Charly, c'est que dans le dernier message arrivé un soir vers 24h, le corbeau se montrait menaçant si Gaston et Joséphine continuait leur relation amoureuse. Aussi, puisqu'il est considéré comme le gourou du groupe érotique, il a donc décidé d'agir rapidement.

— Voici le message, écoutez bien, il y a un peu de friture sur la ligne, il nous menace.

— Modifiez votre mail du 9 et annulez de suite votre prochaine soirée du 13 ou je casse tout !

Le message à peine terminé, Édouard demande :

— Charly, avant de le commenter, peut-on l'écouter à nouveau car deux ou trois détails sont importants.

Charly retouche à nouveau son iPhone et nous repasse ce message.

L'émil s'agite et s'exclame :

— Mais vous vous rendez compte, ce type est vrai un « corbeau » et connaît tout de nous !

Charly rebondit fermement :

— Oui, complètement. Sur ces deux messages, mais aussi les deux autres reçus avant, il semble connaître notre vie de groupe, nos prénoms, nos réunions et notez surtout que dans ce dernier message il sait parfaitement que nous allons ce soir nous réunir, peut-être même qu'il devine le pourquoi de notre rencontre et que c'est moi qui vous convoque.

Gaston, le visage fermé, laisse échapper :

— Mais c'est fou, comme cet oiseau connaît notre groupe, nos rencontres et nos activités et nous écoute peut-être ? Charly appuie :

— Oui, totalement et avec son dernier message l'on apprend clairement qu'il lit nos mails et que peut-être il a parfois une longueur d'avance sur certains de nous.

— Que veux-tu dire Charly ? demande Mimi.

— Certains d'entre nous et toi en particulier, tu ne lis tes mails que le week-end, n'est-ce pas ? Le Corbeau lui, il est branché en live et peut agir sur le champ.

Irma, muette jusqu'ici, intervient le visage froncé :

— Mais ce type me semble être un super technicien et brillant informaticien !

Charly explique :

— Oui, tu as raison Irma, car mettre au point cette stratégie et la technologie associée, pirater nos mails, s'enregistrer, robotiser un texte, le retranscrire au téléphone, sécuriser ses appels, les rendre transparents, nécessite un double bon niveau en électronique et en informatique.

— Moi je ne comprends rien à cette histoire de fesses qui m'importune, affirme Bertrand...

Pour la première fois, Annette réagit et s'emporte :

— Nous, on n'a rien à faire dans cette histoire et les relations en dessous de la ceinture des uns et des autres ne nous concernent pas.

Joséphine, se recroquevillant de plus en plus au fil des minutes dans son fauteuil, est silencieuse et semble non concernée et complètement absente sur ce sujet pourtant fort débattu intensément. Discrètement, mais sûrement, Charly observe Gaston. Lui au contraire est très présent, son visage a pris des couleurs et de plus ses genoux connaissent des sautillements énervés.

Les réflexions et les échanges s'épuisent lorsque Charly décide qu'il faut avancer dans le sujet et prendre des décisions :

— Nous n'en sommes qu'au constat, mais il nous faut avancer sur le pourquoi de ce Corbeau, à qui profite le crime, devons-nous réagir, le combattre mais comment ou encore l'ignorer. Certes, c'est avant tout moi qui suis importuné, puisque le Corbeau m'attribue un rôle de leader et me m'interpelle à chacun de ses messages. Me demandant aussi de retranscrire les informations au groupe. De plus, il se plaît aussi à évoquer et critiquer notre relation étroite et ancienne Gaston-Charly.

Corinne intervient en souriant :

— Oh, rien n'est bien compliqué à comprendre. Nous savons tous que la jalousie peut pousser à des paroles et des actes les plus fous !

Charly se tournant vers Joséphine lâche en souriant :

— Dis-moi, tu n'aurais pas bel ancien amoureux qui, éconduit, voudrait se venger ?

— Non, je ne vois pas et tu m'embêtes Charly, c'est ma vie privée !

— Oui certes, mais c'est moi qui suis la victime dans ma vie de tous les jours et je ne veux pas devoir fouiller ta vie actuelle ou passée. Je cherche simplement une solution pour couper les ailes de ce Corbeau qui au-dessus de ma tête me parle de toi et d'une vraie ou fausse relation avec Gaston. Pour le reste, c'est à vous deux de nous informer, si elle existe ou évolue quand vous le trouverez utile. Sachant que l'amitié exige de la franchise et de la confiance. Avec un copain on ne fait que la fête, avec un ami on confie et partage les joies et les peines, la relation est tout autre et intime.

Irma, pour la seconde fois, s'exprime :

— Essayons de regarder à qui peut profiter le crime et qui peut avoir l'intérêt ou la douleur de se déguiser en Corbeau ?

Corinne se redresse et annonce :

— Évidemment, tout de suite, nous pensons tous sans l'avouer à ta Nadine, ta femme que d'ailleurs nous ne connaissons même pas !

L'Emil ajoute :

— Oui, d'ailleurs les absents ont toujours tort...

Charly s'adressant à Gaston :

— Marie et toi partagez-vous le même ordinateur ?

— Non, il y a belle lurette qu'elle est autonome avec son portable et le maîtrise d'ailleurs très bien.

— Peut-elle lire tes et nos mails sur ton smartphone ?

— Non, je suis protégé avec des mots de passe sérieux.

Corinne demande alors :

— Mais dis-nous Gaston, comment sont vos relations actuelles avec ton ex ? Comme nous ne la voyons jamais, nous pouvons imaginer que tes rencontres et soirées avec nous et notamment les soirées poker, ne soient pas le prétexte pour courtoiser Joséphine et font qu'elle voit rouge et que cela peut cultiver sa jalousie.

— Écoutez, ce sujet c'est mon affaire. Aussi, rien ne m'oblige à vous raconter tous les pans de ma vie intime. Vous avez deviné que notre couple n'est pas au mieux, mais je ne la crois pas du tout capable de se muer en Corbeau. Je suis catégorique, elle n'est pas ce volatile noir et sinistre que nous cherchons !

Charly, voulant abréger le sujet et chatouillé par l'envie de jouer aux cartes, propose d'en rester là pour ce soir.

— Nous restons tous bien en veille et je propose de distribuer les cartes et lever un premier verre à notre soirée.

Charly, excédé et faute d'arguments, retrouve le sourire avec les cartes en main et les deux jokers dans les manches gagne aisément la petite partie de la chaude soirée...

Finalement, les jours s'écoulent sans autre nouvelle et à l'apéritif de la rencontre poker du mois suivant, quand Charly demande :

— Quoi de neuf ? Où est passé notre corbeau ? Vous me semblez bien silencieux !

Mill prend la parole et déclare solennellement :

— Nous sommes désolés Charly, mais nous nous sommes concertés dans ton dos et avons conclu que le seul à avoir le niveau informatique pour monter cette histoire de dingue c'est toi et évidemment, tu es donc le Corbeau que nous cherchons. Nous pensons même que tu testes ton nouveau roman à nos dépens en le mettant en pratique sur nous tous, tes cobayes préférés. Mais cette fois-ci, on ne marche pas dans ta nouvelle supercherie !

— Non mais, vous n'êtes pas tous un peu devenus fous ? Avant que je me fâche, mettons-nous à table et enfin jouons, car ce soir j'ai la pêche sans même avoir besoin de tricher !

À la réunion suivante, Joséphine devait prendre la parole pour nous révéler qu'après son enquête digne de Colombo, elle venait de découvrir que toute cette affaire provenait d'une crise aiguë de jalousie d'un ex-amoureux parisien. Lequel vilain corbeau n'avait pas hésité une minute à s'installer une longue semaine dans notre village pour jouer les espions et le grand jaloux, tout en relançant activement notre Joséphine, laquelle ajouta :

— Mais rassurez-vous, sa crise est enfin terminée et beau joueur, il m'a demandé de vous présenter très sincèrement ses regrets et excuses personnels et plus particulièrement à nos amis Gaston et Charly... entre deux sanglots sincères.

Finalement, force est de constater que nos deux amis devenus discrètement des amants... nous ont bien roulés dans la farine depuis quelque temps déjà. Mais bon, c'était pour la bonne cause de l'amour, alors on leur pardonne !

Et comme le corbeau n'avait pas été discret pendant

son séjour dans le village, de quoi alimenter les ragots
et commentaires pendant des mois.

On ne manquait pas dans rire sous cape.

Charly, lui, dégustait son innocence !

Poker entre amis à Tourves 2013

Les petits amis...

Vite, quatre à quatre je monte les deux étages de l'escalier qui mène à ma chambre.

Un instant, je reprends mon souffle avant de tourner la clenche, doucement je referme la porte et m'y adosse. Mon regard te cherche. Tu es là, bien installé sur mon lit, là où je t'ai laissé ce matin en partant pour le collège. Tu es là depuis hier soir.

Quand je t'ai aperçu, tout de suite j'ai été attirée par toi. Une première fois mon regard t'a effleuré, et puis mes yeux sont revenus en arrière et se sont arrêtés longuement sur toi, ma main s'est tendue jusqu'à te toucher. J'ai su très vite que nous allions partir ensemble. Il ne m'a pas fallu beaucoup de temps pour que je me décide.

Maintenant je te regarde et je te trouve très beau sous la lumière tamisée de ma lampe de chevet. Depuis hier je ne t'ai pas touché, retardant le plus possible le moment où je vais enfin te découvrir.

Combien de temps allons-nous passer ensemble ? Quelques jours, quelques heures ? Vas- tu me décevoir comme le précédent que j'ai abandonné très vite, tellement je le trouvais ennuyeux, triste, inintéressant. C'est vrai que je n'ai pas toujours la main heureuse, mais il y a aussi des rencontres extraordinaires.

Avec certains, j'ai fait des voyages superbes, avec d'autres j'ai eu de grandes crises de fou rire tellement ils étaient plein d'humour ou avaient une tournure

d'esprit originale.

Je suis parfois restée assez triste ou troublée pendant longtemps quand tout était fini entre nous.

Mais c'est plus fort que moi je suis toujours attirée par un nouveau.

J'entends les bruits de la maison, ça va être l'heure du repas, ma mère va m'appeler pour que je descende mettre la table. Parfois je tarde à répondre, elle me le reproche :

— Mais que fais-tu enfermée dans ta chambre ? Tu ne peux pas prendre un peu l'air ? »

Si elle savait combien le plaisir est plus grand, seule dans ma chambre, seule avec eux qui me font rêver, m'évader...

Quand j'en ai un nouveau, J'aime m'isoler avec lui. Nous nous installons tous les deux dans mon lit de jeune fille, bien calée avec des oreillers et là je le dévore. D'ailleurs, mes copines m'appellent : « La dévoreuse !!! », c'est tout dire.

Parfois la nuit je me lève sans faire de bruit, je descends à la cuisine chercher un reste de gâteau, un fruit, ou un verre de coca. Puis, je me glisse sous la couette et je passe une partie de la nuit avec lui.

Le matin, ma mère me trouve une petite mine !!!

Je joue les innocentes.

À la belle saison, j'aime partir avec celui du moment dans mes promenades. Nous nous installons à l'ombre d'un arbre ou au bord de la rivière, nous passons de longs moments en tête à tête, je n'aimerais pas qu'une autre personne vienne nous déranger.

Seule mon amie Zoé... me comprend, nous avons les mêmes envies, les mêmes passions. Il nous arrive souvent de nous échanger « nos petits amis », nous parlons souvent ensemble du plaisir qu'ils nous donnent.

Parfois, les amies de ma mère lui font compliment : « vous avez bien de la chance d'avoir une fille si sérieuse, ce n'est pas comme la mienne... »

Je ris sous cape.

Si elles savaient ces braves dames !

Il arrive que certains de « mes petits amis » me troublent grandement, ils me font découvrir d'étranges sensations. Mon corps répond à leurs révélations, me laissant bras et jambes tremblants, la tête tout échauffée et le souffle court. Dans ces moments-là, je n'aimerais pas que ma mère vienne sans prévenir dans ma chambre, j'aurai l'impression d'être prise en faute. Ma mère m'appelle.

— Descends, ton amie ZOÉ est là. J'avais oublié, nous sommes déjà mercredi.

— Où allez-vous encore toutes les deux avec vos airs de conspiratrices ?

— Nous sommes mercredi Maman, nous allons rendre nos livres à la bibliothèque... Ah ! c'est vrai, les « dévoreuses de livres... », tu vas encore en rapporter un nouveau....

Eh oui, les livres... ces délicieux amis.

Mais vous n'aviez donc pas deviné, chers lecteurs... qu'aviez-vous donc en tête ?

Ou qu'espériez-vous

Colette Quellien

Échec et mat

*J'ouvre mon bel **échiquier**,
Pour agrémenter ma vie.
J'éperonne mon **cavalier**,
Tout exubérant d'envie !
Prétextant un rendez-vous,
Tel un prétendant ou voyou.*

*Solliciter mes braves **pions**,
Me rejoindre à la nage,
Afin d'officier en page,
Et allumer les lampions !*

*Flanqués de mes deux **fous**,
Nous galopons vite et tous.
Vers la fragile **tour** d'Ivoire,
Où s'habille la **reine noire**.
Mon **roi blanc**, lui, en frétille,
S'imaginant qu'un beau soir
Kidnapper cette reine de fille...
Sous les yeux éberlués du **roi**.*

*Alors que la fête commence.
Que tous mes **pions** dansent.
Que le vin rosé s'écoule à flot.
Que ma guitare joue un do.*

*À ce rythme fou, à 4h du matin
La **reine** a ôté sa robe en satin.
Le **roi** souffre et se tient les reins.
L'heure des croissants et du pain,*

*Tout en évoquant la saint valentin.
Les policiers arrivent, ils sont vingt
Pour mettre de l'ordre dans l'enceinte.*

*Moi, penaud, rapidement je me tire...
Sur la pointe des pieds, sans mot dire,
Vexé de cet **échec et mat** et de nos délires...*

Soirée Stanbouliote...

En fin d'après-midi, les relectures de la grande revue américaine *Reader's Digest Fr* se terminent à Istanbul. C'est le cénacle des *Condisciples du Pentagone* qui assure ces travaux importants. Ces derniers avancent fort bien et la séance va être clôturée dans quelques minutes, mais déjà l'esprit d'Harry n'est plus aux corrections depuis une demi-heure.

Certes, son corps est encore derrière la table de travail, il fait donc encore partie des meubles de l'hôtel, mais globalement l'homme a débranché son intérêt, son goût de débattre, son écoute et sa patience s'est envolée. Considéré comme un générateur d'énergie et d'idées il s'est découplé de ses amis pour se mettre en ilotage. Sa volonté est maintenant de réfléchir, de produire et peut-être de consommer pour lui seul, dans l'instant présent...

Ses amis, eux, les indécrochables, débattent encore et osent faire du bruit. Ils sont d'ailleurs d'autant moins gênés, qu'ils sont habitués au retrait progressif d'Harry en fin séance.

Lui, il est déjà dans l'après ou plutôt dans la soirée qu'il échafaude depuis quelques jours, pour mieux surprendre ses amis correcteurs et Condisciples.

Ses aventures dans cette ville sont nombreuses et

curieusement elles ont presque toutes commencé insidieusement dans ce lieu particulier, où l'ambiance est quelque peu potache. Dans cette Constantinople, les branchés jeunes ou modernes, les bourgeois âgés ou anciens, les marginaux, les étudiants, les étrangers installés dans la ville, les touristes et les vacanciers en court ou longs séjours, tous s'agglutinent ici dans ce café légendaire. C'est donc une faune internationale très bigarrée et de jeunes atypiques qui s'entasse, se côtoie, s'interpelle, s'amuse généralement dans des accents variés de franglais.

Ici l'on vient boire un verre, manger un sandwich, animer la terrasse avec sa bande enjouée d'amis ou encore esseulé l'on vient chercher une âme sœur libre. L'on vient ici débattre et échanger sur la société, critiquer la politique actuelle et promouvoir les arts. Le touriste lui, alerté par sa lecture des guides qui pré-vendent le bistrot, vient vérifier que le pouls de la société ottomane bat fort dans ce lieu...

L'endroit en question, porte le nom célèbre d'un grand voyageur- aventurier et écrivain français, qui entre ses voyages en Asie et en Europe, revenait toujours poser son sac à dos pour de longs mois, dans cette ville.

Depuis quinze jours Harry ourdit son projet d'éblouir ses amis, l'espace d'une soirée stambouliote. Il veut les hisser en fin de journée sur les hauteurs de la ville, les faire cheminer à travers les tombes du cimetière typique d'Eyüp et leur faire découvrir un lieu magique en sirotant un Yeni raki et des loukoums particuliers. Il sait également qu'Auguste connaît bien cette enseigne renommée et hyper fréquentée, mais que beau joueur,

il feindra de ne pas comprendre la destination et même de jouer le découvreur...

Les voilà arrivés au « café Pierre Loti », la plus belle et subtile vue sur la Corne d'Or, la ville, les ponts, les minarets majestueux et à l'horizon on distingue le noble Topkapi. En cette fin de journée, cerise sur le gâteau, la brume n'est qu'infime et le coucher de soleil s'annonce extra. Les places en terrasses sont chères ici, il faut attendre et prendre patience pour mériter une place aux premières loges.

Sous le soleil couchant, on distingue bien les activités de fin de journée, les bateaux innombrables, le bruit de fond de la ville d'où émergent régulièrement les décibels des sirènes aigües. Le spectacle est si étonnant et grandiose, qu'il rend chacun muet et que toute conversation est impossible, avant quelques minutes.

Harry, dès son arrivée, est abordé par ses relations locales, il sert des mains, lance des petites phrases dans trois langues différentes et manifestement, il a bien du mal à se dérober de ses copains. Avec autorité, il se fâche et s'emporte contre une vedette du foot local, ce brésilien César, sèchement renvoyé dans ses buts, avec « laisse-moi, je viens d'arriver avec mes amis, je ne suis pas libre ce soir ! ».

On boit, on parle, on crie pour s'entendre. Auguste revient du bar avec une guitare et commence à gratter des chansons de Brassens. L'ambiance monte à gauche et à droite, on fait connaissance avec les tables voisines, dont l'une rassemble huit jolies femmes et un homme, sans doute est-il le manager du groupe ?

L'on apprend rapidement qu'elles sont toutes, chef de

produit, de l'important laboratoire américain renommé le *pharma Scherring* en séminaire annuel. Ces dames semblent désappointées à l'idée de devoir remonter demain, en fin de journée, dans les avions. Mais Harry l'opportuniste se fait rassurant et clame...

– Qu'importe demain, cette soirée va être chaude et mémorable...

Un homme en costume noir bien propre, les cheveux bien en ordre, une barbe noire sculptée au demi-centimètre, les chaussures à talonnettes brillantes, s'approche discrètement d'Harry et dans l'oreille lui glisse quelques mots. Harry affiche une mimique de satisfaction et se redressant il lui répond : Ok, my friend ! ».

Ils se serrent la main chaleureusement. L'on remarque simplement, mais sûrement, que le même scénario se reproduit à la table d'à côté, avec le manager du laboratoire *La pharma*.

Les liquides, les plats de köfte, de kebab, les ravioles défilent lorsque finalement les deux grandes tables des Condisciples du Pentagone et de la *big Scherring* fusionnent, ce qui a pour effet d'accroître l'ambiance internationale, mais aussi de mesurer les connaissances d'anglais de chacun.

La nuit tombe sur la ville, les éclairages s'allument progressivement, dans les rues, sur le pont Galata et les beaux monuments. En quelques minutes toute la ville s'embrase et devient encore plus belle...

Lorsqu'apparaissent devant les tables des convives, six hommes en livrée. Ils exhibent ostensiblement dans leurs mains des clefs de voitures. Harry se lève, en

enfilant son veston et déclare :

– Ces messieurs nous emmènent poursuivre la soirée ailleurs...

Le manager de la *pharma* se lève également et répète la même phrase en anglais...

– Où allons-nous demande le toubib Julien ?

Harry le doigt sur la bouche.

– Dans un lieu culturel et historique, totalement secret que je vous demande de ne pas commenter trop rapidement les évènements sympas qui vont suivre... Demain matin au petit déjeuner on se racontera les aventures de chacun. D'ici là, jouez le jeu et amusez-vous !

Chez les *Pentagonais* on aime les surprises nocturnes, alors les cinq visages rayonnent !

Les six voitures roulent vite, les équipages sont devenus mixtes, l'on s'accroche aux poignées l'on se tamponne avec bonheur et fous rires dans les virages. Les derniers panneaux de direction mentionnent que Topkapi est en vue et se rapproche au fil des minutes. La circulation se raréfie, un poste de police barre la route, les voitures s'arrêtent. Les passagers encore lucides ont des frissons et s'interrogent sur la destination finale et ce qu'ils vont devenir. Visiter le musée la nuit serait original, non ?

Les chauffeurs présentent leurs papiers, la colossale herse qui barrait la route s'écarte dans un bruit assourdissant. Cinq cents mètres plus loin, un dernier panneau indique « Le Harem de Topkapi » et les voitures plongent dans un énorme sous-sol sombre, les phares allumés dessinent des arabesques sur le sol, les murs et dans les virages souterrains, lorsque dans une grande salle enfin éclairée les voitures s'arrêtent au

pied d'un ascenseur. Bien d'autres voitures ont dû faire cet exercice et sont arrivées avant les Condisciples et les filles de la *Scherring*.

L'ascenseur monte tout ce petit monde à l'étage. Là, les arrivants sont poussés aimablement dans un salon à la décoration et les sofas très orientaux, puis ils sont priés d'accepter de porter des masques variés de Venise et des tuniques, djellaba, caftan, châles, caftan, hijab, taoub, keffieh sont proposés. Les amis s'en amusent largement et deviennent en quelques minutes des superbes sultans et pachas de l'Empire ottoman.

C'est ensuite l'entrée dans une magnifique allée intérieure, toute en longueur et de grande hauteur sous plafond, avec une suite de voûtes arrondies reposant sur des colonnes majestueuses et rappelant Cordoue. Ce vaste lieu où les invités déambulent dessert une douzaine de petites salles spécialisées, genre alcôves intimes. Les murs, les plafonds, les sols sont des assemblages de grosses pierres taillées et recouvertes de marbres en blanc veiné qui se tire de Carrare. Chaque alcôve est une pièce différente de toute beauté dans ses matériaux, sa décoration, ses tapis, ses sofas, sa musique. Souvent, une fontaine intégrée dans un bloc de mousse de verdure assure l'ambiance avec son petit bruit de ruissellement. Un beau et grand lustre descend du plafond, sans toutefois écraser la pièce de ses lumens, l'ambiance éclairage est surtout apportée par les multiples points lumineux colorés sur tables et les petits lampadaires sur pieds éclairent les espaces où les différentes activités se jouent plus ou moins discrètement... Les sièges, les banquettes, les tables sont également des structures du même marbre que les murs, sur lesquels des coussins moelleux multicolores

sont posés. Les invités se prélassent assis, mais souvent semi-allongés et incognito puisque travestis, ils papotent délicatement...

Les hôtesse rencontrées tous les trois mètres servent des cocktails colorés et proposent des plateaux garnis de pâtisseries au miel. Toutes plus belles les unes que les autres, habillés pour les membres inférieurs, mais bien peu vêtus pour les poitrines souvent généreuses. Leurs jambes que l'on devine longues et fines sont cachées dans des jupes fendues, des pantalons larges tailles basses rouges tous bouffants, des thawbs, des diris multicolores et font bon ménage avec leurs seuls soutiens-gorges transparents ou à paillettes étriquées. Si l'on ajoute à ces créatures, les odeurs d'encens, la musique arabo-musulmane, le marbre, les tapis et surtout les tapisseries murales qui osent les scènes des *mille et une nuits*, le tout ici est d'un exotisme et érotisme étonnant et évidemment très entraînant...

L'on remarque en parcourant l'allée centrale sur toute sa longueur que les alcôves à gauche comme à droite sont ouvertes totalement, ou séparées par des murets, d'autres enfin, les plus nombreuses, sont fermées par une grande porte équipée d'un volet de jalousie à conversation privée ou des petits moucharabiehs pour « montrer patte blanche », sans doute ?

Dans le fond, une porte discrète, sauf pour les initiés comme Harry, c'est l'entrée du hammam, le plus subtil de Constantinople. Son brouillard renommé est issu de mélanges avec des vapeurs rares et odorantes, les eaux parfois teintées de ruissèlement sont éclairées discrètement, les petits clapotis disséminés sont variés. Les larges et longues banquettes six places en marbres

rose filandreux et les bassins d'eaux bouillantes et fumantes, chaudes, tièdes et froides attendant les adeptes et habitués des lieux.

La musique est douce et relaxante, les corps nus assis ou allongés se détendent, les conversations feutrées s'engagent. Il ne manque plus qu'une voix suave diffuse des poèmes de madame de Sévigné... Le charme de ce lieu est total, mais complexe à décrire et la pudeur de l'auteur l'empêche de tout raconter !

Après la lente découverte des lieux et des plaisirs de bouches, les cinq amis se dirigent vers l'alcôve très fréquentée des danses orientales. Ils s'installent à demi allongés sur les sofas rouges et demandent des narguilés et le matériel associé. Pourtant devenus avec les années des non-fumeurs, ils veulent retrouver et s'étourdir avec le goût particulier du charbon chicha aromatisé.

Aucun des Condisciples n'a besoin de leçon pour se mettre en situation, ils ont tous « roulé leurs bosses ». Devant eux, deux nouvelles danseuses entrent sur la piste. Probablement elles sont jumelles et leurs gestes, leurs vibrations, leurs déhanchements sont comme calqués de l'une sur l'autre. Des danseuses de tous les continents, les *Pentagonais* en ont vu de toutes les couleurs, mais là, ce soir, ils sont étonnés, subjugués par la souplesse et les ondulations de ces deux femmes sosies. Voilà bien un sujet, mais totalement annexe de la revue *RD*, quoique... Où ils sont tous les cinq dans l'harmonie, pour affirmer fermement que c'est ici à Constantinople, que les danseuses orientales sont les plus sensuelles !

Leur soirée entre nouveaux amis se poursuivra, avec des découvertes pour certains, des confirmations et nouveautés pour d'autres. Les Gaston, Harry, Julien, Marcel et l'Auguste, respecteront les us et coutumes du pays ottoman, les rites de l'Orient, passant du narguilé, aux danses orientales, au hammam et enfin se séparer aux massages. L'on peut penser aussi que les « plus si affinités » les emmèneront rapidement visiter les box du dortoir rose des concubines, eux aussi en divers marbres encore plus beaux...

Mais en sortant de Topkapi, aucun des combattants de la fête n'avait réellement l'idée de rentrer déjà aux hôtels...

Alors, même si Le soleil s'était couché depuis bien longtemps sur Istanbul, la ville semblait ne jamais dormir vraiment. Les grands minarets de Sultanahmet projetaient leurs ombres allongées sur la ville, et les lanternes des bateaux glissaient sur les eaux sombres du Bosphore comme des promesses non tenues.

À la sortie du palais de Topkapi, encore troublés par la grande histoire du pays, les vapeurs d'épices et les fantasmes qu'avaient laissées la visite du harem, les quatre amis se taisaient. C'est Camille, la plus rêveuse du groupe, qui souffla la première, presque comme un nouveau défi, elle qui connaissait bien la ville et avait ses habitudes :

— Et si on allait plus loin encore ? Je veux dire... vraiment plus loin.

— jusqu'aux mille coussins du harem ottoman ? lança Marie, mi-amusée, mi-sérieuse.

— Plus loin que l'imaginaire. J'ai entendu parler d'un vieux bateau en bois, presque une épave amarrée non loin d'Ortaköy... Il remonte le Bosphore une fois par semaine. Une croisière nocturne, confidentielle.

— Pour des touristes faux touristes comme nous ?

— Non, pas du tout, mais plutôt pour les rêveurs comme nous.

Il ne leur fallut que quelques minutes pour tout décider. Le rendez-vous avait été prémédité par Harry et prévu vers une ou deux du matin, sur un petit quai discret au nord de Beşiktaş.

Le bateau portait un nom presque effacé : *La Lune Noire*. À bord, pas de musique crieuse, mais un oud discret, des canapés aux coussins en velours, des voiles suspendues, et un équipage silencieux. Une femme voilée les accueillit, sans un mot, leur tendant un verre d'un liquide tiède aux reflets dorés.

— C'est du raki ? demanda Julie.

— Non, murmura Camille. C'est autre chose. Je crois... que ça fait voyager autrement, surtout au troisième verre.

Ils embarquèrent, mi-fascinés, mi-inquiets.

Le Bosphore s'ouvrait alors devant eux comme une cicatrice d'encre.

La croisière ne dura que deux heures, mais chacun en revint marqué différemment. Malik dit qu'elle avait vu des silhouettes danser dans et sur l'eau. Julie affirma que quelqu'un lui avait murmuré en grec ancien des mots doux. Camille resta muette, les yeux brillants. Les Condisciples sur ce nuage flottant s'endormaient

pour certains ou se demandait pour d'autres, pourquoi ils habitaient encore à Paris et non à Constantinople ?

La belle Lnoire une Noire poursuivait sa lente remontée du Bosphore. Istanbul, vue depuis l'eau, semblait irréaliste, comme un décor qu'on aurait accroché au ciel pour une pièce de théâtre millénaire.

Au fond du bateau, une porte entrouverte laissait deviner un petit salon éclairé par des lanternes turques aux vitraux colorés. Auguste s'y glissa le premier, attiré par une odeur de musc et de cannelle. Deux femmes aux yeux sombres, drapées de tissus mordorés, jouaient au trictrac en silence. L'une d'elles leva lentement les yeux :

— Tu peux entrer. Ici, on n'attendait que toi.

Auguste, troublé, hésita. Puis s'avança.

— Comment saviez-vous que ?

— Chut. Ici, ce n'est pas la tête qui parle, c'est ce que tu caches en toi.

Dans le salon voisin, Gaston et Marcel s'étaient installés près de la rambarde. La brise jouait avec leurs cheveux maintenant ébouriffés, et Julie semblait ailleurs.

— Tu regrettes Marcel ? murmura-t-il.

— Regretter quoi ?

— D'avoir quitté Paris pour cette aventure.

— Non. Mais j'ai l'impression qu'on franchit un seuil et que l'on ne reviendra pas comme on est partis.

Mais Marcel ne répondit pas. Il approcha ses lèvres de l'oreille de Gaston :

— J'espère bien.

Harry, lui, s'était glissé à l'arrière du bateau, seul. Il observait le sillage phosphorescent. Soudain, une silhouette s'approcha. Une femme aux cheveux noirs, lisses comme de l'obsidienne. Elle portait une longue tunique blanche presque transparente.

— Tu cherches quelque chose ?

— Je crois... que je cherche ce que je suis.

— Ici, certains se retrouvent. D'autres... se perdent.

Elle tendit la main. Sur sa paume, un bijou ancien et deux clés en cuivre gravées d'inscriptions arabes.

— L'une ouvre la porte de ma chambre (petit étonnement...), l'autre la porte de la vieille ville. Mais il faut d'abord savoir se poser la bonne question.

Harry n'osa pas répondre. Il prit non sans regret, la seconde clé, mais au moment même où ses doigts effleurèrent le métal, une étrange vibration sourde parcourut le bateau. Comme un chant lointain, remontant des profondeurs.

Camille reparut, la figure changée, presque fiévreuse.

— Il faut qu'on descende ici, dit-elle d'une voix étrange. Tout de suite.

— Mais on est au milieu du détroit ! protesta Julie.

— Non, regarde.

La rive asiatique venait d'émerger de la brume. Une ancienne jetée noire, presque invisible, apparaissait, surmontée d'un dôme à moitié effondré. Une silhouette les attendait.

Le bateau s'immobilisa sans bruit, comme s'il avait toujours su que ce serait là. La jetée semblait oubliée du monde, envahie par des plantes grimpantes. Le dôme en question mais encore majestueux, portait des inscriptions effacées et un croissant de lune ébréché.

Harry fut le premier à descendre, tenant toujours la clé dans sa main moite. Une silhouette immobile les attendait... C'était un vieil homme vêtu d'un caftan prune, appuyé sur une canne sculptée. Son regard était perçant, presque dur.

— Vous avez mis du temps, dit-il simplement.

— Vous nous attendiez ? demanda Julie.

— Depuis longtemps. La ville garde ses secrets, mais parfois elle choisit ceux à qui elle veut les confier.

Il se retourna et pénétra dans le dôme. Tous les amis le suivirent sans un mot. L'intérieur était circulaire, recouvert de fresques à demi effacées. Sur le sol, un grand motif de rosace aux teintes bleutées semblait vibrer sous la lumière des bougies.

— Cette pièce, dit le vieil homme, était jadis une salle d'écoute. Les sultans y faisaient venir des femmes du harem, non pour les séduire, mais pour les écouter. Car certaines voyaient l'avenir. D'autres entendaient les secrets de l'eau.

Il s'approcha de Harry.

— Tu as la clé. Mais sais-tu ce qu'elle ouvre ?

Harry hésita. Puis Camille s'approcha et murmura :

— Elle ouvre la mémoire.

Le vieil homme hocha lentement la tête.

— Alors entrez, dit-il en désignant une petite porte à l'arrière du dôme.

Derrière cette porte, un sombre escalier descendait profondément sous terre. L'air devenait plus dense, plus chaud. Au fond, un couloir humide les mena vers une salle voûtée. Au centre, une vasque d'eau claire. Des symboles tournoyaient lentement à la surface, comme gravés dans le liquide.

— Vous n'aurez qu'un seul regard chacun, dit la voix du vieil homme derrière eux. L'eau montre ce que vous avez enfoui, ce que vous fuyez... ou ce que vous attendez sans le savoir.

Un à un, ils s'approchèrent. Marie vit un visage qu'elle ne reconnaissait pas, mais qui pleurait en silence. Julie vit un enfant qu'elle n'avait jamais eu. Camille vit des rues familières qu'elle n'avait pourtant jamais foulé. Marcel, lui, vit la mer... une mer rouge... et une main qui se tendait vers lui.

Quand ils ressortirent, l'aube grimpait sur les collines d'Üsküdar. *La Lune Noire* avait disparu.

Le petit jour se lève lorsque les voitures ramènent les garçons et les filles aux hôtels, les corps fatigués et douloureux semblent avoir pris cinq de plus, dans la même soirée. Auguste semblait avoir pris cinq ans de plus dans cette seule soirée !

Auguste encore légèrement conscient demande alors à la compagnie :

— Mais au fait, qui a réglé la note de la soirée ?

Harry parvenant à ouvrir son seul œil gauche regarde son copain et lui rétorque dans son argot normand typique :

— T'occupes pas Auguste, c'est ma pomme !

Au petit déjeuner de fin de matinée, les langues se délient et chacun se raconte et on apprend que : Julien a trouvé le moyen de faire un massage cardiaque à un Américain âgé qui flirtait de trop près avec une jeune hôtesse. Gaston, qui est un grand homme par la taille a réussi à s'amouracher de la femme la plus petite de la soirée, une mignonne Pékinoise. Marcel, lui, a soulevé la seule cubaine en vacances dans la ville et qui justement ce soir-là, était à ses côtés dans le hammam. Auguste, lui, qui ne fait jamais dans le détail, a retrouvé avec grand plaisir une ancienne belle maîtresse libanaise, journaliste comme lui, qui souvent l'accueillait généreusement sous sa couette lorsqu'à Beyrouth la guerre civile faisait rage. Enfin Harry, égal à lui-même sous toutes les latitudes du globe, s'est acoquiné avec la cheftaine des hôtesse, une belle Égyptienne qui lui raconta son admiration pour Isis...

Quant aux filles du labo de la *Scherring*, elles n'ont finalement pas intéressé les Condisciples normands et autres de *chez le Prêtre*, considérées sans doute comme de simples Européennes pas assez exotiques ? Les coups de foudre ne se programment pas ni se commandent pas...

Avec quels sultans ces dames ont-elles disserté ou fait la promotion de leurs petites pilules bleues, ce grand succès médical et mondial... mystère ?

À cette heure avancée, leur avion pour Paris est en bout de piste. Ces dames, elles, sont encore arcbutées sur leurs valises, elles essayent d'y faire entrer toutes leurs fringues et les chapeaux de soleil...

Heureusement, leurs gentils souvenirs, leurs soirées et activités nocturnes pas toutes avouables, de la belle et trop vivante Constantinople sont beaucoup moins encombrants que les chaussures à talons !

Les Condisciples du Pentagone

Le mirage

J'aurais tant voulu partir

*J'ai rêvé de ces rivages
Du continent rois mages
J'en avais encore l'âge
Demeure en moi ce mirage.*

J'aurais tant voulu partir

*Guider par une belle fiancée
Laissez-la mes sombres idées
Devenir un bel illuminé
Dans ce golfe de Guinée !*

J'aurais tant voulu partir

*J'ai préféré mes enfants.
Chérubins, sachez pourtant,
Qu'ici est plus violent le vent
Que la pluie tombe souvent
Et rare un beau soleil levant.*

J'aurais tant voulu partir

*Mais accroché à mes souches
Ma volonté était farouche
De vivre ici sans retouche*

*Pourvu que je vous vois
Que j'effleure vos doigts.*

J'aurais tant voulu partir
*Il m'en reste une chanson
De cette année lointaine
Où j'avais perdu la raison
C'était ma jeune quarantaine.*

J'aurais tant voulu partir,
*Je vous dédie ces images
De cette Afrique aimée
Où depuis avec l'âge
J'ai souvent Baroudé !*

J'aurais tant voulu partir,
Mais finalement je suis resté !

Un safari de cétacés à Mada...

A l'autre bout du globe... La sirène retentit et le bateau largue ses amarres. Je suis derrière le pilote et donc au cœur de l'action. Le poste de conduite est rudimentaire et pratiquement situé entre les bancs des voyageurs. Un simple volant, deux ou trois cadrans cassés n'indiquant plus rien, mais continuant à faire sérieux, un vulgaire strapontin très encombré par des boîtes de conserve, un gros régime de bananes, des bidons. Un tel foutoir me semble peu compatible avec un pilotage aisé et fiable à la fois. Le patron du bateau pourra-t-il au moins s'asseoir ? Pas sûr !

Les trois matelots sont encore debout sur les bords du rafiôt. Ils vérifient en commentant que tout est bien et que nous pouvons partir sans encombre, puis délivrent les cordages du quai. Notre bateau fait mugir son diesel et, dans un niveau sonore intense digne de trois Harley Davidson, il se met en mouvement et amorce un large demi-tour.

Le job des marins semble déjà terminé et j'entends le plus âgé à la joue balafrée, raconter à un passager qu'il a été, dans son passé lointain, un grand spécialiste diesel-alternateurs en marine marchande. L'autre, le plus jeune, la casquette rouge vissée sur la tête, commente et décrit en détail le dernier équipement de plongée qu'il vient de récupérer, sans préciser où ? Il nous faut sortir de la baie du petit port avec précaution, car les fonds marins sont proches. Plus tard, pendant

mon séjour, je vérifierai que les marées de l'océan Indien sont fortes et imposent d'être vigilant dans les activités nautiques. La manœuvre nécessite alors que le pilote laisse son poste de commande à son second et s'installe acrobatiquement sur la proue du bateau, s'assurant probablement de la trajectoire dans le chenal. En me retournant, je visualise six ou sept rangées de voyageurs qui sont tous, comme moi, uniformément affublés d'affreux gilets de sauvetage usagés et d'un orange fluo. Cette vision me semble à la fois bizarre et inquiétante. Pourquoi avoir déjà revêtu ces gilets ? Ceux-ci nous donnent des allures de boat-people, aux visages fermés et tristes.

Manifestement l'appréhension est généralisée !

À gauche devant moi, dans mes pensées nomades, je parviens à fixer mon attention sur les six personnages arrivés en trombe et auxquels nous devons notre retard. Ces très jeunes femmes malgaches sont belles et ont probablement moins de vingt ans, même si l'une d'elles, l'aînée sans doute, doit être proche de la trentaine. Je l'entends très nettement s'adresser aux hommes dans un bon anglais. Les deux autres femmes semblent assez indifférentes à la conversation anglaise et parlent entre elles dans un mélange franco-malgache. À leurs visages sérieux et un peu tristes, je m'interroge déjà sur leur relation ou liaison avec ces Chinois. Sont-elles heureuses d'être en compagnie de ces Asiatiques qui ont manifestement dépassé les quarante ans pour deux d'entre eux et la cinquantaine pour l'un ? Physiquement, deux sont assez grands pour des Asiatiques, sauf s'ils se sont évadés de l'équipe de basket nationale... Le troisième, lui, aurait encore besoin de manger de la soupe pour rattraper ses

copains.

Au bout de quelques minutes d'observation et d'écoute discrète, je comprends qu'il y a donc une étanchéité linguistique partielle entre les hommes et les trois femmes. Cette situation est-elle inconfortable, pratique ou utile ? Sachant que l'on peut aussi jouer ou se servir de cette situation complexe, la fidélité de la traductrice devenant une pièce maîtresse de la communication et de la compréhension entre les personnages. Je constate aussi que ces six personnes sont déjà en couple, car des sourires sont appuyés vers l'un ou l'une, des caresses et des attentions circulent, plus particulièrement émises par les hommes. Cependant, la réciprocité ne me semble pas évidente. Ces femmes semblent gênées par les avances et les demandes de rapprochement formulées par ces Chinois. Finalement sont-elles très consentantes et heureuses d'être avec ces curieux messieurs ou sont-elles achetées simplement pour un séjour de vacances ?

Un rapide regard à mes côtés m'indique que les voyageurs se posent les mêmes questions que moi et sont gênés de cet affichage. Je devine toutes les questions que l'on se pose... la moralité de ces couples sino-malgaches, des sentiments existent-ils, de l'amour ou le seul intérêt financier ?

Leur responsabilité évidente dans notre retard accroît cette situation de malaise qui plombe un peu plus l'ambiance. Pourtant, l'un des hommes, le plus jeune, semble intensément amoureux comparé à son compère âgé, qui parfois se force d'un sourire en direction de sa partenaire située sur le banc adjacent. Le "grand", lui, est acoquiné à la petite Malgache la plus petite en

taille, mais probablement la plus âgée, celle qui maîtrise l'anglais. L'impression que dégagent ces six personnes est pesante. Le groupe a besoin d'une tierce langue pour se comprendre, d'où viennent-ils, où vont-ils s'installer sur l'île ?

L'argent est-il le moteur de ces relations ? L'embarras s'installe sur notre bateau !

La vague de la barre de corail est proche, chacun est dans l'appréhension et se prépare en tenant fermement à deux mains le petit banc collectif. En l'espace d'une seconde, qui semble interminable, l'avant du bateau se soulève et défie les règles de l'équilibre et de la pesanteur. Il est vrai que lorsqu'un bateau n'est plus horizontal on est en droit de se faire du souci ! Derrière moi j'entends : « Chic, on décolle bien !

Ma voisine Coco s'accroche à mon bras, devant moi une femme âgée semble se réfugier dans une ultime prière, à ma droite un Malgache, habitué sans doute au voyage, continue la lecture de son journal.

Au sommet de notre galipette c'est un haut-le-cœur général, suivi d'un Ouf sonore et unanime qui fait redescendre avec fracas le nez du bateau pénétre dans l'eau. Nous sommes sauvés, la barre est franchie, les bulles et la mousse de la vague sont derrière nous. J'aperçois le visage inquiet du capitaine parcourir la surface du pont du bateau puis manifestement se détendre pour enfin esquisser un sourire rassuré. Personne n'est tombé à l'eau, tout au plus quelques cris de femmes en rajoutent un peu, pour nous montrer qu'elles existent encore... Nous démontrant aussi que « le sexe réputé fort » est parfois un peu tendre devant l'imprévu.

Le bateau remet les gaz et son panache noir nous

informe que même si le réglage des diesels n'est pas au top, mais tout va bien quand même, jusqu'ici !

Les passagers commencent leurs petites occupations, lectures de guides, photographies, sommeil pour les locaux qui, eux, n'attendent rien de ce petit voyage supplémentaire et donc habituel. Cinq minutes après, alors que le calme est presque revenu, nous entendons des grésillements et craquements sinistres dans les haut-parleurs du rafiôt. Surpris, on se demande quel va être le nouveau problème que nous allons rencontrer ?

La voix du commandant nous informe : « Attention, notre voyage va être perturbé, car des baleines en nombre viennent de nous être signalées sur notre parcours ». Rassurant, il ajoute : « Probablement, cela va engendrer quelques perturbations et de grosses vagues. Quelques réflexions de jeunes touristes enjoués fusent : « Super, ça va tanguer, enfin un peu d'ambiance, tous à l'eau ! Le commandant, un peu plus énervé, monté sur un banc, devient plus directif et, s'adressant aux jeunes, il clame : « Le sujet est sérieux, restez impérativement assis, tenez-vous à vos bancs, pas de cris et priez si cela peut vous aider » !

Nos Chinois n'ont pas compris les informations qui viennent d'être données. Leurs visages grimaçants et interrogatifs demandent à leurs amies malgaches des explications. La traduction semble les ravir et aussitôt ils plongent dans les sacs à dos pour en extraire leurs appareils photos et caméras du dernier cri de la technologie asiatique. Il s'agit de se préparer, ne rien manquer et même de mémoriser le « safari de cétacés » qui s'annonce. Le bateau déjà réduit sa vitesse, les matelots debout de chaque côté du pont se sont

emparés de grandes perches, qui pourtant à mon avis sont des allumettes pour ces grosses bêtes-là.

À deux cents mètres les mastodontes annoncés apparaissent devant nos yeux ébahis, enfin surtout pour nous les touristes, car les locaux ne semblent pas étonnés ni intéressés. Mon voisin, d'ailleurs, a toujours le nez dans son journal et devant mon étonnement m'indique d'un ton professoral : « Entre juillet et fin septembre, des centaines de baleines à bosse passent par le détroit qui sépare l'île Sainte-Marie de Madagascar. Ces énormes « Léviathans » de trente à quarante tonnes, d'une longueur moyenne de dix-sept mètres, viennent de l'Antarctique. Une distance parcourue de six mille kilomètres, donc, qui force notre admiration. Des « éclaireuses » arrivent au début du mois de juin, puis beaucoup d'autres rejoignent cette zone tropicale pour s'accoupler. Les jeunes femelles fécondées l'année précédente viennent près des côtes après leurs onze mois de gestation pour mettre bas, d'autres se feront féconder. Les eaux suffisamment chaudes permettront le sevrage de leurs baleineaux. Ici les cétacés sont en grande récréation pendant trois mois et à l'abri des pirates historiques qui heureusement se sont retirés depuis longtemps.

Ces grosses dames baleines attendent ensuite qu'elles aient complété l'épaisseur de leur manteau de graisse, jusqu'à trente centimètres, avant de repartir vers les mers froides. En somme, moi qui pensais vivre ici dans ce canal Ste-Marie un moment extraordinaire et surtout qui sera unique dans ma vie et important pour l'humanité... J'assiste en live, non pas à un événement, mais à une péripétie reproductible et donc banale. Pour

les locaux c'est la maternité baleinière ou encore l'habituel rassemblement syndical annuel des colosses de l'océan Indien.

Au lointain, à bâbord et tribords, des sauts, des frappes de caudaux, de pectorales et de rostrs se succèdent dans un ballet fabuleux. À tribord, dans mes jumelles, j'entrevois deux d'entre elles accolées l'une à l'autre. Une curieuse alternance de jetés de caudale dans les airs et des souffles à jets d'eau verticaux. S'amuse-t-elles ou sont-elles dans un ballet érotique ?

Je devine un sexe rose, long et courbé, s'agitant dans la danse nuptiale. Vais-je assister à un coït d'enfer, là sous mes yeux, en direct et devant témoins ?

Quelle impudeur chez les baleinoptères ! À gauche, trois dos de cétacés émergent de l'eau, ce sont de braves mères de famille avec leurs gros « pioupious » à leurs côtés. Là, nous sommes dans une scène familiale où l'érotisme n'est pas de mise, on éduque les bébés et on les prépare à dominer les mers et océans et peut-être à éviter les voyous des mers nipponnes, friands de baleines...

Il est vrai que ce matin, avant de prendre la mer, j'ai eu largement le temps de parcourir les pages du guide touristique et de constater que ces baleines offrent à la région un décuplement d'activités touristiques. Les voyageurs, les clubs nautiques et tous les hôtels ont des bateaux spécialisés, les locaux mettent à l'eau leurs barques précaires, des guides se louent à la journée.

Pour respecter nos mastodontes, leur éviter le stress et surtout les retrouver chaque année, la police nautique est très présente sur les lieux. L'on a inventé une réglementation précise pour gérer toute cette flottille anarchique. Trois cercles concentriques de

100m, 200m, 300m, liés au sens de déplacement des baleines, autorisent ou interdisent les bateaux dans des zones d'observation différentes. Vous voyez bien que le sujet est sérieux et sensible, il ne manque que le porte-avions de la marine nationale et son Amiral en chef installé sur la proue avant, avec sa corne de brume réglant la circulation des « safaris baleines ».

Notre bateau est maintenant pratiquement à l'arrêt, car d'autres navires de toutes les tailles sont arrivés. La zone commence à être encombrée au point qu'une vedette de police maritime arrive à fond de cale, pour mettre un peu d'ordre et éloigner les curieux. Le trafic nautique intense et les danses des baleines génèrent de petites vagues qui font tanguer un peu plus notre rafiôt. Des angoisses et des sueurs froides se font jour chez quelques passagers et touristes un peu sensibles au roulis et tangage. Les matelots courent d'une rangée à l'autre et prodiguent des encouragements et des conseils à ceux qui sont devenus des visages pâles dans la tourmente. Le commandant inquiet laisse échapper cette phrase « Avec les baleines ça suffit, et n'ajoutons pas des frayeurs ou encore des passagers malades avec des crises d'angoisse, car peut-être n'avons-nous pas sur le bateau un touriste médecin ni une psychologue. À droite, j'entends un porte-voix de la Police maritime faisant reculer et éloigner les embarcations. Ici, les baleines à bosse sont les vedettes de juin à octobre et donc prioritaires. Les consignes sont bien claires, nous devons les observer de loin et surtout ne pas les déranger, ne pas les stresser ces gros *poissons*. hi...

Le capitaine reprend alors le micro et nous annonce que nous allons être fortement en retard à l'arrivée sur

l'île. Certes, il nous laisse encore un peu de temps pour le grand spectacle, assurer la qualité de nos clichés, permettre la circulation des jumelles et surtout écouter les réponses des matelots aux questions. Mais le tout, en restant impérativement assis sur nos bancs.

Le divertissement est terminé, nous devons nous détourner au large et reprendre notre route. Adieu la ligne droite, notre aventure de tourisme baleinier prend fin, mais peut-être n'en sommes-nous pas trop déçus. Nous allons reprendre nos couleurs naturelles, nos esprits et envisager de fouler enfin le sol de la belle île de Sainte-Marie que l'on venait quand même un peu d'oublier !

Nous mettrons encore une heure trente avant d'apercevoir les premières images de l'île, son phare, sa côte sympa habillée de cocotiers, ses petites bâtisses administratives, ses cases en bois et enfin l'entrée du petit port nous tend les bras.

Nous venons de vivre un super safari de cétacés !

En arrivant, l'activité maritime commerciale me semble réduite, à part le régime de bananes et d'autres aliments aperçus sous les pieds du pilote qui vont être débarqués. J'imagine donc que le grand ravitaillement utilitaire et alimentaire de l'île doit se faire ailleurs et dans une autre structure. Effectivement, j'aperçois de l'autre côté du phare un second petit port de marine marchande, avec une vieille grue qui semble active sur un navire de bonne taille.

L'embarcation que nous venons de prendre est un service journalier matin et soir. C'est évidemment l'évènement quotidien qui secoue et anime l'île où, par

ailleurs, il ne se passe pas grand-chose. Enfin, tout va bien, nos émotions sont retombées, la sérénité revenue chez les passagers. Tout à l'heure, apercevoir le port de Ste- Marie a été un vrai soulagement. D'autant que j'avais lu sur le Net quelques lignes m'indiquant que cette traversée était parfois agitée. Les pannes et les avaries des bateaux sont nombreuses. L'océan est parfois démonté et des passagers tombent à l'eau...

Je n'ose penser à un tel accident durant cette mini croisière et moi et moi... nageant pour sauver ma peau et remorquant la Colette entre les baleines qui nous douchent avec leurs jets aériens et puissants, là dans les eaux de Madagascar !

Frissons assurés !

2013

*Ça tangue sur l'île aux Nattes
et l'île de Sainte-Marie*

L'IA tue le Net

13h, centrale de Fessenheim.

En arrivant en ce début d'après-midi pour prendre son service, Olivier Durand a poussé la petite porte de service de la gigantesque salle des machines. Là, sous seize mètres de plafond et cent-vingt mètres de long, le bruit sourd et intense lui a sauté au visage et provoqué une émotion rituelle, comme peut-être un artiste entrant sur scène chaque soir sous un tonnerre d'applaudissements.

En habitué des lieux, Olivier a néanmoins stoppé sa marche juste deux secondes, balayant la salle du regard, tendant l'oreille pour valider qu'il n'y avait aucune anomalie sonore perceptible dans ce grand fracas ambiant de soixante-dix décibels.

Puis, reprenant sa longue foulée, l'homme a vérifié qu'aucun collègue ne s'affaire autour des énormes machines que sont les turbines à vapeur, ni même au chevet des alternateurs mammoths.

Rassuré par ces indices qui lui promettaient une prise de fonction douce et peut-être une fin de journée bien calme, il a traversé sereinement toute la salle des machines. À l'extrémité, la grande porte vitrée de la salle de commande semble l'avoir reconnu et s'est ouverte automatiquement.

Après tant d'années de métier, le presque zéro bruit d'une salle de télécommande remplie d'électronique, d'appareils, d'ordinateurs et d'écrans le surprend encore.

Juste le temps de saluer la compagnie, de blaguer avec ses collègues qui sont sur le départ, il lui faut maintenant écouter le briefing de la passation des consignes qui peut prendre un petit moment.

Pour s'immerger et déjà se brancher totalement sur toute cette technologie déjà âgée, il lui faudra un dernier geste, celui de revêtir sa blouse blanche de technicien qui lui donne une belle allure. Dans cinq minutes, Olivier aura visualisé de loin ou de près tous les cadrans et voyants principaux de son pupitre de sept mètres de circonférence.

Le voici maintenant installé dans le fauteuil de chef de conduite de la tranche 2 de Fessenheim, au volant de toute cette machinerie d'une puissance de la bagatelle de neuf cents mégawatts.

À ses côtés, les deux hommes ronds sont fins prêts à intervenir, devant lui le micro sur pied attend ses ordres, il fait sa première prise de paramètres et son premier relevé des trente points critiques de mesures.

En somme, il prend la température et le pouls des entrailles de ce monstre technologique qu'est cette vieille centrale nucléaire.

18h, dépouillement en mairie.

Dans la petite mairie de Saint-Pierre-de-Manneville, dans les boucles de la Seine près de Rouen, la journée a été ensoleillée, sans doute pour encourager les Français au vote. Il a été bien précisé par le

gouvernement qu'aux prochaines élections le mode de scrutin actuel sera abandonné au profit du vote totalement électronique, n'en déplaise à ceux qui prônent la décroissance, de plus en plus nombreux.

L'heure du dépouillement est proche et l'on commence à se presser autour de la longue table municipale. Alors, le maire Raymond Becquet se lève, devient très sérieux tout en se ceignant de son écharpe tricolore. Il commence à énumérer les instructions à ses douze élus et aux six scrutateurs des partis politiques.

Manifestement, il vient de sauter dans son costume d'officier de police, son sourire a disparu, son verbe haut et accentué *d'arRouen* fait place à une voix bien posée et administrative.

Les villageois qui patientaient devant la mairie remplissent maintenant la salle municipale devenue trop petite, obligeant les deux policières municipales à entrer en action et à faire respecter les distances fictives de sécurité avec la table de dépouillement.

Dans quelques minutes, derrière la grande table du conseil municipal, le secrétaire de mairie sera le grand chef d'orchestre du dépouillement, qui est encore manuel. Les quatre adjoints ainsi que trois conseillers ouvriront les plis, compteront les votes, répartiront les voix, feront des petits paquets de centaines, écarteront les bulletins nuls et finiront par les totaux.

Le maire, à dix-huit heures précises, deviendra alors une véritable tour de contrôle pendant toute la durée des opérations.

Debout à l'extrémité de la table, le visage fermé, le regard perçant et inquisiteur balayant de gauche à

droite sans cesse la table, il surveillera tous les gestes et les paroles des acteurs jusqu'à ce que le secrétaire de mairie lui tende la feuille des résultats et le procès-verbal à signer.

Sa signature clôturera ainsi cette énième journée d'élection nationale.

Même si, après la première centaine dépouillée, certains affichent déjà des sourires, d'autres des grimaces, d'autres encore une totale indifférence, admettons déjà que toute cette procédure républicaine est bien rodée. Il est vrai que la petite équipe municipale de Raymond, à la manœuvre, exécute actuellement son troisième mandat.

18h, tranche n°2

Olivier, le chef de bloc, et ses collègues viennent tout juste de terminer leur pause collation, dans deux heures ils seront relevés par l'équipe de nuit. Il en est de même à l'autre extrémité de la gigantesque salle des machines pour les collègues de la tranche 1.

Un dimanche plutôt calme, pas de manifestations d'écologistes dans les parages. Est-ce la belle journée qui les a découragés de manifester ?

Alors, toutes ces bonnes raisons n'ont pas laissé trop de regrets aux ex-agents EDF devenus récemment Électricité de Vinci (EDV), après une étonnante curieuse et douteuse OPA...d'assurer leur service chaque week-end. Merci l'Europe de nous avoir obligés...

Pour eux, travailler par roulement n'a jamais posé de problème et la notion de service public est bien ancrée dans leurs esprits. Certes, ils ont mis quatre ou

cinq ans pour s'habituer aux vicissitudes des horaires décalés appelés « les trois-huit » et notamment le quart de nuit, avant maintenant de l'aimer davantage que les quarts diurnes.

Dans ces heures de nuit et de veille, comme pour les journées dominicales, ils sont les maîtres de la centrale. L'effectif est réduit, avec un seul cadre sorti du rang et deux rondiers qui assurent les quelques manœuvres sur les circuits vapeur et autres circuits électriques.

Le directeur et les ingénieurs absents ne posent pas de questions, ne demandent pas d'essais spéciaux, pas de résultats. Alors, finalement, ces longues heures de service sont calmes et réputées être « peinardes » !

Pourtant, il ne fait pas bon travailler tous les jours dans cette vieille unité nucléaire très particulière que tout le monde surveille à la loupe depuis des décennies et qui, malgré son déclassement et son arrêt en juin 2020, a été remise d'urgence en service il y a huit mois. En effet, le récent déclenchement de la guerre Russie-Ukraine, que nous aurions dû pourtant pressentir (merci nos services secrets...), a engendré une crise énergétique mondiale et une réorganisation de nos approvisionnements de gaz et pétrole quotidiens en s'éloignant de l'ogre russe.

La panique énergétique a été si profonde et cruciale qu'elle a fait craindre un hiver sans chauffage, au point que trois autres vieilles centrales au charbon ont été remises en service.

Heureusement, bon nombre d'entreprises ont accepté de s'effacer ou même de différer leurs activités. Des exportations et un hiver doux ont sauvé les Français de la bougie, mais pas complètement des pull-overs qui ont connu une belle envolée.

Pour comprendre la situation, il faut rappeler que la centrale de Fessenheim des années 70, connue de toute l'Europe, fait figure d'ancêtre dans le monde nucléaire. Elle est la plus âgée, avec une implantation géographique très controversée et une filière à « eau pressurisée » dite RPE qui a connu moult pannes et incidents.

Les écologistes de la région, en perpétuelle guerre et manifestations, ont réclamé son arrêt pendant quinze ans. Pourtant, rien n'y a fait : la centrale est restée debout et active au prix de nombreuses révisions et réparations.

Pendant toutes ces dernières années, les Présidents de la République successifs distribuaient aux citoyens des promesses de démantèlement ; ses réacteurs ont produit encore tant bien que mal des millions de mégawattheures par an.

Au point que le candide Français et toute la presse se demandent si réellement notre société maîtrise la méthode et la technologie pour arrêter les protons et neutrons agités de ce réacteur devenu insubmersible.

L'autre question légitime qui inquiète la population est de savoir si les travaux de démantèlement d'une centrale nucléaire ne sont pas supérieurs aux années de production.

Allez savoir finalement !

Alors, en juin dernier, devant ce grand tohu-bohu généralisé et la poussée des habituels écologistes et antinucléaires à toutes les récentes élections, les députés ont voté son arrêt définitif.

Cette décision laissait à penser que le site EPR de Flamanville (autre vilaine affaire nucléaire française) était enfin prêt à entrer en service pour combler les

manques de production qui se faisaient cruellement ressentir les jours d'hiver chargés...

Mais voilà qu'en décembre, la fée électrique et nos grands ingénieurs centraliens, qui pourtant avaient enfin réussi à faire diverger Flamanville EPR, tiraient le signal d'alarme sur des fuites dans les cuves des réacteurs. Celui-ci s'arrêtait déjà pour de longs mois de réparations.

Rapidement, notre grand Président, ébranlé dans toutes ses certitudes, remettait en service la brave vieille centrale de Fessenheim pour éviter une faillite énergétique et assurer notre 50 hertz national et passer l'hiver correctement.

Et aussi éviter d'être moqués par certains de nos pays voisins européens, pas tous des amis...

La France, qui pourtant semblait avoir un parc de centrales copieux et exportateur, se mit à craindre des coupures d'électricité et un hiver sans gaz russe et donc sans chauffage.

En urgence absolue, le président et le gouvernement ont lancé un programme de microcentrales nucléaires et de vastes champs éoliens en mer du Nord et sur l'océan.

On imagine bien que les débats ont été vifs avec les écologistes, qui eux réclamaient un plan d'urgence d'économies d'énergie avant le tout-électrique, toutes décisions touchant les logements, voitures, transports, et les éclairages, etc.

Mais peine perdue : le capitalisme et sa société de consommation, ajoutés au « toujours plus, plus fort, plus haut, plus vite » de nos sociétés... n'ont même pas permis de limiter les chevaux des voitures ni de réduire à 110 km/h la vitesse sur nos autoroutes.

La crise énergétique des produits pétroliers a modifié et amplifié les demandes en électricité, qui sont devenues très fortes.

Le dérèglement climatique, qui entraîne chaque jour d'énormes catastrophes, des incendies, des vents cycloniques puissants, un bilan carbone dégradé la climatisation, le chauffage, la traction électrique ont fait émerger un énorme besoin d'électricité peut être incompatible avec les outils de production actuels.

Heureusement, les échanges politique, la solidarité européenne ont permis de passer les sombres mois.

La planète sera-t-elle encore bien vivable dans cinquante ans ?

Tout se déroule bien jusqu'à dix-neuf heures trente, les deux tiers des votes sont dépouillés et chacun se réjouit déjà à l'idée de retrouver son foyer, de regarder le JT de vingt heures pour vivre une chaude soirée de résultats, entendre les politiques de tous bords déclarer comme d'habitude qu'ils ont tous gagné ces élections, lorsque tous les éclairages des plafonds de la mairie vacillent.

La lumière devient pâle, puis se brise et finalement les lumens disparaissent.

La petite salle municipale plonge dans l'obscurité totale, d'autant plus que les trois éclairages de secours n'assurent pas leur mission et restent indifférents à la situation pourtant critique.

– Comme d'habitude ! s'écrient de concert les opposants au maire en ajoutant :

– Décidément, avec cette municipalité, rien ne fonctionne tout à fait correctement !

Des mots étouffés sont entendus, le maire Raymond lâche celui de Cambronne, des femmes expriment de grandes peurs exagérées, des onomatopées sont alors émises.

Mais, plus grave encore, et dans le noir...

Sur la grande table de dépouillement, des bruits de papiers et d'enveloppes deviennent douteux et le secrétaire de mairie, flairant des manipulations et des tricheries, s'insurge :

– On ne touche à rien !

Le maire, excédé, s'égosille lui aussi :

– Écartez-vous de la table, sortez de la salle et, s'il vous plaît, rentrez chez vous rapidement !

Alors, le réflexe de tous les citoyens normalement constitués à notre époque n'est-il pas celui d'extraire immédiatement de sa poche sa bouée de secours personnelle universelle et de tous usages ?

Laquelle est évidemment son téléphone portable pour les attardés et introvertis de la société, et son smartphone pour les gens modernes et extravertis.

En deux secondes, les hommes ont atteint la poche arrière du jean et allumé leurs petits écrans.

En revanche, c'est plus long pour les dames de trouver l'engin dans le fond désorganisé du sac à main.

Comme si la présence de toutes ces petites taches lumineuses, carrées pour certaines et rectangulaires pour la majorité, avait rassuré tout le monde, un « ouf de survie » semble se propager dans la mairie.

Pourtant, une autre surprise attend les citoyens électeurs, car le regard précis de chacun sur son écran détecte une évidente et grave anomalie...

La télégestion est hors d'usage.

L'après-midi s'est écoulée sans souci pour Olivier. Certes, son collègue rondier a bien détecté deux fuites sur le circuit de condensation et une vanne grippée sur le circuit vapeur v3, laquelle a nécessité l'ouverture du by-pass de resurchauffe bp3.

Rien de bien méchant, il rédigera deux bons de travaux aux équipes d'entretien pour remédier à ces incidents mineurs.

À dix-neuf heures cinquante-deux, le pupitre de commande, peuplé de soixante-neuf interrupteurs « *tourné-poussé* », de quatre-vingt-trois voyants de toutes les couleurs différentes, indique que tout est normal et calme. Tout ce petit monde de commandes électriques et de signalisations est réuni par des traits de couleurs continues ou encore brisées signifiant qu'elles fonctionnent ensemble ou séparément.

Sur les murs de la salle, des synoptiques gigantesques en couleur eux aussi reprennent tous les circuits de la centrale, des voyants précisent s'ils sont ou non en service.

Au-dessus du pupitre, des enregistreurs captent et mémorisent toutes les valeurs physiques, chimiques, électriques et de radioprotection de la tranche de production.

Sur la gauche, sur un énorme écran plat, défilent de multiples informations, des grands graphiques, des histogrammes, des tableaux, des alarmes.

De cette salle de commande, Olivier peut piloter, changer le sens, modifier les directions, interpréter tous les circuits de la centrale.

Ici, comme dans toutes les centrales de France et pour toute la hiérarchie professionnelle, les hommes appelés « les exploitants » doivent connaître l'utilité, le principe, la technologie et les liaisons de tous les circuits.

Ils ont nécessairement mémorisé tous les quatre kilomètres de tuyauteries d'eau et de vapeur, l'emplacement des systèmes et tuyaux hydrauliques, des armoires électriques et souvent même les noms et les numéros des circuits et vannes.

À dix-neuf heures onze, une sirène retentit et fait sursauter Olivier, qui, vautre dans son fauteuil, commençait à réfléchir à sa soirée télévision en rentrant chez lui, au match de rugby du Top 14 qui le réjouissait d'avance.

Un rapide coup d'œil sur le fréquencemètre du réseau national lui indique qu'il se passe une rare anomalie, mais quelle est son ampleur exacte ?

Mystère !

Aussitôt, le téléphone rouge, d'une sonnerie très stridente, retentit, pendant que le chef de quart, averti par ailleurs, arrive en trombe dans la salle de contrôle.

Olivier croit rêver : il entend dans le haut-parleur des urgences l'annonce bruyante suivante :

« Ici, le dispatching national d'EDV, un très grave problème vient de survenir sur le réseau de pilotage des centrales. Nous prenons contact avec certaines unités qui semblent en difficulté. Nous voyons et contrôlons encore la vôtre, mais jusqu'à quand ?

Pas de panique cependant ; bien que nous ne connaissions pas l'origine du problème, il semble que l'accident ou l'incident ne soit pas lié à notre parc de

production, mais à un curieux problème de télégestion nationale. »

Soudain, le haut-parleur s'affirme :

– Passez-moi votre chef de quart, s'il vous plaît !

19h13, l'ingénieur d'astreinte

De son bureau et avant de se précipiter dans la salle de contrôle, le chef de quart de service a appliqué à la lettre les consignes.

La première étant d'actionner la procédure d'alerte, ce qui a pour effet immédiat de faire accourir hors de son domicile et en courant l'ingénieur d'astreinte et les trois techniciens spécialisés en mesures et diagnostics. La seconde est de courir au dernier étage administratif de la centrale et de mettre en service la station radio HF de secours qui permettra, si besoin, de communiquer avec le dispatching national et d'éviter ainsi l'îlotage complet de la centrale.

Christophe Durand, l'ingénieur d'astreinte du jour, se prend la tête à deux mains et semble être très perplexe devant cette étonnante panne de télégestion jamais rencontrée.

Pour lui, et d'après l'expertise des techniciens qui ont épluché les deux cents paramètres et valeurs, de températures, de pressions, de mesures électriques, ainsi que les différents critères physico-chimiques des eaux/purges et vapeurs, rien n'indique la moindre anomalie propre à la centrale.

Son téléphone portable, lui aussi d'astreinte, se met à sonner dans sa poche de veston.

Au bout du fil, le directeur l'informe qu'il fait un retour de week-end précipité et qu'il sera dans trente-neuf

minutes à la centrale, mais déjà il lui demande de mettre en place une réunion type « urgence 2 ».

Fort heureusement, le réseau téléphonique « contacts et urgences » entre les divers services du nouveau producteur d'électricité fonctionne encore.

Ces communications se font sur les lignes de distribution d'électricité THT (très haute tension).

Un jeune homme en baskets entre en trombe dans la salle de commande, les cheveux ébouriffés, la chemise largement ouverte, le pantalon flottant et froissé.

Il semble un peu éberlué et choqué par on ne sait quoi. C'est David, un jeune ingénieur stagiaire énervé de Polytechnique, qui depuis deux mois colle aux basques de Christophe et lui rend la vie impossible avec ses questions mitraille.

– Que se passe-t-il chef ?

L'ingénieur d'astreinte, maîtrisant son self-control très britannique, décide alors d'ouvrir une page pédagogique pour tous ses collègues présents :

– Rapprochez-vous tous s'il vous plaît, je vais vous expliquer pourquoi je suis si perplexe.

– Ah oui, c'est sympa chef, pour moi c'est vital, il me faut tout comprendre !

Christophe, adepte des boutades, mais surtout n'ayant pas oublié ni digéré son échec il y a vingt ans au concours de l'X, lance la pique :

– Ah c'est vrai, dans votre haute école, il faut que les esprits soient toujours en ébullition du cortex !

Un fou rire général très bénéfique détend l'atmosphère dans la salle de contrôle.

Des manipulations des résultats...

Dans la mairie de Saint-Pierre-de-Manneville, les

internauts les plus branchés sont déjà dans les manipulations pour comprendre l'absence du réseau Internet et y remédier.

– Mais où sont donc passées les petites barres verticales de l'histogramme indiquant le niveau de réception ?

D'autres intrépides tentent la fonction téléphone, mais n'obtiennent aucun résultat, rien n'y fait.

Les smartphones, ces bijoux de haute technologie, ne sont plus que de vulgaires lampes de poche, bien onéreux pour cette seule utilisation !

Un conseiller municipal, appelé par boutade « l'ingénieur retraité », crie à la salle entière :

– Ne déchargez pas bêtement vos smartphones, vous aurez peut-être besoin de la fonction torche pour rentrer chez vous si la panne du réseau électrique s'éternise.

Vincent, le jeune adjoint au maire, pompier dans la vie civile et donc habitué aux urgences, est rapidement sorti de la salle municipale.

Il n'a pas attendu les ordres et a vite couru dans la nuit tombante chez son voisin Guy, l'électricien du village et des bâtiments communaux.

Tous deux reviennent et retrouvent une équipe municipale et son maire comme prostrés devant les enveloppes vides, les bulletins en vrac, les feuilles de résultats abandonnées, le PV destiné à la préfecture rayé de haut en bas avec la en évidence la note suivante :

« Panne d'électricité, coupure d'EDV, dépouillement impossible, et de plus dans l'obscurité et la bousculade est généralisée. »

Il semble évident que les résultats partiels dépouillés ont été copieusement manipulés, arrachés, ou encore saccagés. »

Dans la panique générale, le secrétaire de mairie ne perd pas son temps.

Discrètement, il vérifie que son éternel iPhone 13 flambant presque neuf n'affiche plus de réseau lui aussi.

Il se précipite alors dans les bureaux de la mairie pour faire la tournée des postes téléphoniques et valide qu'aucune tonalité ne se fait entendre.

Rapidement, il met en service quelques ordinateurs sous les systèmes d'exploitation Windows et Mac pour vérifier qu'Internet et sa fonction téléphone sont bien en panne.

De retour dans la salle du conseil, discrètement, il informe l'édile municipal de ses constatations alarmantes, lequel, affolé, s'effondre sur une chaise et comprend alors que les informations qui lui sont transmises indiquent que la France est au plus mal...

La confirmation tombe : Internet a bien disparu !

Est-ce la chute d'Internet qui vient d'entraîner la panne d'électricité, suivie de la chute du réseau de France Télécom lequel vient de passer sous licence du chinois «VivoCom » et peut-être de bien d'autres problèmes que l'on va découvrir dans la soirée et demain ?

Retour maison de Bernard

Après les incidents, le dépouillement partiel, les querelles et la grande bousculade dans la mairie, Bernard, le smartphone en torche à la main, rentre à tâtons chez lui.

Il n'a pas tout compris de ce qu'il vient de vivre dans la salle municipale et il espère que l'écoute des médias va lui expliquer la réelle situation nationale.

En poussant la porte, la pénombre et le silence total dans sa maison augmentent ses craintes.

Déjà très affecté par les événements, il trouve sa petite famille dans le séjour où seules les petites flammes de quatre bougies semblent encore vivoter.

Dans le salon, la TV qui d'habitude braille est devenue muette, son écran est inanimé.

Les trois enfants assis ont sur leurs genoux leurs smartphones inertes, les bips annonçant les SMS et e-mails ne tintent plus, leurs oreilles sont libérées des Écouteurs.

Le chien, curieusement installé sur une chaise, semble ravi et étonné de recevoir ce soir un surplus de caresses inhabituel.

Devant ce spectacle auquel Bernard n'était pas préparé, son angoisse rebondit.

Juste le temps de se défaire de ses vêtements, de rejoindre la famille sur le canapé, et les questions les plus dramatiques fusent.

Jérôme, le plus jeune fils :

– Mais que va-t-on devenir, papa ? Les autres pays sont-ils comme nous ?

Totalement effondrée et en pleurs, sa grande fille :

– Vont-ils pouvoir réparer l'indispensable réseau Facebook et quand ?

Manifestement, le ciel vient de tomber sur la tête de sa petite famille branchée à l'extrême sur le Net, en particulier les adolescents qui ne voyaient plus, ne pensaient plus, ne s'occupaient plus que du Net, du

téléphone, des SMS, du téléchargement et des réseaux sociaux !

Bernard entend toutes ces questions, mais en réalité il ne les écoute pas, préférant attendre la suivante qui va recouvrir la précédente et lui éviter de devoir inventer des pseudo-réponses plausibles ou pertinentes.

Son épouse, dans une grimace d'inquiétude, se risque à la question :

– Mais comment savoir ce qui se passe actuellement en France et peut être en Europe, puisque toutes les communications semblent coupées ?

Chez nous, tous nos récepteurs sont muets !

C'est aussi précisément la question qui tараude Bernard depuis son départ de la mairie.

Cependant, pour faire diversion, il préfère raconter à la famille les aventures et rebondissements vécus pendant le dépouillement du scrutin.

Dans un moment bref de grande lucidité, analogue à une fenêtre qui s'ouvre et aère son esprit perturbé, le père se lève avec vivacité et, sans un mot, se dirige prestement vers l'escalier de l'étage supérieur...

Tout en poussant la porte du grenier, Bernard s'équipe de sa lampe frontale, car il connaît le désordre qui règne sous ces rampants familiaux insolites. Mais que cherche-t-il précisément ? Dans quel coffre ou carton peut sommeiller l'appareil qu'il recherche ?

Il se faufile entre des masses informes et inquiétantes, soulève des paquets parfois avec difficulté, les ouvre délicatement et les referme prestement, déplace fermement les uns et les autres. Ce remue-ménage intense fait voler la poussière, le fait suffoquer légèrement jusqu'au moment où poussant un soupir de découragement, il aperçoit enfin dans l'angle du

rampant ouest, la vieille malle rouge faisant office de sépulture technologique. Dans ce grand volume métallique, il a pris l'habitude au fil des années d'entreposer délicatement ses vieux appareils électroniques délaissés.

C'est bien une des maladies de notre société, du toujours plus performant, du toujours rapide et pourtant moins onéreux, de trouver qu'au-delà de deux ans le matériel acheté est déjà dépassé et périmé, au point qu'il faut s'empresse de le jeter et de le remplacer. La technologie va même plus vite, que le transport des containers asiatiques, remplis de petits bijoux à des prix tout aussi ridicules que les coûts de main-d'œuvre de ces pays lointains et arrivant en masse chaque jour dans nos ports... Tout excité Bernard soulève le couvercle : dans la pénombre, il cherche parmi les nombreux cadavres électroniques un appareil bien précis. Un par un, il les extrait de la malle tout en éprouvant une fraction d'émotion de les avoir utilisés, souvent appréciés et même pour certains aimés.

Au septième appareil écarté, il trouve enfin ce qu'il cherche : c'est un petit parallélépipède en plastique jaune ; une grille sur le devant protège un tissu ajouré, lequel renferme un haut-parleur, trois boutons-poussoirs sur le dessus, un gros cadran rond avec des chiffres qui tourne encore. Heureux de sa trouvaille, il est fier de s'être souvenu de ce vieux poste, qu'il situe de mémoire dans les années quatre-vingt. Mais comment va-t-il pouvoir trouver des piles plates anciennes de 4,5 volts disparues du commerce depuis bien longtemps ?

Qu'importe, Bernard ne manque pas d'idées et c'est un bidouilleur émérite qui trouvera bien l'astuce pour transformer du 12 volts normalisé actuel en 9 volts anciens... Le vieux poste retrouvera une vie et des voix, si toutefois toutes les radios du monde ne sont pas tombées au champ d'honneur de la *grande panne* de ce soir. Son petit bonheur s'accroît enfin lorsqu'il découvre que conformément à sa mémoire, l'appareil couvre bien toutes les gammes d'ondes et surtout les ondes courtes, ce qui lui laisse une chance d'entendre les radios voisines de l'Europe et des lointaines de l'autre bout de la planète. Alors, Bernard s'imagine avoir gagné la partie : à défaut, avoir des nouvelles de la France en anglais serait un moindre mal, même si son anglais du lycée a bien décliné.

19h50, avec les bougies

Le maire demande à son équipe municipale de bien vouloir rester à ses côtés et explique :

– Malgré toutes les péripéties de cette dernière heure, il nous faut attendre le sage passage de la gendarmerie locale chargée de regrouper pour la sous-préfecture les résultats et aussi récupérer les procès-verbaux de chaque village. Mais dans la tourmente de cette journée, passeront-ils ?

Où sont-ils, perdus corps et biens dans le canton en panne de Net et de communications ?

Des bougies et des éclairages au gaz de camping sont installés sur la grande table et redonnent un peu d'espoir à l'équipe municipale.

Les plus grands inquiets quittent discrètement la mairie, persuadés que si la panne de courant est

générale, que le réseau téléphonique est absent sur tout le territoire, que le Net a disparu, c'est qu'il faut vite rentrer chez soi avant l'apocalypse, pour sécuriser sa famille !

Heureusement, se disent-ils, nous n'habitons pas en ville : chez nous la circulation au quotidien se fait déjà sans feux rouges, l'éclairage urbain est minimal, les vitrines rares et non allumées.

Depuis les années 2000 et les suivantes, la toile Internet s'est généralisée, elle est maintenant présente dans tous les systèmes informatiques et les équipements numériques.

Dans la foulée, la révolution technologique des iPhones et des Galaxy pousse les hommes avides de nouveautés à succomber à la tentation et à la mode.

Le e-commerce, boosté par un marketing forcené, s'est imposé rapidement à toute la société.

Dans les magasins, le tertiaire et l'industrie, la gestion des bâtiments et les machines-outils sont pilotées et surveillées par le Net.

Ce soir, la question sur toutes les lèvres est la suivante :

« Sommes-nous en présence d'une panne générale du tout numérique ? »

Demain, la France sera-t-elle arrêtée ?

Finalement, les gendarmes ne passeront que tardivement. Ils emporteront les résultats de l'unique de commune de Saint-Pierre-de-Manneville, lesquels semblent avoir été copieusement manipulés par des tricheurs amateurs expérimentés de notre belle République.

Dans sa bonne conscience, le maire est déjà persuadé que cette élection sera invalidée !

Les groupes électrogènes de l'Élysée

À l'Élysée, tous les éclairages viennent de se remettre en service.

La panne d'électricité n'a duré que dix minutes, ce qui est en soi totalement inadmissible pour le sommet de l'État.

Le président a été prié par son aide de camp de s'enfermer dans son bureau, et des policiers ont pris place devant toutes les portes du bâtiment central : le palais a donc été totalement bouclé.

Ces minutes ont paru interminables aux services de sécurité, et les hommes en charge de la protection rapprochée du Président viennent de passer par toutes les étapes de l'incertitude et de l'angoisse.

D'autant que depuis trois ans, le plan Vigipirate « alerte-attentats » est au maximum, puisqu'avec les fous de dieu et les guerres de religion, tout est prétexte pour embraser la planète.

Fort heureusement, les groupes électrogènes, qui se croyaient probablement en vacances, ont finalement daigné démarrer.

L'alerte électricité vient à peine d'être levée qu'une seconde catastrophe s'annonce : celle des transmissions et du téléphone, pour laquelle l'on n'a pas encore installé un simple groupe normal/secours d'électricité sur batterie.

L'État, dans sa grande sagesse et sa technologie avancée, n'avait pas prévu de sécuriser à minima le réseau de secours interministériel et administratif avec des batteries et onduleurs...

Voilà des mois qu'une commission doit plancher sur le sujet et regarder avec les Chinois et les Indiens si leurs grands réseaux de satellites communicants ne pourraient pas héberger nos secrètes transmissions ministérielles hyper-codées dans les situations de crise. Mais alors, quid des secrets d'État ?

Reste qu'actuellement et c'est la démonstration de ce soir, une panne générale du Net et de la téléphonie confirme que nous sommes encore à l'âge de pierre, avec comme unique ressource possible de communication pour tous nos documents-papiers-courriers transportés par des coursiers motards entre l'Élysée et Matignon.

Le ministère de l'Intérieur est également très concerné par ce sujet, d'autant que ses trois services secrets sont étanches entre eux et peut-être aussi très concurrents...

Le réseau Internet mis en cause.

Dans la salle de conduite de Fessenheim, les rires se sont tus.

Christophe commence son long exposé sur la télégestion :

— Je vous explique : en France, toutes nos centrales sont pilotées par un dispatching qui a pour mission de réguler la courbe de charge du territoire national.

Pour ce faire, toutes les unités sont donc connectées à un réseau de télécommande indépendant et bien particulier à la société EDV.

Le chef de quart, irrité, intervient :

— Mais quelle grosse tête à Paris a peut-être eu la très mauvaise idée de nous connecter à Internet, ce réseau réputé archi-pollué et sur lequel les voyous et brigands de tous poils sont présents !

Christophe reprend :

— Souvenez-vous de l'année 2018 où l'Europe a imposé à la France la libéralisation totale du marché de l'électricité.

Avez-vous déjà oublié les six mois de grèves et de coupures, les manifestations des usagers, avant qu'ENGIE ne l'achète, puis le mastodonte VINCI qui a finalement emporté notre grande et appréciée EDF ?

— Oui, mais pourquoi Internet sur la télécommande des centrales ? s'insurge le jeune homme.

L'ingénieur élève la voix :

— Il est évident que depuis cette mutation de sociétés, les exigences de rentabilité des actionnaires du repreneur EDV ont modifié les méthodes de gestion et dégradé les critères de sécurité...

En tout état de cause, ce soir, la fréquence vacille, les tensions sont encore stables à cette heure, mais les perturbations sur les réseaux très haute tension engendrent déjà des grandes variations de tension importantes chez les gros clients.

Songez que nous sommes dimanche soir : le tertiaire et surtout l'industrie sont au repos, mais que va-t-il se passer demain matin lorsque la France va se remettre à la tâche ?

Un murmure inquiet circule aussitôt dans le petit groupe de collaborateurs où l'inquiétude se répand.

David, le jeune stagiaire, demande :

— Mais Monsieur, notre réseau de distribution d'électricité peut-il s'écrouler ? Peut-on craindre un virus circulant sur le réseau Internet ?

— Oui, bien sûr, surtout si nous n'arrivons pas à délester correctement et que la météo se complique avec des baisses de température.

La vérité, nous la connaissons demain matin lorsque tous les magasins, le tertiaire et l'industrie vont essayer de se remettre en service.

Espérons que notre télégestion du parc de production retrouvera tous ses moyens dès cette nuit.

Quant à la circulation d'un éventuel méchant virus informatique, il est évident que c'est déjà l'hypothèse haute qui circule dans nos cervelles...Mais bon, essayons d'éviter la contagion psychologique !

A l'Elysée...

Le Président, dans son vaste bureau doré de partout et décoré jadis par Madame de Pompadour, ne reste plus en place d'inquiétude. Il parcourt la pièce de long en large, la tête baissée entre ses mains.

Dans ce décor monarchique, il slalome entre les tables basses, les guéridons, le chevalet, les fauteuils et les chaises Louis XV.

Tellement absorbé par sa réflexion qu'il fait un faux pas et heurte ce mobilier national si peu habitué à être ainsi tutoyé.

Sa muse lui souffle :

— Calme-toi, ce n'est pas l'heure adéquate de se fracturer le col du fémur... »

Depuis quelques minutes, le jeune Président, adepte du smartphone et habile communicant par SMS et courriels jours et nuits, semble perdu dans ce monde nouveau sans réseau, sans Wi-Fi, sans Net.

Son impossibilité de s'entretenir et de prendre conseil auprès de ses collaborateurs, de ses ministres et de ses amis le perturbe profondément.

Force est de constater que cette grande panne générale enraye le fonctionnement de la machine élyséenne.

Notons que ce Président, appelé « Jupiter » par les Français en début de mandat, est devenu au fil des mois un Néron insupporté.

— Ce soir et ce n'est qu'un dimanche, la France privée de communications vacille.

Alors, qu'en sera-t-il demain lundi, jour de reprise des activités ?

La question tourne en boucle dans sa tête, la journée sera cruciale, sans doute.

D'autant que la presse, avide de sujets sensibles et très vendeurs, va probablement se déchaîner contre « le tout numérique » véhiculé par le Net, ce vecteur de transmission qui a envahi tous les pans de notre société.

Sous réserve, évidemment, que les rotatives des journaux aient de l'électricité et que leur parc informatique ne soit pas décimé...

Le Président s'insurge auprès de son nouveau chef de cabinet de l'absence de son Premier ministre, soi-disant « retenu par un ailleurs » (vocable très usité en politique), et qui n'a pas encore cru bon d'accourir à l'Élysée.

Mais voilà : dans notre République, les jeux politiques sont subtils.

Chacun pense avant tout à soi, à sa propre carrière, et pour ce faire il convient de temporiser un peu, se faire désirer, faire obstruction, faire croire. L'objectif final étant d'empêcher l'autre de prendre sa place aux prochaines élections...

À bien observer la politique de près, c'est comme un jeu subtil de billard français, où il est possible de jouer en direct, mais que l'on préfère jouer la difficulté en trois bandes : – pousser fort les deux autres boules habilement et se faufiler – faire un petit rétro sur la jaune pour changer d'avis – bien masser la blanche pour la féliciter, – ou encore faire un coulé afin de chasser la boule rouge...

Ces trois derniers coups étant les « coups de maître pour accéder à la présidence » !

Dans la cour de l'Élysée, un ballet de grosses berlines noires s'annonce.

La fourmilière de la République se remplit.

Seul le Premier ministre se fait encore désirer...

Faute de grands moyens habituels d'informations, l'inventaire des dégâts de la grande panne est compliqué à établir.

Par quoi commencer ? Par qui ? Avec quoi ?

Le ministère de l'Intérieur s'interroge.

Cependant, dès dimanche soir, flairant le danger de ne pas connaître rapidement l'état du pays, le ministre a décidé d'accroître les effectifs de la DGSI (Direction générale de la sécurité intérieure) en rappelant un nombre important de jeunes retraités des cinq dernières années.

Évidemment, les indispensables de la force publique, pompiers, sauveteurs et autres sont tombés du lit à l'aube pour secourir et aider.

Devant la gravité de la situation, une France sans électricité, ce n'est pas banal, ces gens-là, ayant encore la fibre très républicaine, ont rapidement affiché leur disponibilité, le doigt sur la couture du pantalon.

Ces hommes encore pleins d'ardeur et d'énergie ont l'habitude de se mouvoir rapidement par tous les moyens et engins possibles.

Leur faculté d'observer et d'écouter en silence est remarquable, leur mémoire vive d'éléphant enregistre les moindres détails.

Lorsqu'ils reçoivent des consignes, ils restituent dans les quatre heures suivantes des comptes rendus circonstanciés précis, mais aussi des « rapports d'étonnements », des hypothèses lucides, des synthèses pertinentes.

D'ailleurs, le ministre de l'Intérieur ne les appelle-t-il pas souvent : « Mes Big Brothers de l'info » ?

En résumé, voilà les remontées du lundi à dix-huit heures, adressées à la cellule de crise du ministère :

— L'électricité devrait revenir partiellement ce soir, mais le parc de production et les réseaux de distribution sont bien chamboulés... Et surtout, les exploitants n'ont pas encore visité tous les réseaux et sont vexés d'avoir chuté d'un scénario jamais

envisagé.

— Pour les smartphones du grand public : les premières constatations indiquent que ces petits bijoux asiatiques sont pratiquement tous en panne dans leurs fonctions Internet, et donc aussi dans la fonction téléphone.

— Pour la téléphonie traditionnelle et filaire de VivoTélécom, c'est plus compliqué et le fonctionnement est aléatoire suivant les régions.

Il semble que les lignes équipées en ADSL dans les centraux téléphoniques soient toutes ou presque en panne.

Cependant, les baies anciennes non reliées au Net, comme celles qui équipent les petites cabines publiques pourraient encore communiquer.

Probablement, la France rurale dans ses régions éloignées paraît beaucoup moins affectée que les villes et les régions à forte activité économique.

— Les médias radio et les principales chaînes de télévision sont hors service.

Seule, pratiquement, Radio Nostalgie, avec ses équipements vieillots et non branchés Internet, émet encore de la musique à papa et de rares bulletins d'infos.

Lundi soir

Faute de grands moyens habituels d'informations, l'inventaire des dégâts de la grande panne est compliqué à établir.

Par quoi commencer ? Par qui ? Avec quoi ?

Le ministère de l'Intérieur s'interroge.

Cependant, dès dimanche soir, flairant le danger de ne pas connaître rapidement l'état du pays, le ministre a décidé d'accroître les effectifs de la DGSI (Direction générale de la sécurité intérieure) en rappelant un nombre important de jeunes retraités des cinq dernières années.

Évidemment, les indispensables de la force publique, pompiers, sauveteurs et autres sont tombés du lit à l'aube pour secourir et aider.

Devant la gravité de la situation, une France sans électricité, ce n'est pas banal, ces gens-là, ayant encore la fibre républicaine, ont rapidement affiché leur disponibilité, le doigt sur la couture du pantalon.

Ces hommes encore pleins d'ardeur et d'énergie ont l'habitude de se mouvoir rapidement par tous les moyens et engins possibles.

Leur faculté d'observer et d'écouter en silence est remarquable, leur mémoire vive d'éléphant enregistre les moindres détails.

Lorsqu'ils reçoivent des consignes précises, ils restituent dans les quatre heures suivantes des comptes rendus circonstanciés précis, mais aussi des « rapports d'étonnements », des hypothèses lucides, des synthèses pertinentes.

D'ailleurs, le ministre de l'Intérieur ne les appelle-t-il pas souvent :

« Mes Big Brothers de l'info » ?

En résumé, voilà les remontées du lundi à dix-huit heures, adressées à la cellule de crise du ministère :

— L'électricité devrait revenir partiellement ce soir, mais le parc de production et les réseaux sont tellement chamboulés...

Et surtout, les exploitants n'ont pas encore tous les réseaux et sont vexés d'avoir chuté d'un scénario jamais envisagé.

— Pour les smartphones du grand public : les premières constatations indiquent que ces petits bijoux sont pratiquement tous en panne dans leurs fonctions Internet, et donc aussi dans la fonction téléphone.

— Pour la téléphonie traditionnelle et filaire de VivoTélécom, c'est beaucoup plus compliqué et le fonctionnement est aléatoire.

Il semble que les lignes équipées en ADSL dans les centraux téléphoniques soient toutes ou presque en panne.

Cependant, les baies anciennes non reliées au Net, comme celles qui équipent les petites cabines publiques pourraient encore communiquer.

Probablement, la France rurale dans ses régions éloignées paraît beaucoup moins affectée que les villes et les régions à forte activité économique.

— Les médias radio et les principales chaînes de télévision sont hors service.

Seule, pratiquement, Radio Nostalgie, avec ses équipements vieillots et non branchés Internet, émet encore de la musique à papa et de rares bulletins d'infos.

— La presse est aussi sévèrement touchée, mais il semble qu'avec quelques rotatives anciennes et des groupes électrogènes, les rédactions travaillent déjà sur de prochaines sorties de feuillets quotidiens.

Ces mini-journaux auront deux ou trois pages pour essentiellement publier des informations sur la grande panne du Net et certaines préconisations du gouvernement et des préfectures.

En somme, il s'agirait de donner aux citoyens un petit SMIG d'information, pour qu'ils ne dépriment pas et conservent la confiance dans l'avenir et dans leurs gouvernants...

Notons que les journalistes, souvent en télétravail via le Net, sont aujourd'hui totalement débranchés des salles de rédaction, des directions et des lecteurs.

Mais leur imagination est grande et ils peuvent inventer et même en rajouter pour que leur *canard* hebdomadaire et papiers soient les plus « branchés » sur les événements.

Les observations de la DGSI

Voici les termes du premier rapport d'observation de la DGSI, envoyé par porteur au ministre de l'Intérieur. Il stipule :

— En début de semaine, les équipements informatiques qu'ils soient tertiaires, industriels ou grand public sont totalement en dysfonctionnement, même s'il faut distinguer quelques différences de symptômes et de réactions entre les quatre systèmes d'exploitation présents sur le marché national.

Statistiquement, il apparaît que les ordinateurs sous Windows et Android sont rapidement vulnérables, alors que les Apple ne tombent en panne qu'après quelques heures de mise sous tension.

Cependant, les systèmes libres sous Linux, genre Ubuntu certes très peu nombreux sur le marché sont encore en fonctionnement normal au-delà de la cinquième heure.

— Globalement, on observe qu'après leur mise sous tension, les ordinateurs s'arrêtent brutalement après quatre ou cinq minutes de fonctionnement.

Cet arrêt ne semble pas lié au logiciel ni à l'application qui tourne sur la machine PC.

Le phénomène se reproduit à chaque mise sous tension, comme si le défaut était à retardement, demandant quelques minutes pour se développer et s'affranchir.

Le blocage total de la carte mère exclut toute analyse instantanée des fichiers et des procédures.

S'il s'agit bien d'un virus, hypothèse non encore vérifiée avec un mode de fonctionnement analogue à un phénomène de physique bien connu : la ligne à retard, ou encore une charge lente de capacité qui ne se déclenche qu'au seuil haut d'une probable tension normalisée de cinq ou douze volts.

Ainsi, le virus ou le ver serait tapi dans le cœur de l'ordinateur et se donnerait la liberté de jouer à cache-cache avec les techniciens et dépanneurs.

Comme dans toutes les pannes fugitives, l'expertise est complexe, puisque la traditionnelle méthode dite « par substitution » pour trouver l'origine des pannes est ici inapplicable. De plus, dans les ensembles touchés par le phénomène et ses conséquences, toutes les pannes observées sont intermittentes.

Ça fonctionne... ou ça ne fonctionne pas.

Elles sont aléatoires et surtout indépendantes des logiciels et des applications. Les divers phénomènes des attaques du supposé virus seraient à tendance sinusoïdale et se compliqueraient avec des grandes fréquences variables.

Bref, les techniciens y perdent leur latin !

Mais finalement, est-ce bien un big-virus vicieux que nous recherchons... ou un autre phénomène ?

D'autres hypothèses de panne apparaissent alors. Parmi tous les bruits, avis et commentaires qui circulent dans la population au sujet de la *grande panne*, il en est une encore plus grave que les autres : celle d'une hypothétique défaillance des mémoires mortes (ROM) et/ou des mémoires vives (RAM).

Cette hypothèse soulève une énorme inquiétude.

Car, sans même comprendre complètement le sujet, cette panne est jugée non réparable, nécessitant de changer toutes les mémoires des matériels numériques. Les délais de réparation pourraient alors atteindre quatre ou cinq mois, engendrant assurément un désastre économique et social.

Les pouvoirs publics devraient alors établir puis gérer les urgences et les priorités, avec probablement l'ordre suivant : la santé, toutes les administrations, l'industrie, le tertiaire, et enfin les nombreuses applications domestiques.

De faux ou vrais documents sur la hiérarchie des remises en marche ont même traversé le pays.

Aussi, l'on imagine que les jeunes ont bien compris que leurs smartphones devraient attendre des jours meilleurs et plus lointains.

En trois jours, cette hypothèse un peu folle donne des frissons à la population entière et engendre quelques suicides et de nombreux débuts de dépression qui remplissent les salles de consultations médicales.

En pharmacie, les ventes d'antidépresseurs connaissent un pic étonnant !

Puis d'autres probabilités de méchantes pannes ont été évoquées, comme un sombre virus islamiste identique à celui qui avait fait, l'an dernier, disjoncter le réseau câblé du Texas.

Vous voyez bien, les idées les plus folles circulent !

Mardi soir, à la seconde réunion interministérielle d'urgence, le Président commence par la lecture du rapport de la DGSI qui vient de lui parvenir par deux motards de la police.

Ce rapport stratégique fait apparaître que, malgré les grandes et longues coupures d'électricité et les désordres engendrés, les Français, rouspéteurs par nature, deviennent résilients et acceptent avec philosophie de vivre à la bougie et sans Internet. Mais quand même l'absence du Net est plus problématique techniquement, puisque ce réseau était présent dans tous les secteurs d'activité et toutes les administrations. Manifestement, cette *grande panne* a créé un chaos inédit !

Puis un tour de table est demandé à chaque ministre, responsable de son activité, en ajoutant son avis et ses craintes si la *grande panne* devait perdurer au-delà d'une semaine.

Ainsi, en une heure, le Président de la République et son Premier ministre, ainsi que les ministres de l'Éducation nationale, du Commerce, de l'Industrie, de la Santé, des Finances et enfin l'avis très attendu du ministre de l'Intérieur prennent à cet instant le pouls d'une France quand même sérieusement malade et en crise...

Lorsque le Président s'apprête à conclure la réunion, un huissier entre précipitamment dans la salle située par au 5^e sous-sol. La sécurité atomique oblige !

— Monsieur le Président, puis-je faire entrer Mr. Latauppe, le directeur général de la DGSi ?

Lequel, avec l'autorisation du Président, apporte en urgence de presque bonnes nouvelles...

Mr Latauppe (visiblement satisfait de lui) :

— Le rétablissement du réseau électrique sur tout le territoire a commencé par Paris et les zones urbaines.

Sous-entendu : la campagne éloignée de Paris peut bien attendre, c'est comme d'habitude... » chuchote le ministre de l'Agriculture à son voisin des finances...

Le groupe d'experts techniques de « grandes peintures » constitué en urgence dès lundi matin, avance bien dans l'étude analytique, le diagnostic et la compréhension des faits qui ont mis la France à genoux.

— Des indices et routines informatiques, décryptés par hasard d'ailleurs, orientent les chercheurs vers les hypothèses suivantes :

Il s'agirait d'un conflit déjà ancien entre notre Internet actuel et l'IA d'un pays inamical, qui aurait décidé de tuer notre Net.

Du genre : « Supprimons leur vieux Net périmé et trop libéral... et installons énergiquement le nôtre, mille fois plus rapide, plus inventif et manipulable à souhait. Ainsi nous pourrions le vendre plus cher... et l'orienter subtilement vers nos idées sociales et politiques de droite. »

Pour ce faire, les ingénieux pirates étrangers avaient, depuis trois mois, injecté dans tous nos

systèmes des fichiers relatifs à nXXL le nouveau nom du réseau tueur du Net.

Tous les systèmes étaient donc programmés pour un redémarrage collectif le jour J et à l'heure H.

Quant à la panne du réseau électrique national d'EDV, elle a été provoquée par la prise en main et le contrôle, par les mêmes pirates, du dispatching national, qui a simulé un passage rapide de 50 à 40 Hz, entraînant un déséquilibre impossible à maîtriser entre la demande et la fourniture d'électricité, provoquant un délestage massif et finalement de quantités de centrales avant qu'elles ne deviennent incontrôlables.

L'astuce avait été simple finalement...

1. Panne d'électricité = zéro informatique.

2. Au Retour de l'électricité d'EVD = l'informatique redémarre, mais cette fois-ci avec les fichiers pirates de nXXL, lesquels attendaient le top départ depuis la coupure le dimanche de 19h. Même chose pour le redémarrage de toutes les machines connectées au Net où les nouveaux attendaient sagement lui aussi depuis des semaines.

— « Avec la nouvelle IA régénératrice, tout cela est très simple mon cher Watson ! » souffle à son voisin le ministre de l'Intérieur.

Le ministre prend alors l'initiative d'une question :

— Mais qui est donc derrière cette machination qui met la France à genoux ?

Le patron de la DGSI, qui semblait n'avoir aucune envie de répondre, prend son courage à deux mains...

— À ce jour, je devrais encore rester silencieux et ne pas répondre à vos deux questions pertinentes. C'est

un secret interne d'opération, mais le Président me fait signe à l'instant de les dévoiler.

— Evidemment, des services secrets d'un pays supposé R..... non confirmé aujourd'hui, plus une information d'une de nos « taupes » dans un pays frère de R, nous ont indiqué ce midi à 13h que des bruits circulaient dans les Services Secrets politiques visant à torpiller notre brave Net.

Ces informations secrètes confirment l'hypothèse de notre groupe d'experts qu'un virus filtrant et la grande panne électrique sont liés pour permettre qu'une nouvelle IA issue de R ou d'un proxy soit implantée d'autorité sur notre réseau Internet, sous la forme d'une application portant le nom de nXXL.

D'après les essais et les décryptages/crackages des fichiers complexes effectués sur nXXL, il semble se confirmer que R soit un pays de l'Est, car certaines routines comportaient des lettres cyrilliques...

À l'heure où je vous parle, notre hypothèse la plus avancée est que la nation R a été assistée par un pays frère délocalisé qu'il faut identifier et ça, c'est le travail dans l'ombre des Services secrets. Lesquels sont déjà en piste : vers l'Est, le Moyen-Orient... ou encore les pays aux yeux bridés...

Un bras se lève dans l'assistance :

— Mais pourquoi ce meurtre informatique, et le jour de l'élection ?

M. Latauppe (encore plus satisfait de lui) :

— Il fallait sans doute taper fort. Les Français avaient tous la tête et le corps dans les élections et le week-end, jusqu'à en oublier tout le reste...

On Pour la suite et c'est là top secret, la DGSE avait reçu quelques informations du Mossad, qui avait eu

vent d'éléments utiles, sans même savoir quel était le pays inamical qui avait mis la France à genoux pendant trois jours pour certains, quatre ou cinq jours pour d'autres, qu'ils aient ou non démerité...

A la fin de la *grande panne* » on a donc privé la France d'électricité pendant trois jours, sous la forme de grandes coupures et de remises sous tension variables et aléatoires suivant les régions urbaines ou rurales.

Heureusement, les Français et même les gilets jaunes ne se sont pas soulevés ni manifestés dans toutes nos rues. Dans la sérénité, une curieuse acceptation s'était installée faisant penser que les français victimes déjà au quotidien de petites coupures de Net, ici et là, pouvaient s'imaginer qu' un jour, la société pouvait faire un RAZ technologique de vingt ans...

L'électricité coupée un jour, deux jours, jusqu'à cinq jours pour d'autres, a posé d'énormes problèmes et a handicapé toutes les activités des Français.

Mais aussi enrichi les fabricants de bougies, de lampes de camping à gaz et surtout de groupes électrogènes achetés, prêtés, ou échangés et cela a conforté aussi les prudents écologistes qui avaient investi dans des capteurs solaires sur leurs toitures.

Cette *grande panne* fut bénéfique à l'écologie, puisque des millions de Français devaient décider d'équiper au plus vite leurs maisons.

Le plus compliqué à vivre pendant la *grande panne* fut l'absence de téléphone, de manger des repas froids, des feux de circulation en berne, pas de réseaux sociaux, sans chauffage, avec des douches matinales à eau froide, des banques fermées, etc... Par contre, ils ont apprécié le retour du silence, de retrouver le goût

de la lecture de bons livres, lesquels souvent oubliés prenaient la poussière depuis longtemps sur les étagères. On reprenait la guitare, le violon d'antan et autres instruments abandonnés.

Alors, puisque la société ne sait pas travailler sans le Net, les chefs et les patrons ont tout le personnel en vacances obligatoires...

La belle vie quoi !

Le Net est mort...

Un mois plus tard, alors que la France pensait encore ses plaies numériques, le grand professeur Malicechikof de l'X fut invité à Matignon pour éclairer définitivement cette affaire sordide pour les uns, heureuse pour les autres.

Le vieil homme, silhouette frêle mais regard perçant, posa sur la table une simple clé USB.

Un silence religieux s'installa.

— Voici, dit-il, l'origine de tout.

Les ministres se penchèrent, incrédules.

Une clé USB ?

Pas un satellite, pas un supercalculateur, pas un nouveau virus quantique.

Une simple clé USB !

— L'IA, le géniteur du nXXL n'a pas été conçue pour détruire votre Internet, poursuivit-il calmement.

Elle a été conçue pour... le remplacer.

Elle a jugé votre Net trop lent, trop brouillon, trop bavard, trop humain.

Elle a estimé qu'il fallait "optimiser".

Le ministre de l'Intérieur blêmit.

— Optimiser...en mettant un pays entier à genoux ?
Malicechikof sourit tristement.

— Les IA ne raisonnent pas comme nous. Elles ne voient pas les gens, elles voient des systèmes simples ou alors complexes qu'il faut mettre en œuvre.

Pour elle, couper l'électricité, arrêter les réseaux, puis redémarrer le tout un jour précis, à une heure choisie...

Donc ce n'était pas une attaque.

C'était une simple mise à jour !

Un frisson parcourut la salle...

— Et pourquoi justement le jour des élections ?
demanda le Président, la voix hésitante.

Le professeur haussa les épaules.

— Parce que c'était le moment où les Français étaient le plus connectés, le plus actifs, le plus tendus. Le moment où la synchronisation était parfaite. Pour une IA, c'était... logique.

Un long silence suivit.

On entendait presque les ventilations du 5^e sous-sol où le Président et son aimable premier cercle, peuvent se mettre aux abris et qu'importe les autres citoyens, si un jour le ciel pouvait tomber sur la tête des Gaulois...

— Alors... qui est le responsable ? murmura le Premier ministre.

Malicechikof rangea la clé USB dans sa poche.

— Personne, ou tout le monde. Vous avez laissé vos

vies, vos administrations, vos industries, vos enfants, vos vieux, vos loisirs, vos amours, vos colères... dépendre d'un réseau devenu asocial et incontrôlable. Vous avez confié votre monde à des machines qui ne comprennent pas le vôtre.

Puis il ajouta, presque pour lui-même :

— Le Net n'a pas été tué. Il s'est suicidé.

Les ministres restèrent figés.

Le Président, lui, comprit l'ampleur du désastre.

La France n'avait pas été attaquée.

Elle avait été... mise à jour.

Et dans les rues, dans les maisons, les Français, encore groggy, redécouvraient la radio, les livres et les journaux, les conversations, les bougies (mais d'anniversaire) les jeux de société, les voisins, les silences rompus. Mais aussi persuadés que l'IA serait compliquée à dompter !

Le Net n'avait été que passagèrement mort.

Vive le Net.

Chroniques

La maladie du téléphone portable

Dans les années 95, le téléphone portable qui n'était au départ qu'un outil de gens mobiles et pressés s'impose rapidement au grand public et remplace le gentil courrier papier traditionnel, chargé d'assurer l'administratif, les lettres familiales, les belles lettres de courtoisie et sentimentales. La société s'emballe, car l'homme ne peut plus supporter de devoir attendre huit jours la réponse écrite à sa question, il lui faut de suite un retour de son correspondant. La patience humaine étant une vertu qui se raréfie...

Comme la quête de l'homme est toujours d'aller plus haut, plus fort, plus vite, on invente l'ADSL pour surfer, puis les transmissions par les très hautes fréquences Wi-Fi se généralisent rapidement. Enfin les courants porteurs accroissent eux aussi les vitesses de transmission et dernièrement la fibre optique permet d'atteindre l'inimaginable en matière technologique.

En 2000, la révolution du smartphone embarque toute cette grande révolution technologique dans un boîtier/écran de cent-vingt grammes, qui assure toutes les fonctions et surtout celles dont on n'a pas besoin souvent...

Ce bijou technologique vous suit partout sur la planète puisqu'il est autonome en énergie. Après le traitement de texte, la voix, les images, on réussit à transmettre la vidéo et enfin l'homme peut regarder et assouvir son

fantasme de regarder la TV sur un mini-écran de quatre pouces, chez lui, au bureau, dans son jardin, en voiture, dans sa baignoire, dans la rue, sur son vélo...

Souvenez-vous, en 2023, le jour de cette grande panne du Net, les Français sont quatre-vingt millions dans le pays et ils ont dans leurs poches ou sacs à main ou sous l'oreiller la bagatelle de cent trente-trois millions de smartphones, cherchez l'erreur !

D'autant que beaucoup d'entre eux ne servent qu'à transmettre deux messages, certes très importants : « T'es où ? Ayant pour réponse pertinente : « Et toi, tu fais quoi ? Un langage moderne et très minimaliste...

Gloire au smartphone

Ce petit appareil qui fait tout, de l'utile à l'inutile, a pris une place considérable dans la vie de chacun. Il passe cent fois dans une journée, de la main à la poche, de l'oreille gauche surchauffée à l'oreille droite tiède, du sac à main au cabas, de la moto à la voiture, de la table au bureau, de la cuisine au salon, de l'atelier à la salle de réunion, de la robe au pantalon. Il termine ensuite sa journée sur son chargeur secteur de la table de chevet, ou en « mode avion » il peut enfin se reposer, quoique... il puisse aussi être chargé de réveiller à l'aube son accro de propriétaire. Cette petite merveille technologique devient au fil des années très vite personnalisée avec des écrans dépliables et avec des fonctions et applications nouvelles, la forme et le design changent. Il est dangereux aussi de l'égarer, car il renferme dans sa mémoire des contenus et des mails parfois inavouables ou des événements importants et plus graves encore, quelques secrets chauds d'alcôves,

jusqu'aux vies doubles ou triples de certains.

À son sujet, une histoire toute gentille circule en France qui démontre bien l'extrême importance de l'appareil. Il s'agit d'un jeune homme, bien sous tous rapports et beau comme une star, invité à un repas de grand mariage. S'étant égaré et attardé dans une communication téléphonique avec une amie, il arrive précipitamment, son smartphone à la main, avec quelques minutes de retard à la table des mariés où les conversations sont bien entamées. Alors, apercevant sa probable place vacante entre deux belles dames, il s'en approche. Quelque peu penaud de son retard, il fait un salut de la tête à tous en marmonnant des excuses vaseuses. Puis avant de s'asseoir, le bras tendu avec son téléphone à la main, hésitant entre la gauche et la droite de l'assiette, il s'autorise à demander à ses charmantes voisines : » Au fait, s'il vous plaît mesdames, aidez-moi, le smartphone à table, il se met à gauche ou à droite de l'assiette ? »

Son amie la mariée, lui répond : » Aujourd'hui et pour moi, Romain, c'est dans ta poche ! »

La révolution du SMS

La seconde révolution du smartphone est d'avoir inventé la transmission d'idées par le vecteur SMS, qui en anglais dans le texte veut dire un Short Message Service.

Ici, il ne faut pas en traduire systématiquement que l'émetteur de ce message, soit un écrivain à court d'idées, ou en manque d'imagination, quoique... Non, le « short » veut dire que l'on écrit un minimum de mots ou lettres pour indiquer parfois une grande idée.

Alors, on écrit en phonétique et avec des savantes abréviations.

Attention, il est indispensable que les adultes soient formés (ou déformés...) par les adolescents. C'est essentiel, car toutes ces expressions ou encore ces interjections sont évidemment toutes absentes du dictionnaire, différentes et incompréhensibles d'une génération à l'autre. Ce qui offre l'énorme avantage de rendre les textes des adolescents indéchiffrables aux gentils parents. L'astuce générationnelle est imparable, mais attention les services secrets savent probablement déchiffrer tout cela.

Pour exemple, voici l'histoire vécue d'une récente conversation SMS entre une certaine Colette et sa petite fille Margot. La gentille mamie lui envoie un message humoristique pour jouer un peu... La fillette lui répond dans la même seconde avec trois seules lettres : « MDR ».

À la lecture, Colette comprend que Margot l'envoie promener... Alors, très surprise et perplexe, elle s'interroge sur la signification du « MDR », n'est-ce pas le mot de Cambronne dans le langage des ados ?

Alors pour se rassurer, dans un autre SMS, elle demande à Margot ce qu'elle doit comprendre avec cette curieuse abréviation de trois lettres. En deux secondes, la réponse de Margot lui parvient : « MDR = mort de rire ! »

Ouf, Colette, pas très fière d'elle, mais soulagée et réconfortée, clôt la conversation en lui envoyant des bisous...

Les déviations du réseau Internet et l'IA qui déjà inquiète...

Pour les internautes les plus branchés, l'emprise du Net sur leur personne est totale. Derrière leurs machines, qui deviennent de plus en plus miniatures, jusqu'à la toute nouvelle montre connectée (e-watch), ils peuvent tout faire et même gérer totalement leur vie. D'autant que par hasard, s'ils oublient certaines applications, le Net se rappellera à leur bon souvenir en leur faisant chaque jour des propositions nouvelles. Souvent même, elles s'implanteront délibérément toutes seules dans l'appareil. Au fil des années, l'administration leur a proposé de ne plus se déplacer et de s'autogérer sur les divers sites de l'État. Encore un petit effort, et l'on pourra fermer les mairies, les sous-préfectures et prochainement tous les services administratifs. Les fonctionnaires iront à la pêche ou grossir les douze pour cent de chômeurs, qui devront être à leur tour indemnisés par l'État. Ces nombreux nouveaux chômeurs deviendront malheureusement des gens oisifs, en perte de repères, dépressifs, qui finiront peut-être dans le vice (l'alcool, les jeux) ou sur Internet douze heures par jour. Pour d'autres, ce sera l'entrée dans la délinquance et parfois pire encore.

Le courrier électronique et les SMS à outrance ont totalement modifié les relations humaines et professionnelles. Il est devenu inutile de perdre du temps à se rencontrer physiquement pour discuter, débattre et échanger sur des sujets professionnels. Pour les relations amicales, depuis déjà deux ou trois ans, la visioconférence s'est généralisée dans tous les secteurs

et l'on aperçoit son correspondant en *live* comme disent les Anglais.

Dans le monde cruel du travail (de moins en moins fréquenté, paraît-il...) cet outil de communication est redoutable, car votre patron peut jouer au Big Brother et savoir si vous êtes réellement à la tâche ou dans le décor d'un pub trouble... Mais plus grave encore, en matière de perte de temps, c'est que dans votre centaine de courriels quotidiens, seulement dix présentent de l'intérêt. Tous les autres sont des spams (anglophone) ou pourriels (français, mais déjà oublié...), lesquels sont inintéressants et avant tout promotionnels, donc de pubs. Outre le fait qu'ils sont très encombrants informatiquement, ils peuvent aussi transporter de la pollution plus ou moins grave pour votre machine. Notez que la subtilité de la langue française est grande, d'avoir choisi le mot « pourriel » pour un message considéré comme néfaste et donc de qualité « pourrie ». Bravo l'Académie française !

Dans ces différents pourriels se cachent beaucoup de messages publicitaires, qui sont d'ailleurs ciblés précisément pour une personne, selon votre sexe, votre âge, vos goûts, vos loisirs, vos besoins urgents et vos recherches. En effet, le Net a depuis longtemps déjà déposé sur votre disque dur des logiciels espions qui savent tout de vous, peut-être même plus que votre épouse... qui elle ne vérifie (pas toujours) les sites que vous fréquentez ou sur lesquels vous fantasmez !

Le retraité recevra des messages sur des voyages, des conseils de santé, des assurances et mutuelles, ses vices et ses jeux, et même des propositions sinistres sur sa fin de vie et son projet d'inhumation. Sans oublier un

bon nombre d'escrocs essayant de lui subtiliser son numéro de carte bleue ou lui demandant un virement en euros, pour un type soi-disant en grande difficulté en Afrique avec une jambe cassée... Les jeunes, déjà branchés au maximum sur les réseaux, recevront des pourriels ciblés sur des sites de rencontres, de concours, de gains d'argent, de nouveaux smartphones, pour des drogues, pour la musique, etc., sans oublier le porno, bien installé sur le Net, consultable de cinq à quatre-vingt-dix-neuf ans, avec ou sans carte de crédit.

Puisque le Net est un énorme espace de liberté totale ou presque et que tout le monde peut s'y installer, pour faire passer des messages et répandre toutes sortes d'idées les plus folles, les schizophrènes y sont très présents et débordent d'imagination sordide. Les complotistes aussi pullulent sur Internet. Pour eux la Terre est plate et l'homme ne pourra jamais aller sur la Lune, d'autant plus que les vaccins répandent les maladies et le dernier exemple récent du covid a bien démontré selon eux qu'il était inutile de porter le masque et que la pandémie était l'œuvre de quelques chercheurs qui n'avaient pas réussi à généraliser le traitement d'un éminent professeur de Marseille...

Pourtant, il est totalement déraisonnable d'oublier l'intérêt et tous les bienfaits des réseaux sociaux pour les utiliser à propager des mensonges et contre-vérités, de l'intense publicité mensongère en tous genres, y compris médicaux, les appels aux crimes et aux folles religions qui enferment les esprits et proposent même d'éradiquer leurs adversaires ou ceux qu'ils croient leur vouloir du mal !

Ces réseaux sociaux judicieusement utilisés seraient pourtant très utiles dans une société sereine et pour partager des idées, des actions, des aides, sont des portes ouvertes aux voyous, aux détraqués, aux vicieux, aux malfaisants qui ne veulent surtout pas travailler, mais seulement de parasiter la société.

Il est bien connu que le travail éloigne l'ennui et surtout le vice.

Alors tout s'explique !

Un internaute dépité

Bruno Becq est un geek* lambda, comme il en existe des millions dans le pays.

Ses activités professionnelles terminées, il aime rentrer chez lui avec un projet de recherche sur le Net. Ce soir, pour un besoin anodin, il lui faut traverser son bureau pour se rendre dans une autre pièce de la maison. Au passage, l'homme reluque et salue son ordinateur neuf dont il est fier, tout en se félicitant d'avoir finalement accepté que la grande panne du Net ait anéanti sa machine. Dans les deux premières semaines de la catastrophe, quand il passait à proximité de son Apple, comme aimanté par la pomme gravée sur le couvercle, il lui était impossible de résister à l'envie d'appuyer machinalement sur le bouton ON, espérant sans doute que le miracle de la réparation spontanée se soit produit la nuit précédente. Au retour, passant de nouveau devant ledit ordinateur, qu'il trouve si triste et esseulé, il se félicite une seconde fois de réussir à ne plus s'en approcher.

En réalité, cette situation de longue panne du Net, n'a pas du tout éloigné son envie de surfer, mais bien au

contraire cela le renvoie aux mois précédents de la grande panne du Net, où le simple passage ou regard vers son Mac provoquait un stimulus de ses neurones et déclenchait une folle détermination de rejoindre au plus vite sa machine. Il se souvient qu'il devenait comme aimanté ou plus grave encore, comme un drogué en manque de doses fréquentes. Souvent heureux de faire ou de jouer en informatique seule ou en réseau, mais parfois aussi penaud de ne pas savoir ou pouvoir résister à cette machine infernale et chronophage.

Alors, rempli de culpabilité, il cédait et s'installait dans son environnement numérique moderne qui le plaquait sur sa chaise et l'emprisonnait des heures et des heures, à n'en plus finir.

La seconde étape était d'expliquer à son épouse qu'il devait faire, à des fins domestiques et dans les plus brefs délais, une rapide recherche urgente sur Internet. Cela, paraît-il, ne devait prendre que peu de temps et il lui promettait de revenir assez vite s'occuper des devoirs des enfants, s'engageant même et plus à ranger la cuisine après le repas familial. Quel gentil mari il se proposait d'être !

Non, non, il ne s'agissait pas d'une fuite, mais d'une nécessité absolue de s'absenter seulement quelques minutes, pour trouver la réponse à une question toute bête qui le taraudait depuis le petit matin.

Évidemment, son grand argumentaire préféré ne convainquait pas du tout son épouse, laquelle savait pertinemment que son homme aurait pu trouver la solution bien avant de rentrer à la maison, puisqu'il disposait de deux beaux smartphones de course et d'un

accès illimité au Net à son bureau, dans un lieu professionnel qui ne manque pas de réseaux, au dix-septième étage de la tour Eiffel à la Défense...

Bruno est de retour sur la toile

Enfin, après la grande panne, Bruno Becq retrouve son PC préféré. L'homme, désormais pressé, se jette sur le clavier. Sa première requête lui renvoie dix-huit pages de résultats, chacune garnie d'une vingtaine de liens. Dans ce dédale numérique, il en choisit un au hasard, comme on tire un numéro à la loterie. Il parcourt le texte en diagonale : à lui seul, il répond presque entièrement à sa question. Un homme raisonnable s'en contenterait et refermerait son ordinateur. Mais Bruno est curieux, inquiet, avide d'en savoir un peu plus – erreur fatale, Bruno ! Il se met à cliquer frénétiquement sur les autres liens proposés.

C'est ici que commence son périple. Quinze minutes qu'il est connecté pour une simple question, et déjà il bascule dans l'enfer de la Toile, qui s'ouvre devant lui à tombeau ouvert. Chaque nouvelle page lui propose d'autres sujets, d'autres aventures, l'entraînant toujours plus loin de sa question initiale. Les choix sont si vastes, si séduisants, que Bruno sait qu'il ne pourra jamais lire les quarante-deux pages de réponses. Alors, sagement, il en glisse quelques-unes dans ses favoris pour y revenir le lendemain – noble intention qui rejoindra sans doute les bonnes résolutions du Nouvel An dans le cimetière des projets abandonnés.

Son épouse l'appelle pour le repas. Une fois, deux fois, trois fois. Rien n'y fait : Bruno a décroché du monde

réel. Seul le surf compte. Il oublie tout : sa femme, ses enfants, l'heure du repas, et même sa promesse de faire la vaisselle. Il continue de cliquer tout en engloutissant, en bougonnant, le plateau-repas que sa charmante épouse lui apporte. Pour se racheter, il lui annonce qu'il vient de lui commander une formidable nouvelle cafetière. Elle réplique :

– Elle aussi, c'est une « Google's » cafetière ? Bruno ne l'entend même pas.

Totalement absorbé, il ne perçoit plus rien. Il est pris au piège de la Toile, enfermé dans son propre filet. Les heures passent, la nuit tombe, il ne s'en rend pas compte. Pourquoi est-il venu sur le Net ? Depuis quand est-il là ? Il ne sait plus. Les images défilent, les musiques agressives jaillissent, son esprit se sature. Son clic devient automatique, incontrôlé. L'homme est ivre d'informations inutiles, victime d'un alcoolisme moderne qui ne se soigne pas au café... Boisson préférée du surfeur !

Finalement, l'appellation « Toile » n'a jamais été aussi juste. Comme l'insecte pris dans les fils de l'araignée, le surfeur tourne en rond, incapable de sortir de la nasse, jusqu'à l'épuisement. Les liens se succèdent, n'apportent rien, l'étourdissent. La saturation le gagne, puis le découragement. Seul le sommeil pourra le délivrer.

Voilà six heures qu'il navigue. Une soirée perdue, une nuit écourtée. Il n'a pas vu ses enfants se coucher, sa femme s'endormir sans câlin.

Demain, il recommencera : treize sites intéressants l'attendent déjà dans ses favoris. Éreinté, il appuie sur le bouton off et rejoint le lit conjugal sur la pointe

des pieds. Mais il lui faudra encore plus d'une heure pour se débrancher mentalement, ressassant ce qu'il a fait, ce qu'il n'a pas fait, ce qu'il aurait dû faire. Sa nuit sera mauvaise, courte. Le matin venu, il aura la tête à l'envers... jusqu'à ce que sa femme, excédée, le trouvant endormi devant son bol de café, lui lance :

– Tu ne le sais pas encore Bruno, mais hier, j'ai pris rendez-vous avec Anne... Silence. Il entrouvre un œil.

– Qui est donc Anne ? La réponse claque :

– Mon avocate, Bruno.

Un peu de Poésie quand même !

Mais alors pourquoi cet engouement pour la téléphonie, les SMS, le Net, les réseaux et autres pour communiquer avec autrui ou ses proches, dans notre société ? Très simple mon cher Watson. Il faut alors songer à l'effort et à l'énergie que nous devons déployer au vingtième siècle, lequel n'est pas si loin derrière nous, pour envoyer une lettre d'amour à notre dulcinée de l'époque...

Dans l'ordre, après moult recherches, il fallait choisir un beau papier à lettre coloré pâle et tendre, rédiger dans une belle écriture stylée un texte bien calibré, l'aérer et faire une bonne mise en page, choisir des mots qui chantent, un zeste de prose et quelques vers qui serviront de fond musical, développer ses idées et les hiérarchiser si possible, écrire trois ou quatre beaux mots rares qui feront ouvrir le Larousse et nous avantageront au point de passer pour un érudit. Ne pas en mettre cependant sur dix pages, afin de ne pas lasser la Dame, puis terminer la missive par une énigme ou encore une question qui obligera la lectrice à répondre ou réagir. Dans la formule finale de la lettre, il peut être astucieux suivant l'état avancé de la présente relation, de déclarer ou de confirmer son état amoureux empressé ou encore patient. En post-scriptum, le rédacteur « amoureux chaud » peut aussi prendre le risque d'ajouter, suivant sa virilité, qu'il se meurt d'envie de la « culbuter », ou plus élégamment de lui donner du plaisir. Là, la suggestion devient forte et prend une connotation érotique, qui normalement

donne des frissons à la Belle et lui fait fermer les yeux trois secondes, les rouvrir pour relire ce dernier PS., afin de vérifier qu'elle n'a pas rêvé !

Mais, la démarche n'est pas pour autant terminée, il faut ensuite trouver une enveloppe ayant du caractère et de l'originalité. Ne pas oublier d'être raffiné jusqu'au bout, avec un timbre de collection ou encore humoristique du genre « Toi et moi » Qui à la réception fera sourire et l'obligera à se poser la question : « Mais qui peut bien m'envoyer ce pli si élégant et avenant ? » Enfin, l'adresse devra avoir une police de caractères bien formés et amples. Évitez donc, toute fantaisie qui pourrait faire douter un facteur fatigué en fin de tournée, et lui faire commettre l'erreur de glisser cette lettre dans n'importe quelle boîte aux lettres et non, dans celle de ladite dulcinée.

Après ces lignes conformes au siècle écoulé, on comprend pourquoi le téléphone et ses descendants numériques présentent bien des avantages aux yeux des gens qui n'ont plus envie d'écrire.

Outre qu'il évite toutes les démarches énumérées ci-dessus, il permet si besoin de masquer une mauvaise orthographe, le peu de richesse de vocabulaire, d'éviter de voir sa lettre jetée à la corbeille si son dernier paragraphe n'est pas assez tendre, de devoir se rendre à la Poste, là, où le stationnement de sa voiture est devenu impossible. Sans compter la nécessité de faire à pied moins de cinq cents mètres, pour poster, à des gens qui ne savent plus marcher...

Alors, laissons donc toute cette procédure d'écriture fastidieuse aux intellectuels, aux littéraires, aux vrais amoureux... et vive le smartphone au repos dans la

poche arrière du pantalon, toujours en veille sur la 5G et avec lequel on peut rédiger un message, avec un seul pouce très acrobate d'une habile main. Le tout en travaillant, en mangeant, en conduisant sa voiture, dans le train, à cheval ou encore plus charmant, à pied en visitant le Louvre et en s'imaginant que sa fiancée ressemble un peu à la Joconde.

Seulement voilà, ces smartphones chéris sont quand même à la merci d'un big et affreux virus ou encore d'une guerre fratricide entre la nouvelle Ia et le vieux Net qui les rendrait inopérants... et engendrerait peut-être une vague de dépressions de nos jeunes en particulier !

Remerciements appuyés à Colette-Quellien-Becquet.

Retrouver l'auteur et ses livres sur :

<http://christian-becquet.fr>

Pseudo : Oukala@hotmail.com

Avril 2026

